





OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.

THEATRE.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du neuvième & dernier Volume.

SAMSON,

SAMSON,

OPERA.

1732.

AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand muſicien de France, mit cet opéra en muſique vers l'an 1732. On était prêt de le jouer, lorſque la même cabale, qui depuis fit ſuſpendre les repréſentations de Mahomet ou du Fanatiſme, empêcha qu'on ne repréſentât l'opéra de Samſon. Et tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie italienne, & que *Samſon* y fît des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même ſujet fût ennobli ſur le théâtre de l'académie de muſique.

Le muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pu ſupprimer.

On publie ce poëme dénué de ſon plus grand charme; & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* & d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe.

Cicéron, dans ſon excellent livre de la nature des Dieux, dit que la déeſſe *Aſtarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, & qu'elle épouſa *Adonis*,

On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis* chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mélange abſurde du profane & du ſacré ſe place ici de ſoi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.

PLAISIRS & AMOURS.

BACCHUS.

HERCULE.

LA VERTU.

Suivans de *la Vertu.*

PROLOGUE.

(le théâtre représente la salle de l'opéra.)

LA VOLUPTÉ *sur son trône entourée des* Plaisirs *& des* Amours.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine,
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Régnez, répandez mes faveurs.

CHOEUR *à parodier.*

. . . .

LA VOLUPTÉ.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfans de la gloire:
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, & je les rends heureux.
(entrée de héros armés & tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.)

BACCHUS *à Hercule.*

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre:
Notre nom jadis redouté
Ne périra point sur la terre;
Mais parlons par-tout avec liberté:

Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle eſt la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté?

HERCULE.

Ah! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai ſoutenus :
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole & les Plaiſirs paiſibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du ſang des humains rougir la terre & l'onde,
Quel plaiſir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le ſouvenir de mes brillans forfaits ;
Et par mes préſens ſecourables
Je ravis la raiſon aux mortels miſérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*enſemble.*)
Volupté, reçois nos hommages ;
Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux & les ſages :
Sans tes plaiſirs, ſans tes doux avantages,
Eſt-il des ſages & des dieux?

UN AMOUR.

Jupiter n'eſt point heureux
Par les coups de ſon tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens ſi précieux
Qu'il vient goûter ſur la terre.

Le dieu qui préſide au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il ſon vaſte tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au ſein de l'onde.

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire:
Les ſages ſont des amans;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, ſuivez les Amours;
Toute ſageſſe eſt folie.
Profitez de vos beaux jours:
Les dieux aimeront toujours;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit?
Quelle eſt cette nymphe ſévère
Que la Sageſſe conduit?

CHOEUR.

Fuyons la Vertu cruelle:
Les plaiſirs ſont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des plaiſirs & des jeux,
Néceſſaire aux mortels, & ſouvent trop fatale,
Non, je ne ſuis point ta rivale:
Je viens m'unir à toi pour mieux régner ſur eux.

Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagère;
Sans toi l'on ne m'écoute pas :
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai besoin de tes appas.
Je veux instruire & je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ces lieux, comme vous enchanté.

Chantons sa gloire & sa faiblesse,
Et voyons ce héros par l'amour abattu
Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la mollesse.

CHOEUR *des suivans de la Vertu.*
Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRETRE.
LES CHOEURS.



…mple odieux ! que tes murs ſe renverſent ;

Samson Opera Acte 5

J. M. Moreau le jeune, Del. *1786.* *A. Romanet, Sculp.*

SAMSON,

OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente une campagne. Les Iſraélites, couchés ſur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.)

DEUX CHORYPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui ſur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Ainſi depuis quarante hivers
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable ;
Leur fureur eſt implacable,

Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

UN CHORYPHÉE.

Race malheureuse & divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zèle & de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat sauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous ?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux;
Le Seigneur seul a notre hommage.

CHORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce espérance,
Trésor des malheureux ;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce espérance.

SCENE II.

SECOND CHORYPHÉE.

AH ! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.

(les Prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.)

Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices ;
Fuyons ces monſtres adorés :
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux ſes vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens :
Obéiſſez, il en eſt temps,
Connaiſſez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du ciel !
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe !
Périſſe, périſſe
Ce temple & cet autel !

LE GRAND-PRETRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois ?

CHOEUR.

Nous méprifons vos dieux, & nous craignons les lois
Du maitre de la terre.

SCENE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion.*

Les Perfonnages de la fcène précédente.

SAMSON.

QUEL fpectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monftres qu'ils adorent ?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, infpire-moi ;
Venge ta caufe, venge-toi.

LE GRAND-PRETRE.

Profane, impie, arrête !

SAMSON.

Lâches ! dérobez votre tête
A mon jufte courroux ;
Pleurez vos dieux, craignez pour vous.

Tombez, dieux ennemis ! soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici sa foudre ;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis ! soyez réduits en poudre.
(il renverse les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ?
Le ciel se taît, vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains ?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.

Faibles tribus, demandez ſon appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous ſerez redoutés du reſte de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous ſommes, hélas ! ſans armes, ſans défenſe.

SAMSON.

Vous m'avez, c'eſt aſſez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté ſa force, ſa puiſſance :
Le fer eſt inutile au bras qu'il veut choiſir ;
En domptant les lions, j'appris à vous ſervir :
Leur dépouille ſanglante eſt le noble préſage
Des coups dont je ſerai périr
Les tyrans qui ſont leur image.

(*air.*)

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu du haut des airs
Rappellera les morts à la lumière,
Du ſein de la pouſſière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle ;
Tu naquis pour elle ;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

(*autre air.*)

L'hiver détruit les fleurs & la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend ſa beauté ;

L'affreux esclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève sa grandeur, & nourrit sa fierté.
Liberté ! liberté !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente le périſtile du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts & des collines : dans le fond de la perſpective le roi eſt ſur ſon trône entouré de toute ſa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

Ainsi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir.
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir ?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave :
Sans doute il eſt armé du ſecours des Enfers ?

LE ROI.

L'inſolent vit encore ? Allez, qu'on le ſaiſiſſe ;
Préparez tout pour ſon ſupplice :
Courez, ſoldats, chargez de fers
Des coupables hébreux la troupe vagabonde ;
Ils ſont les ennemis & le rebut du monde,
Et, déteſtés par-tout, déteſtent l'univers.

CHOEUR

CHOEUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage;
Les enfers fecondent fa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins:
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, *entrant fur la fcène.*

Il eft vainqueur, il nous menace;
Il commande aux deftins;
Il reffemble au dieu de la guerre;
La mort eft dans fes mains.
Vos foldats renverfés enfanglantent la terre;
Le peuple fuit devant fes pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un feul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes foldats?
Quel démon pour lui fe déclare?

SCENE II.

LE ROI, les Philiftins *autour de lui.* SAMSON *fuivi des Hébreux, portant dans une main une maffue, & de l'autre une branche d'olivier.*

SAMSON.

Roi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce figne heureux de la paix bienfefante,
Dans cette main fanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage;
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui ſouffle à ſon choix
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Hé bien, quel eſt ce dieu ? quel eſt le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Eternel,
Reſpectez déſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au ſang philiſtin je faſſe un tel outrage ?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux ?
Votre dieu ſerait-il plus puiſſant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez ſi la nature
Reconnaît ſes commandemens.
Marbres, obéiſſez, que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.
(on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! à ſa voix on voit jaillir cette onde !
Des marbres amollis !
Les élémens lui ſont ſoumis !
Eſt-il le ſouverain du monde ?

LE ROI.

N'importe ; quel qu'il ſoit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me ſervir.

SAMSON.

Hé bien, vous avez vu quelle était ſa puiſſance,
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.
Deſcendez, feux des cieux, ravagez ces climats :
Que la foudre tombe en éclats ;
De ces fertiles champs détruiſez l'eſpérance.
(tout le théâtre paraît embraſé.)
Brûlez, moiſſons ; ſéchez, guérets ;
Embraſez-vous, vaſtes forêts.
(au roi.)
Connaiſſez quelle eſt ſa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embraſe, tout ſe détruit ;
Un dieu terrible nous pourſuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel ! ô Ciel ! ſommes-nous
Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Sufpends, fufpends cette rigueur,
Miniftre impérieux d'un dieu plein de fureur !
Je commence à reconnaitre
Le pouvoir dangereux de ton fuperbe maitre ;
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder :
C'eft à leur voix à me réfoudre.

SAMSON.

C'eft à la fienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de fa foudre :
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples :
Tremble pour eux & pour toi.

SCENE III.

SAMSON, Chœur d'Ifraëlites.

SAMSON.

Vous que le ciel confole après des maux fi grands,
Peuples, ofez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HEBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats :
Il eft le feul dont le courage
Jamais ne partage
La victoire avec les foldats.
Il va finir notre efclavage.
Pour nous eft l'avantage ;
La gloire eft à fon bras ;

Il fait trembler fur leur trône
Les rois maitres de l'univers,
Les guerriers au camp de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de fa gloire;
Sonnez, annoncez fa victoire.

Le défenfeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paifibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres fourds:
Le berger fe repofe, & fa flûte foupire
Sous fes doigts le tendre délire
De ces innocentes amours.

CHOEUR.

Sonnez, trompette, organe de fa gloire;
Sonnez, annoncez fa victoire.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les dieux de Syrie.*)

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS, DALILA Prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats;
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus ! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
Touche à son dernier jour ;
Fléchissez ce héros, qu'il aime, qu'il soupire,
Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire ;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer & pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, &c.
Dieu des plaisirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colere, & la terreur le fuit;
Retirons-nous fous cet épais feuillage.
(elle fe retire avec les filles de Gaza & les prêtreffes.)
Implorons le dieu qui féduit
Le plus ferme courage.

SCENE II.

SAMSON *feul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que fon nom feul en a produit
Chez le Philiftin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans fon paffage
N'ont fait que l'irriter :
Ils font tombés, la mort eft leur partage.
(on entend une harmonie douce.)

Ces fons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Afiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(il s'endort fur un lit de gazon.)

SCENE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR des Prêtresses de Vénus, *revenant sur la scène.*

PLAISIRS flatteurs, amolliſſez ſon ame,
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre amour, éclaire ſon réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous, préſide à ce beau jour.
Eſt-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le dieu Mars; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *ſe réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je? en quels climats me vois-je tranſporté?
Quels doux concerts ſe font entendre?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité?

DALILA *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête;
L'amour en ordonna les jeux,
C'eſt l'amour qui les apprête:
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux!

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous m'allez enchanter:
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiſeaux & toute la nature
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre;
C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains;
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas ! que ſa voix m'intéreſſe !
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe !
De quel poiſon charmant je me ſens pénétré !

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'amour, qu'aurait-il pu prétendre ?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O Ciel, ô troubles inconnus !
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.

(*à Dalila.*)

Ah ! s'il était une Vénus,
Si des amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis !
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déeſſe.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens. LES HEBREUX.

LES HEBREUX.

NE tardez point, venez; tout un peuple fidelle
Eſt prêt à marcher ſous vos lois :
Soyez le premier de nos rois;
Combattez & régnez : la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah ! . . . quel charme puiſſant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous ſourire ;
L'amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaiſir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe ſouvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préfidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs foient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis font prêts à nous furprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, préfidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs foient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux. . . Allons, je fuis vos pas.
Prêtreffe de Vénus, vous, fa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand efclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre abfence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eft-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique efpérance,
Et vous êtes mon feul efpoir.

SCENE V.

DALILA *seule.*

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon ame ;
Par-tout il est vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchainer, il enchaine mon cœur.

O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule Déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour,
Echo, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour & des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême,
Doux ramages des oiseaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais je l'aime, je l'aime.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible,
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le fecret de fa force invincible,
Qui commande au monde furpris.
Un tendre hymen, un fort paifible,
Dépendront du fecret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
L'indifférent feul eft difcret :
Samfon me parlera, j'en juge par moi-même:
L'amour n'a point de fecret.

SCENE II.

DALILA *feule.*

SECOUREZ-MOI, tendres amours,
Amenez la paix fur la terre;
Ceffez., trompettes & tambours,
D'annoncer la funefte guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire;

Qu'à jamais je puiſſe plaire,
Puiſque je ſens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres amours,
Amenez la paix ſur la terre.

SCENE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI ſauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous ſauvez par vos appas
Votre peuple & votre roi même :
C'eſt pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre ſon diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empreſſe à vous plaire.
Vous régnez ſur vos ennemis ;
Mais de tous les ſujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous eſt le plus ſoumis.

SAMSON ET DALILA, *enſemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Myrte amoureux, croiſſez près des lauriers.
L'amour eſt le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?
Venez; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, ſon culte eſt impie, & ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'eſt plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'eſt le temple de l'univers.

SCENE IV.

SAMSON, DALILA, Chœur de différens Peuples, de Guerriers, de Paſteurs.

(*Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.*)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfeſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres dieux, c'eſt Vénus qu'on adore :
Ils règnent ſur le monde, & tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous déſarmes;
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRETRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez, votre ramage tendre
Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez, Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge,
Senſible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus: le charme qui m'obſède
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens:
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez: vous vous troublez.....

DALILA.

Ciel ! que vais-je lui dire ?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire ?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah ! devant vous c'eſt à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous ?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire & mon bonheur ;
Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'aſſure de vôtre cœur.

SAMSON.

Prononcez, tout ſera poſſible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux
Par quel pouvoir ſecret cette force invincible ? . . .

SAMSON.

Que me demandez-vous ? C'eſt un ſecret terrible
Entre le ciel & moi.

DALILA.

Ainſi vous doutez de ma foi ?
Vous doutez & m'aimez ! . . .

SAMSON.

Mon cœur eſt trop ſenſible ;
Mais ne m'impoſez point cette funeſte loi.

DALILA.

Un cœur ſans confiance eſt un cœur ſans tendreſſe.

SAMSON.

N'abuſez point de ma faibleſſe.

DALILA.

Cruel ! quel injuſte refus !
Notre hymen en dépend ; nos nœuds feraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous ?...

DALILA.

Parlez, c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Hé bien, vous le voulez ; l'amour me juſtifie :
Mes cheveux, à mon Dieu conſacrés dès long-temps,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui, ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient, je friſſonne
De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,

Le temple difparaît, l'aftre du jour s'enfuit,
L'horreur épaiffe de la nuit
De fon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le fecret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'eft toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je fens que Dieu m'a quitté.

SCENE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VENEZ, ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous affure
Que du Dieu des combats il eft abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je fuis environné?,
(*il combat.*)
Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS.

Cédez, efclave.
(*enfemble.*)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez,
Tournez fur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, efclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur eft trompée;
Dieu retire fon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave:
Il eft vaincu; cédez, efclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eft point vaincu par vous;
C'eft Dieu qui me livre à vos coups.

(*on l'emmène.*)

SCENE VI.

DALILA *feule.*

O Défefpoir! ô tourmens! ô tendreffe!
Roi cruel! Peuples inhumains!
O Vénus, trompeufe Déeffe!
Vous abufiez de ma faibleffe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abyme horrible où je l'entraîne;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter fa mort & la mienne.

Trône, tombez; brûlez, autels,
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous & vos Peuples criminels!

CHOEUR, *derrière le théâtre.*

Qu'il périſſe,
Qu'il tombe en ſacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares! cris odieux!
Allons partager ſon ſupplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchainé*, Gardes.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrafez-moi!
Mon bras a refufé de fervir mon courage;
Je fuis vaincu, je fuis dans l'efclavage;
Je ne te verrai plus, flambeau facré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma trifte paupière.
Profonds abymes &c.

SCENE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS! nous t'amenons nos Tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple faint, malheureufe race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faibleffe a fait ta difgrace.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de fi honteufes alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini fes jours infortunés.
Oublions à jamais la caufe de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore eft au tombeau!
Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Ecrafez-moi!

SAMSON ET DEUX CHORYPHÉES.

Trio.

Amour, Tyran que je détefte,
Tu détruis la vertu, tu traînes fur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funefte!

UN CHORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCENE III.

LE ROI, Chœur de Philistins, SAMSON, Chœur d'Hébreux.

LE ROI ET LE CHOEUR.

Elevez vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens &c.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu..... pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il ſe peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort ſuſpendu ſur ſa tête
Le menace encore & s'arrête ;
Que Samſon dans ſa rage entende notre fête,
Que nos plaiſirs ſoient ſon tourment.

SCENE IV.

SAMSON, les Iſraëlites, le Roi, les Prêtreſſes de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRETRESSE.

Tous nos dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient ſauver notre empire :
Vénus avec un ſourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle :
Sur ſon char tout ſanglant,
La victoire immortelle
Tirait ſon glaive étincelant
Contre tout un peuple infidelle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus, qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Hé bien, qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les deſtins,
Son tonnerre étouffé dans ſes débiles mains
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel :
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non, tu dois ſentir à longs traits
L'amertume de ton ſupplice.
Qu'avec toi ton Dieu périſſe,
Et qu'il ſoit comme toi mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inſpires enfin, c'eſt ſur toi que je fonde
Mes ſuperbes deſſeins;
Tu m'inſpires, ton bras ſeconde
Mes languiſſantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il est temps;
Frappez, il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez, je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, & du Dieu que je sers:
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne,
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON*, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs ſe renverſent,
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O Ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en son château de Versailles, le 23 février 1745.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LE roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas feulement un de ces fpectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui, paffant avec l'éclat qui les accompagne, ne laiffent après eux aucune trace. Il a commandé un fpectacle qui pût à la fois fervir d'amufement à la cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il fait que la culture contribue à la gloire de fon royaume. M. le duc *de Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-fix pieds de profondeur dans le grand manége de Verfailles, & a fait conftruire une falle, dont les décorations & les embelliffemens font tellement ménagés que tout ce qui fert au fpectacle doit s'enlever en une nuit, & laiffer la falle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été conftruits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir fur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens

de la fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe & de la muſique, afin que la perſonne auguſte, à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le roi de France *Charles V*, prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pu fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne, car il y

régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, & sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes & princesses de son sang, & des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône longtemps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs, & qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle, à neuf heures & demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais & des écuries illuminée. La beauté de cette fête

n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

PROLOGUE

DE LA FETE POUR LE MARIAGE

DE MONSIEUR

LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char & prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout dieu que je suis, & dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis;
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend fon fiècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(*tous les acteurs bordent le théâtre, repréfentant les mufes & les beaux arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il eft l'appui,
N'efpérez pas pour vous avoir tous les fuffrages
Que vous réuniffez pour lui.

Je fais que de la cour la fcience profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'eft un art qu'on ignore; & peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Mufes, contentez-vous de chercher à lui plaire,
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de fes lois, les efforts de fon bras,
Thémis, la Prudence & Bellone
Conduifant fon cœur & fes pas,
La bonté généreufe affife fur fon trône;
Le Rhin libre par lui, l'Efcaut épouvanté,
Les Apennins fumans que fa foudre environne;
Laiffons ces entretiens à la poftérité,
Ces leçons à fon fils, cet exemple à la terre :
Vous graverez ailleurs dans les faftes des temps
Tous ces terribles monumens,
Dreffés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de fes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

L'objet qu'on désirait, qu'on admire & qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfesans :
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.

Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide;
Cet hymen l'éternise : il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais ainsi que votre roi
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.

NOUVEAU

PROLOGUE(*)

DE LA PRINCESSE

DE NAVARRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE 26 NOVEMBRE 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante,
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire ;
Il porte ici le goût, les beaux arts & les jeux,
Et c'est une nouvelle gloire.
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.

Des Grecs & des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire ;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Euterpe & Terpsicore
Ont enchanté les Grecs & savent plaire encore
A nos Français polis & qui pensent comme eux.

(*) Nous savons que cette pièce n'est pas de l'auteur; cependant on a cru devoir l'insérer ici.

La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix & des arts.

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE, princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DOM MORILLO, ſeigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de *Morillo.*

LEONOR, l'une des femmes de la princeſſe.

HERNAND, écuyer du duc.

Un Officier des gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de dom Morillo, ſur les confins de la Navarre.



Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,

La Princesse de Navarre Acte 3e Sc. 5e

J. M. Moreau le J.e inv. — *1785* — *Delignon Sculp.*

LA

PRINCESSE

DE

NAVARRE,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH quel voyage, & quel féjour
Pour l'héritière de Navarre !
Votre tuteur dom Pèdre eft un tyran barbare :
Il vous force à fuir de fa cour.
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendreffe ;
Vous fuyez la haine & l'amour ;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans page & fans dame d'atour.
Quel état pour une princeffe !
Vous vous expofez tour à tour
A des dangers de toute efpèce.

CONSTANCE.

J'efpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins fuivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un afile inviolable.
O fort! à quels chagrins me veux-tu réferver?
De tous côtés infortunée:
Dom Pèdre aux fers m'avait abandonnée;
Gafton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je fuis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raifon;
Mais un enlèvement, ou je fuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prifon.
Contre Gafton de Foix quel courroux vous anime?
Il veut finir votre malheur;
Il voit ainfi que nous dom Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gafton de Foix autant que le roi même.

LEONOR.

Hé pourquoi? parce qu'il vous aime?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer? nos parens fe font toujours haïs.

LEONOR.

Belle raifon!

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine ſépare
Le ſang de Foix & le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vu, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois & des amans, hélas !
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſile.

LEONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos Etats ſont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſièrement galant avec peu de ſcrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe; on ſe prête à ſes traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les eſprits bien faits.

LEONOR.

Mais un eſprit bien fait peut remarquer, je penſe,
Ce noble cavalier ſi prompt à vous ſervir,
Qu'avec tant de reſpects, de ſoins, de complaiſance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LEONOR.

Je crois qu'il ſe nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre eſpèce
Que monſieur le baron.

LEONOR.

Oui, plus de politeſſe,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans ſon air
Je ne ſais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne ſais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre,
Son reſpect eſt ſi retenu !

LEONOR.

Son reſpect eſt ſi grand qu'en vérité j'ai cru

Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici, mais surtout point d'altesse en ces lieux :
Dans mes destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de princesse.
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux ;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en suivante.
Dans le plus secret entretien
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DOM MORILLO & LE DUC DE FOIX *en jeune officier, d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh, qu'est-ce donc que j'entends ?
La tante est tutoyée ? Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant sur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'est une bonne aubaine; & des nièces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LEONOR *à la princesse.*

On parle ici de vous, & l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisances.
(il s'avance vers la princesse de Navarre.)
Madame, jamais mon château....
(au duc de Foix.)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau.... Je sens en sa présence
Un embarras tout nouveau;
Que veut dire cela! Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, & se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence;

Elle jette fur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, fers-moi de chancelier,
Explique-lui le refte, & touche un peu fon ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! . . . Madame,
Tout reconnait ici vos fouveraines lois ;
Le ciel, fans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois.
Mais du fein des grandeurs, on aime quelquefois
A fe cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de fimples hameaux fe plaifaient à paraître :
On put fouvent les méconnaître ;
On ne peut fe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels difcours ampoulés, quel diable de langage !
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop fage.
(*à Léonor.*)
Vous qui femblez la fœur de cet objet divin,
De nos empreffemens daignez être attendrie ;
Accordez un feul jour, ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du refte de nos jours va régler le deftin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Hé bien, que dit la tante ?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :

Mais, Madame, ma nièce.

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon.
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette nièce ſauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paiſibles;
Et vous ſavez quel trouble agite ces Etats.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire!

MORILLO.

Hé bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploirai tout le mien.

LEONOR.

Souffrez qu'on fe retire ;

Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le refpect nous défend d'infifter davantage ;

Vous obéir en tout eft le premier devoir.

(*ils font une révérence.*)

Mais quand on ceffe de vous voir,

En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DOM MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y fuis réfolu.

LE DUC DE FOIX.

Le fang m'unit à vous, & c'eft une vertu

D'aider dans leurs deffeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce eft mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière ;

La tante fera ton affaire :

Et nous ferons tous deux contens.

Que me confeilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille foins complaifans,
Les plus profonds refpects, des fêtes & du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de refpect, le temps eft long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne font jamais prêtes;
C'eft de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, fi l'on peut, l'agréable & l'utile.
Hé, jamais le plaifir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chofe eft très-facile.
Laiffez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute fcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaifir:
Ils ne font pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils favent beaucoup, s'ils favent réjouir.

MORILLO.

Réjouiffons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myftère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête :
De mes menus plaiſirs je te fais l'intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne
Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout eſt-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monſeigneur ordonne, on fait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe ;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.

Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguisemens vous avez du malheur :
Chez dom Pèdre en secret j'eus l'honneur de vous suivre
En qualité de conjuré ;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous sommes heureux de vivre ;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien :
Mon projet avorté, quoique plein de justice,
Dut sans doute être malheureux ;
Je ne méritais pas un destin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence ;
Je voulais enlever Constance,
Pour unir nos maisons, nos noms & nos amis ;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance, je vous vis,
L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point ; c'est-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur ;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.

Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre ſang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méſintelligence
Du ſang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en ſecret avec le roi de France
Un chiffre de correſpondance.
Contre un roi formidable ici vous conſpirez ;
Vous y riſquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des feſtins ;
Vous bernez le ſeigneur qui vous donne un aſile ;
Sa fille, pour combler vos ſinguliers deſtins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte :
Il vous faut employer & l'audace & la feinte ;
Téméraire en amour & criminel d'Etat,
Perdant votre raiſon, vous riſquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici ;
Je ne vois, je n'entends que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci,
Tout le reſte eſt en aſſurance.

Dom Pèdre périra, dom Pèdre eſt trop haï.
Le fameux du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance ;
Le fier Anglais notre ennemi
D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe :
Par le bras des Français les rois ſont protégés ;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puiſſance ;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour
Vous ne connaiſſez rien qu'un charmant eſclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui ſert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquette ;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprends que la princeſſe arrive en ce canton ;
Je me rends ſur la route, & me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.

En amour comme en guerre une rufe eft permife.
J'arrive, & fur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'ufage autorife,
Sanchette prend feu promptement,
Et fon cœur tout neuf s'humanife :
Elle me prend pour fon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchife.
Je crains plus fa naïveté
Que d'une femme bien apprife
Je ne craindrais la fauffeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiffe :
Tâche de dérouter fa curiofité ;
Je vole aux pieds de la princeffe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE fuis au défefpoir.

HERNAND.

Qu'eft-ce qui vous déplaît,
Mademoifelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître,
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus ;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme & ſi belle & ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façon ?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiſelle, hé bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence ;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment ;
Ils ſont parés ſuperbement ;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux meſſieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau.
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Hé, qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une chofe charmante.
Quelquefois un fpectacle eft un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'hiftoire eft parlante,
Où les rois, les héros fortent de leur tombeau:
Des mœurs des nations c'eft l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un fpectacle affez beau
Serait encore une fête galante;
C'eft un art tout français d'expliquer fes défirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaifirs;
Un fpectacle eft furtout un amoureux myftère,
Pour courtifer Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Confiftent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement fans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un gefte, d'un fourire.
Le feu dont mon maître foupire,

Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrette,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant*, LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre* DOM MORILLO & LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR *à Morillo.*

OUI, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne puis me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, ô Ciel, suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi dom Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(les guerriers entrent ſur la ſcène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent d'un côté du théâtre.)

UN GUERRIER, *chantant.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre:
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Régnez ſur nos cœurs.

LE CHOEUR *répète.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.
(marche de guerriers danſans.)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras, ſourit au tendre amour.
Toujours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHOEUR.

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.
(on danſe.)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur;
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.
(*on danſe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertiſſement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont ſu l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie,
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux baron pour faire l'important.
(*la princeſſe veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHOEUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Et que nos cœurs ſoient vos conquêtes.

(les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.)
(pendant que Conſtance parle à Léonor, dom Morillo qui eſt devant elles leur fait des mines, & Sanchette qui eſt alors auprès du duc de Foix le tire à part ſur le devant du théâtre.)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite:
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette dame-ci, tout s'adreſſe en ces lieux:
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO, *s'avançant vers la princeſſe.*

Hé bien, que dites-vous de notre ſérénade?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade?

LEONOR.

Et la tante & la nièce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci? Non, je ne comprends pas

Les contrariétés qui s'offrent à ma vue;
Cette rusticité du seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte & si bien entendue.

MORILLO.

Hé bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes:
Hé, hé, l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux;
Toujours le souvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée, ainsi qu'on l'est ici:
Soyez sage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde:
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien; car pour moi, je vous jure
Que si vous décampez, de bon cœur je l'endure;
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

LEONOR.

On nous arrête encore à la seconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ; quels objets ! quels ſpectacles charmans !

LEONOR.

Ma nièce, c'eſt ici le pays des romans.

(il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs & de danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins.)

(après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, & lui dit :)

Qui ſont donc ces gens-ci ?

MORILLO *au duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire

Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,

Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,
Des Mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(les aſtrologues arabes, qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le temps, le plaiſir ſuit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance ;
Nous leur donnons la jouiſſance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;
Le préſent fuit, il nous entraîne ;
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le temps, &c.

(on danſe.)

F 2

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables ;
Soyez confondus :
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laiſſent ;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir ;
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
Des ſecrets de nos cœurs il percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princeſſe, & chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine ;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur :

(*ensuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inftruire;
Suivez fes douces lois.
Votre cœur eft né tendre;
Aimez, mais en fefant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah! l'on s'adreffe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranfports fi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adreffant à Sanchette.*

En mariage
Un fort heureux
Eft un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long efclavage.

Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils font dangereux.
L'amour heureux
Eft trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils font trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon! quels dangers feraient à craindre en mariage?
Moi, je n'en vois aucun; de bon cœur je m'engage:

Nous nous aimons, tout ira bien.
Puiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fidelles;
Donnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes ſont ma folie;
Mais je n'eſpère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il eſt déjà tout fait, vous enchantez mon cœur.

(*on danſe.*)

(*les acteurs de la comédie ſont rangés ſur les ailes: Sanchette veut danſer avec le duc de Foix qui s'en défend; Morillo prend la princeſſe de Navarre, & danſe avec elle.*)

GUILLOT, *avec un garçon jardinier, vient interrompre la danſe, dérange tout, prend le duc de Foix & Morillo par la main, fait des ſignes en leur parlant bas, & ayant fait ceſſer la muſique, il dit au duc de Foix:*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danſe:
Tout eſt perdu, comptez ſur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Hé pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC LE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De dom Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le roi de France

Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la princesse.*

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? es-tu de sang rassis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles ;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras.... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice ! allons, rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

(*Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique, & sort avec son monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos alarmes :
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel.....

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entends-je ? Hé quoi juſqu'en ces lieux
Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux ?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
Sur la foi de ſon nom j'oſe vous proteſter
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie ;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie,
De la part de dom Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Hé ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage ;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſurtout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où ?

LEONOR.

Chez la jardinière,

Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher :
La beauté ne peut fe cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Reftons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous reftez, fi vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'ofer vous demander quelle eft votre naiffance :
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur ;
Et le fecret que vous m'en faites
Du foin de vous fervir n'affaiblit point l'ardeur ;
Le trône eft par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il fe peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux fi l'on peut vous furprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENFIN, nous avons un appui :
Le brave Chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe ?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princeſſe ;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARRÊTE, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure ; un mot :
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout,
Libéral comme un roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère !

GUILLOT.

Hé vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Hé mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſi tôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Hé, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle :
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide ;
Elle veut s'en aller.

(*il ſort.*)

SANCHETTE *seule.*

Puiſſe-t-elle partir,
• Et me laiſſer mon Alamir !
Oh, que je ſuis honteuſe & dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, ſuis-je quittée ?
Monſieur Hernand m'a dit que c'eſt-là le bon ton;
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était ſot & laid, il me ſerait fidelle,
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux ;
J'en trouve un ſeul aimable, & le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & ſa Suite.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle eſt dans ces jardins ; ah, la voici, c'eſt elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle ;
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle ;
Rempliſſons les ordres du roi.
Soyez prêts à me ſuivre & faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons, comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah, Meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être ;
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra ; vous ſerez tranſportée
Surement & ſans bruit, & par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me tranſporter ! Qui ? moi !
Hé, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi ;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;
C'eſt notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour ;
Vous y ferez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La cour, j'y confens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand qui fans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe & plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Hé, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal ;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Hé, quand je ferai là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'eft lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaifir pour moi!

Ne me trompez-vous point? hé quoi, le roi fouhaite
Que je vive à fa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur: il m'enlève, partons.
Eft-il comme Alamir? quelles font fes façons?
Comment en ufe-t-il, Meffieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en favoir des nouvelles;
A fes ordres facrés je ne fais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez fans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eft un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtreffe

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le temps preffe,
La nuit vient, les chemins ne font pas fûrs pour nous:
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

SCENE III.

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX, Suite.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous ?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire ?
Où menez-vous ma fille ?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle eſt folle ; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment ?
Ce n'eſt pas cette dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment,
C'eſt ma fille, & je ſuis dom Morillo ſon père ;
Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais !

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,
Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toujours la préférence ;
C'eſt elle qu'on enlève !

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuſe créature ! on l'emmène à la cour:
Hélas ! quand ſera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté ſacrée
Eſt chez dom Morillo comme il faut révérée;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE ſuis ſaiſi de crainte; ah! l'affaire eſt fâcheuſe.

SANCHETTE.

Hé, qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO.

La choſe eſt ſérieuſe,
C'eſt affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat?

MORILLO.

Hé, oui, j'apprends que près d'ici
Tous les Français ſont en campagne
Pour donner un maître à l'Eſpagne.

SANCHETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir eſt leur eſpion ;
Cette dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe ;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration ;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſottiſe
De faire entrer dans ma maiſon
Cette dame en ce temps de criſe,
Et cet agréable fripon
Qui me joue, & qui la courtiſe :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout essoufflé.*

AU fecours, au fecours, ah, quelle étrange aubade !

MORILLO.

Quoi donc ?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas.

MORILLO.

Hé bien ?

GUILLOT.

Cet Alamir & ce monfieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des foldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant fous les armes,
Qui la reprend foudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras,
Et la belle étrangère en larmes,
Des chevaux renverfés, & des maîtres deffous,
Et des valets deffus, des jambes fracaffées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du fang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes caffées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi,
C'eft horrible à penfer, je fuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Hé, n'eft-il point bleffé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue;
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange iſſue !
Quel maudit Alamir! quel enragé, quel ſou!
S'attaquer à ſon maître, & haſarder ſon cou!
Et le mien, qui pis eſt! Ah, le maudit eſclandre!
Qu'allons-nous devenir? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah, Guillot! prends bien ſoin de ce jeune officier;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave!

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

AH, oui, c'eſt un homme admirable!
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a ſa tendreſſe.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe;
C'eſt comme il faut me plaire.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OU me réfugier?
Hélas! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu;
Je ne vois rien encore. Une ſemblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Hé, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, réponds donc: que fait-il? cours, arrête:
Aurait-il ſuccombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui ſauver le jour!

LEONOR.

Hélas, plus que jamais, le danger eſt extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir eſt pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſerait mort?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(il ſort.) Tâche de t'éclaircir.
Va vîte.... Il ſerait mort!

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre ame eſt attendrie;
Mais ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi..
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée?
Non; je crois qu'en tout temps il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,

Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'oſe vous donner du ſecours ;
Alamir ſeul vous ſert, le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir, & quel ſera mon ſort?

LEONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel tranſport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice!
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du ſort encor je reſſens le courroux;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous:
Quelle plus belle récompenſe!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en eſt confondue;
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Hé, n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance?

LE DUC DE FOIX.

Tout celà dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.
Je ſuis fille des rois & du ſang de Navarre;
Mon ſort eſt cruel & bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans:

Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance :
Quoi ! puis-je encor vous ſecourir ?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois ?
Dom Pèdre eſt le premier ? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il ?

CONSTANCE.

L'autre eſt le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit & ſi juſte, & ſi tendre !
Hé, que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui ;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre ;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir ! Et c'eſt vous ! c'eſt vous qui l'excuſez !

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?
On dit que la vertu l'a pu ſeule enflammer ;
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer !

On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés ;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! daignez épargner un ſoldat malheureux ;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraiſſez.

LE DUC DE FOIX.

Mon ſang me fait rougir : il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, & je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure :
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois ;
Je voudrais être prince, alors que je vous vois.
Je ſuis un cavalier.

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, & je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perfonne, & fi je fais des vœux,
Ces vœux font trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eft un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, fi j'ofais m'abandonner aux flammes
De cette paffion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conftamment fans efpoir de retour;
Je mêlerais dans le filence
Les plus profonds refpects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illuftre naiffance.

SANCHETTE, *à part.*

Mon père eft bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la fuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,

Qui joindrait fans effort l'efprit & l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Eſt-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte,
L'auguſte majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majeſté! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicateſſe,
Mais en brûlant avec tranſport ;
Et je cacherais ma tendreſſe,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon ſort.

LEONOR.

Hé bien, connaiſſez-vous la perſonne qu'il aime ?

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur eſt trop ému pour oſer vous parler.

SCENE X.

MORILLO & les Perſonnages précédens

MORILLO.

HELAS! tout cela fait trembler:
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer eſt déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout eſt pillé, tout eſt à l'abandon :
Le duc de Foix a fait inveſtir ma maiſon.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'entends-je? O Ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon, ce n'est-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, & breton d'origine,
Avec des spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traitre duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contr'eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister;
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite,
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison.
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois & les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, & c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, UN OFFICIER du duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oserait paraître:
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos lois vont, avec alégresse,
Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre altesse.

MORILLO.

Son altesse! Eh bon Dieu, quoi, Madame est princesse?

L'OFFICIER.

Princesse de Navarre, & suprême maîtresse
De vos jours & des miens, & de votre maison.

CONSTANCE.

Je suis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon:
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes desseins coquets la singulière issue!

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes princeſſe, & faite comme nous?

L' OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos ſoins, mais ils ſont inutiles;
Je ne crains rien dans ces aſiles;
Alamir eſt ici; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L' OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaiſſance;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes lois.
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'eſt-ce que je vois?

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LEONOR.

Les Grâces, les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

(*on danſe.*)

SANCHETTE.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

(interrompant la danse.)

Ce font donc là fes domeftiques ?
Que les grands font heureux, & qu'ils font magnifiques !
Quoi ! de toute princeffe eft-ce-là la maifon ?
Ah ! que j'en fois, je vous conjure.
Quel cortége ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortége eft un don
Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auffi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui fans doute, avec vous les grâces font ici :
Les grâces fuivent la jeuneffe,
Et vous les partagez avec cette princeffe.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grace
Ce qu'eft un duc de Foix, & tout ce qui fe paffe :
Reftez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on danfera.

(elle s'affied auprès du duc de Foix.)

(on danfe.)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous servons fidellement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(*on danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,
Fleurs, naissez sur nos pas.

(*on danse.*)

Echo, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Echo, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature:
Il faut aimer à son tour.

(*on danse.*)

UN PLAISIR.

(*paroles sur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur:
Charmant vainqueur,
Dieu séducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.

(*on danse.*)

UNE BERGERE.	UN BERGER.
J'aime, & je crains ma flamme;	Ah! le refus, la feinte
Je crains le repentir.	Ont des charmes puiſſans;
Tendre déſir,	Déſirs naiſſans,
Premier plaiſir,	Combats charmans,
Dieu de mon ame,	Tendre contrainte,
Fais-moi moins gémir.	Tout ſert les amans.

(*on danſe.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*on danſe.*)

LE MEME AMOUR.

Toi ſeule es cauſe
De ce qu'il oſe;
Toi ſeule allumas ſes feux.
Quel crime eſt plus pardonnable?
C'eſt celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel eſt coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace;
Un téméraire amant, ennemi de ma race,

Ne pourra m'appaifer jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais fon malheur, & fans doute il l'accable ;
Mais ferez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point fa deftinée :
Les devins ont prédit à votre ame étonnée
Qu'un jour votre ennemi ferait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins fe trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR *chante.*

On diffère vainement ;
Le fort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*trompettes & timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces fons, ce bruit de guerre ?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas :
Ils n'attendent perfonne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas ;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, & mon devoir m'appelle ;
Ils combattent pour vous : jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidelle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*il sort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah Léonor ! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(*elles sortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas !
Quels démons en un jour assemblent des Alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse ?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez ?

MORILLO.

Qui, moi !

Quelque sot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.

Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce font des affaires fort belles ;
Mais ils pourront fans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

Quel eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, dom Pèdre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir.
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre & pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamîr ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Hé quoi, Madame ?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance ?

CONSTANCE.

Ah, parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance ?
Qu'eſt-il ? répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier
Dont l'ame eſt aſſez peu commune;
Elle eſt au-deſſus de ſon rang :
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang :
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Hé, quel eſt ſon projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre ſujet,

D'aller à votre cour, d'y fervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux & fidelle;
Appartenir à vous eft tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un fort plus éclatant!
Rien qu'un fimple officier! mais dans cette occurrence
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'ofera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt fe rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meffage eft bien reçu?

CONSTANCE.

Allez; & dites-lui que le cœur de Conftance
S'intéreffe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un ſimple officier !

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LEONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur !

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros aſſez inſupportables ;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux ;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur ;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne ſur mon viſage.
O Ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ſerait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! ſon reſpect encore eſt un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le haſard, la naiſſance.
Quelle injuſtice ! ô Ciel !... mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en ſa défenſe.

Sans doute il eſt du ſang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah! ſi pour m'éprouver il m'a caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt prince, s'il m'aime!... O Ciel! que me veut-on?

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MADAME, à vos genoux ſouffrez que je me jette;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi
Je ſentais du reſpect, ſans ſavoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le ſort me ſeconde,
C'eſt mon projet, du moins.

LEONOR.

He bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre ;
Tout cela m'épouvante & ne m'importe guère ;
J'aime, & c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous ; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah, je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais ſu lui plaire ;
Il devait parler à mon père ;
Il eſt de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *ſe retournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe !

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir princeſſe, & n'être pas heureuſe !

CONSTANCE.

Hélas ! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité ;

Vous vous trompez beaucoup; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il eſt des malheureux..
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour eſt encore effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez princeſſe,
Il faut un prince à votre Alteſſe ;
Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,
Vous qui ſemblez ſi généreuſe ?

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez.... ne craignez rien.... quoi ! le ſang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru ; ſouffrez que je le croie :
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploie.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui ;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir !

SANCHETTE.

Vous connaiffez fon zèle ;
Madame, qu'avec lui votre cour fera belle !
Quel plaifir de vous y fervir !
Ah ! quel charme de voir & fa reine & fon prince !
Un chagrin à la cour donne plus de plaifir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes foupirs, malheureufe Conftance ;
Soyons en tous les temps digne de ma naiffance....
Oui, vous l'épouferez.... comptez fur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;
Et vous ferez fa récompenfe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne fais qui j'aime
Le plus fincèrement d'Alamir ou de vous.

(elle fait quelques pas pour s'en aller.)

CONSTANCE.

De mon fort ennemi la rigueur eft conftante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'eft à condition que vous m'emmènerez ?

CONSTANCE.

C'en eft trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ferez fi contente.

(*à Léonor.*)

Avertiffez-moi, vous, lorfque vous partirez.

(*en s'en allant.*)

Que je fuis une heureufe fille !

Qu'on va me refpecter ce foir dans ma famille !

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A QUELS maux différens tous mes jours font livrés !
Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage ?

LEONOR.

Je fupportais, Madame, avec tranquillité,
Les perfécutions, le couvent, le voyage ;
J'effuyais même avec gaîté
Ces infortunes de paffage.
Vous me faites enfin connaitre la douleur ;
Tout le refte n'eft rien près des peines du cœur :
Le vrai malheur eft fon ouvrage.

CONSTANCE.

Je fuis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

LEONOR.

Ainfi par vos bontés fa parente l'époufe.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais fon égale, hélas !
Que mon ame ferait jaloufe !
Oublions Alamir, fes vertus, fes attraits,
Ce qu'il eft, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'eft prefque rendu maître :
Non, je ne l'oublirai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublîrez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne ferait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-deffus de la grandeur fuprême ?
Vous pouvez aujourd'hui difpofer de vous même.
Elever un héros, eft-ce vous avilir ?
Eft-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des rois à choifir ?
Alamir ne l'eft pas, mais il eft brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel eft fon pouvoir.

LEONOR.

Hélas, gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réfolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au déſeſpoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,
L'équité marche devant nous;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups:
Triomphe, Victoire.

LEONOR.

Eſt-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti
Dont la victoire a ſecondé ſes armes;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puiſſent dom Pèdre & lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô Ciel ! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes !

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

Madame, les Français ont délivré ces lieux ;
Dom Pèdre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'oſez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis !
Dom Pèdre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encore à ſa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui ; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, ſeul malheureux, (ſi pourtant je puis l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez, je fais trop quelle vue
Vous conduifit en ce féjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eft connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous fauriez ?

CONSTANCE.

Je fais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux; je fais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaiffance,
Peut plaire & connaître l'amour;
Je fais qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle eft votre parente, & doublement heureufe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueufe
Ait pu vous chérir à fon tour.
Ne partez point, je vais en parler à fa mère.
La doter richement eft le moins que je dois;
Devenant votre époufe, elle me fera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits fur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens :
C'eft trop peu pour mon cœur, & rien pour vos fervices.
Je ne ferai jamais d'affez grands facrifices;
Après ce que je dois à vos heureux fecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompenſe.
Madame, ah ! croyez-moi, votre reconnaiſſance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens ;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;
Mais laiſſez-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous viſſe ;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſupplice.
Oui, c'eſt un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :
Le reſte de la terre en eſt inſupportable :
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs :
On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes ;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi, je ferais la cauſe & l'objet de vos peines !
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes !
Vous oſez !

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois & le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus ſûr de déplaire ;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince & d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, & plus il semble mériter;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, & surtout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême;
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus; son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.

Après un tel difcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paffe mon efpoir.
Donner pour vous ma vie eft mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des fiens je puis percer fon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de fon fang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez, quel projet effroyable!
Ah! refpectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me font plus chers que je ne hais les fiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eft-il en effet fi fûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'eft odieux.

LE DUC DE FOIX, *fe jetant à genoux, & préfentant fon épée.*

Puniffez donc fon crime en terminant fa peine,
Et puifqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups: frappez, que cette épée
Par vos divines mains foit dans fon fang trempée,
Dans ce fang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je refpire......
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je fuis celui qui vous adore;
Je n'ofe prononcer encore

Ce nom haï long-temps, & toujours dangereux;
Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouiffe ?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enfeveliffe,
Ou que de tous les noms il foit le plus heureux ?
J'attends de mon deftin l'arrêt irrévocable ;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaiffant pas, je croyais vous haïr ;
Votre offenfe à mes yeux femblait inexcufable.
Mon cœur à fon courroux s'était abandonné ;
Mais je fens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur !

CONSTANCE.

De dom Pèdre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND
& les Acteurs de la fcène précédente, Suite.

MORILLO.

ALLONS, une princeffe eft bonne à quelque chofe ;
Puifqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y difpofe,
Je vais au plus vîte, & pour caufe,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'inftant la chofe.

(*appercevant Alamir qui parle bas & qui embraſſe les genoux de la princeſſe.*)

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cauſe
D'un air tant ſoit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils ſont d'accord.

CONSTANCE *au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon deſtin, tout eſt au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me ſont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un prince puiſſant, galant, victorieux;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux

A cet objet charmant notre unique espérance,
La gloire de l'Espagne & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui ferai-je donc ?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établissement ;
J'aurai soin de votre hymenée.

LEONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la princesse.*

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me sefait donc l'honneur de se moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La victoire & l'amour ont comblé tous nos vœux ;
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne :
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

Fin du troisième & dernier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrenées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

DE rochers entaſſés amas impénétrable,
Immenſe Pyrenée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes lois conſacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable ;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis ;
Superbe montagne, obéis ;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière ;
Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louis :
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHOEUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*la montagne s'abyme inſenſiblement, les Acteurs chantans & danſans ſur le théâtre qui n'eſt pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De ſon nouveau tonnerre;

Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout ſur la terre
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHOEUR *des ſuivans de l'Amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte & magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'Amour occupe.

Ce temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits & par leurs couleurs; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lis entouré de rejetons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un ſoleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & ſervat.

La quadrille de DOM PHILIPPE. Spe & animo.

(*on danſe.*)

(*paroles ſur une chaconne.*)

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour;
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHOEUR.

Amour, dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

(*on danſe.*)

Après la danse UNE VOIX *chante alternativement avec le chœur.*

Mars, Amour sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(*on danse.*)

CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendarts,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidelle?

CHOEUR.

Mars, Amour sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(*on continue la danse.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(*on danse.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes lois.

(on danſe.)

(Air de trompettes, ſuivi d'un air de muſettes. Parodies ſur l'un & l'autre.)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'eſt la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

(L'HYMEN *deſcend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le chœur chante; l'*HYMEN *& l'*AMOUR *forment une danſe caractériſée; ils ſe fuient, ils ſe chaſſent tour-à-tour; ils ſe réuniſſent, ils s'embraſſent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidelle,
Sois la ſource éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en ſouverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.

Donnez de juſtes lois. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Epargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'eſt à la victoire à nous donner la paix.

Enſemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez } la terre.
Raſſurez }
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.
(*on reprend.*)
Charmant Hymen, dieu tendre, &c.
(*on danſe.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en ſouverains, &c.

Fin du Divertiſſement.

L E

LE TEMPLE
DE
LA GLOIRE.

Fête donnée à Verſailles le 27 novembre 1745.

PREFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain & à la nation, qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poësie lyrique.

Le célébre *Metastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plurent ; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction & sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine & roma-

nefque que le trône de la Gloire, élevé auprès du féjour des Mufes, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eft-là que l'image fenfible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eft le prix le plus flatteur que puiffent fe propofer les princes; c'eft cette eftime des contemporains qui affure celle de la poftérité; c'eft elle qui a mis les *Titus* au-deffus des *Domitiens*, *Louis XII* au-deffus de *Louis XI*, & qui a diftingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois efpèces d'hommes qui fe préfentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, & à exclure ceux qui font indignes d'elle.

Le fecond acte défigne, fous le nom de *Bélus*, les conquérans injuftes & fanguinaires dont le cœur eft faux & farouche.

Bélus enivré de fon pouvoir, méprifant ce qu'il a aimé, facrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureufes doivent lui ouvrir ce temple; mais il en

eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, & par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe & aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes bacchantes, eſt le ſujet du troiſième acte ; dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit, il en eſt touché un moment, mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dûs à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes & effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt dûe au héros qui paraît au quatrième acte ; on a choiſi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires & ſociales, & qu' il les couronnait par la juſtice ; plus connu encore par ſes bienfaits que par ſes victoires, il était humain, acceſſible ; ſon cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il dépoſait avec ſes amis le faſte de l'empire, fier avec ſes ſeuls ennemis ; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple ; jamais prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encore des heureux : elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, & la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet ; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un temps où ces ſeules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS.

DANS TOUS LES CHOEURS.

Du côté du Roi, huit femmes & feize hommes.

Du côté de la Reine, huit femmes & feize hommes.

Mufettes, haut-bois, baffons.

PERSONNAGES chantans au Ier acte.

L'ENVIE

APOLLON.

UNE MUSE.

Démons de la fuite de *l'Envie.*

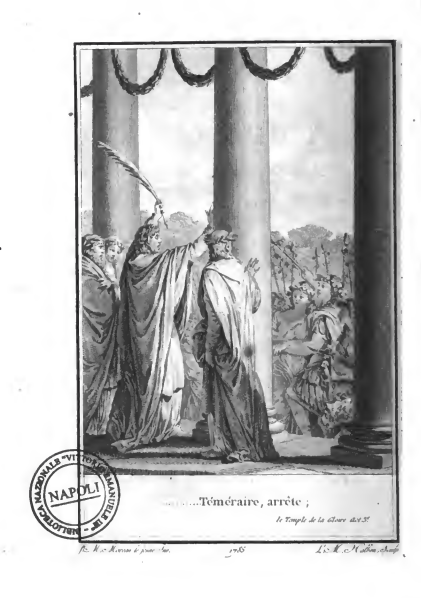
Mufes & Héros de la fuite d'*Apollon.*

PERSONNAGES danfans au Ier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Mufes.



......Téméraire, arrête ;

le Temple de la Gloire Act 3e

LE TEMPLE
DE
LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente la caverne de l'*ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui est dans le fond, & les berceaux des muses qui sont sur les ailes.*

L'ENVIE & ses suivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple !
Que leur éclat blesse mes yeux !

Profonds abymes du Ténare,
Nuit affreufe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipfez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre fecours barbare
Contre le dieu qui me pourfuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eft de détruire,
Notre fort eft de nuire;
Nous allons renverfer ces affreux monumens:
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Mufes que je hais embrafez le bocage;
Ecrafez fous ces fondemens
Et la Gloire, & fon temple, & fes heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce fpectacle à ma rage.

*Les fuivans de l'*ENVIE *danfent & forment un ballet figuré; un héros vient au milieu de ces furies étonnées à fon approche; il fe voit interrompu par les fuivans de l'*ENVIE*, qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, fuivi de mufes, de demi-dieux & de héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monftres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels ni les dieux
Ne pourront défarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas ?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes & demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

*Les héros & les demi-dieux ſaiſiſſent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe ;
Il eſt immortel comme nous :
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice.
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

*L'antre de l'*ENVIE *s'ouvre, & laiſſe voir* LE TEMPLE DE LA GLOIRE ; *on l'enchaîne aux pieds du trône de cette déeſſe.*

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muses.*

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, sur ce coteau paisible:
La Gloire & les Muses sont sœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de disparaître. On voit les deux côteaux du Parnasse; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte, & le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit le temple de la* GLOIRE *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers.

Danse des Muses & des Héros.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres pasteurs,
Toujours simples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs:
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos asiles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

PERSONNAGES chantans au IIme acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie.*

BERGERS ET BERGERES.

UNE BERGERE.

UN BERGER.

UN AUTRE BERGER.

BELUS.

Rois captifs, & soldats de la suite de *Bélus.*

APOLLON.

Les neuf Muses.

PERSONNAGES dansans au IIme acte.

BERGERS ET BERGERES.

ACTE II. (a)

Le théâtre repréfente le bocage des Mufes. Les deux côtés du théâtre font formés des deux collines du Parnaffe : des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs règnent fur le penchant des collines ; au-deffous font des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans lefquelles font des bergers & bergères ; le fond eft compofé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS & BERGERES.

LIDIE.

Oui, parmi ces bergers aux Mufes confacrés,
Loin d'un tyran fuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes fens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paifibles
Les Mufes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs fenfibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pafteurs ;
De leur tranquillité fuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever fon temple,

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ses mains un laurier immortel;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée;
Mon cœur & mes Etats sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hymenée;
Il me trompait du moins; il ne me trompe plus,
Il me laisse, je meurs, & meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois; il trahit vos appas:
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adresse ses pas;
Pourra-t-il sans rougir soutenir ma présence?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muses, soyez mon appui;
Secourez-moi contre moi-même;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES

LES BERGERS ET LES BERGERES, *consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE *aux Bergers.*

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos !

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*on entend un bruit de timbales & de trompettes.*)

CHOEUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BELUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.*

BELUS.

ROIS qui portez mon trône, esclaves couronnés,
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.
(*il descend & continue.*)
Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.
(*sa suite sort.*)

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, eſt-elle une faibleſſe ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié ;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre & le ravage.

Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.
(Bélus ſort pour aller au temple.)

LIDIE.

O Muſes, puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté ;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

(elles chantent en chœur.)

Nous adouciſſons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages
Apprites nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur :
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire
Tu calmes le trouble & l'horreur ;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore?

CHOEUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir;
Ah qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & soumise
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espère pas
Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur ferait infidelle?
Ah, parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entends-je! il est au monde un peuple qui m'offense?
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BELUS.

Des dieux! Oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON & *les Muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez:
Tremble, fuis les dieux irrités.

(on entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où sont les Muses avec Apollon.)

APOLLON *seul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur:
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR *d'Apollon & des Muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, & je hais les humains:
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler:
La mort te fuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *& les Muses, à Lidie.*

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Eteins ses feux, brise ses traits :
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*les Bergers & les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du second acte.

PERSONNAGES chantans au IIIme acte.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire.
UNE PRETRESSE.
CHOEUR de Prêtres & de Prêtresses de la Gloire.
UN GUERRIER, suivant de *Bacchus*.
UNE BACCHANTE.
BACCHUS.
ERIGONE.
Guerriers, Egypans, Bacchantes & Satyres de la suite de *Bacchus*.

PERSONNAGES dansans au IIIme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtresses de la Gloire.
Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.
Six Egypans.
Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre repréſente l'avenue & le frontiſpice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes eſt vu dans l'arrière-théâtre ; il eſt ſupporté par des vertus, & l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRETRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres & des Prêtreſſes de la Gloire.*

UNE PRETRESSE.

GLOIRE enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRETRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :
Il s'eſt abuſé ;
C'eſt un amant mépriſé :
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRETRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage & des rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits,
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(Danſe de héros, avec les Prêtreſſes de la Gloire.)

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes, & des Menades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BACCHUS eſt en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier & bienfeſant
Eſt toujours aimable & terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes ſe ferment.)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre
Marchent ensemble confondus.

(*on entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flûtes, alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellone;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

(*Bacchus & Erigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans & de Satyres.*)

BACCHUS.

Erigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes:
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, & je la hais.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes.

ERIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Bannissez seulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde est heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles sentimens offensent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire, de grandeur, de plaisirs, de tendresse,
Regne sur mes sens tour à tour.

ERIGONE.

Vous alarmez mon cœur, il tremble de se rendre ;
De vos emportemens il est épouvanté :
Il serait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins ;
Sur mon char de victoire, au sein de la mollesse,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne & nous presse.
Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs & dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs & dans la guerre ;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des amours.

ERIGONE.

Quel dieu de mon ame s'empare !
Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare :
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel eſt dans ces lieux ce temple ſolitaire ?
A quels dieux eſt-il conſacré ?
Je ſuis vainqueur, j'ai ſu vous plaire :
Si Bacchus eſt connu, Bacchus eſt adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire eſt dans ces lieux le ſeul dieu qu'on adore ;
Elle doit aujourd'hui placer ſur ſes autels
Le plus auguſte des mortels.
Le vainqueur bienfeſant des peuples de l'aurore
Aura ces honneurs ſolemnels.

ERIGONE.

Un ſi brillant hommage
Ne ſe refuſe pas.
L'amour ſeul me guidait ſur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ſes pas,
Quand la Gloire eſt ſur le paſſage.

(*enſemble.*)

La Gloire eſt une vaine erreur ;
Mais avec vous c'eſt le bonheur ſuprême :
C'eſt vous que j'aime,
C'eſt vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire ſe découvre.
L'objet de mon ardeur y ſera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;
Ce laurier ferait profané,
S'il avait couronné ta tête!
Bacchus qu'on célébre en tous lieux
N'a point ici la préférence;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ERIGONE.

Hé quoi, de ses présens la Gloire est-elle avare
Pour ses plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la tristesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide sagesse;
Il ne saurait vous punir mieux
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaisirs, des amours & des jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des dieux;
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos désirs,
Du temple de la guerre
Au temple des plaisirs.

(*on danse.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus, fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus, fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisième acte.

PERSONNAGES chantans au IVme acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de *Plautine.*
FANIE, }

PRETRES de *Mars* & PRETRESSES de *Vénus.*

TRAJAN.

GUERRIERS de la suite de *Trajan.*

Six ROIS vaincus à la suite de *Trajan.*

ROMAINS & ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire.*

PERSONNAGES dansans au IVme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars.*

Cinq Prêtresses de *Vénus.*

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi-ruinée, au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome eſt heureuſe & triomphante;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra fon vengeur & fon maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils font élevés par mes mains.
Quel doux plaifir fuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos foldats triomphans, enrichis, pleins de gloire
Font voler fon nom jufqu'aux cieux.

FANIE.

Il fe dérobe à leur chants de victoire,
Seul, fans pompe & fans fuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs;
Ces vains appuis font néceffaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan feul eft fuivi de fa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eft pour moi qu'il vient ! Ce héros m'eft fidelle !
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame fi belle,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de Trajan.*

ENFIN, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous ? Quel mot funeſte !
Un moment ! vous, ô Ciel ! un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, & je ferai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas ? Quoi, ſerait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas déſarmé ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore ?
L'univers n'eſt-il pas calmé ?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire ;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute, & brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi ;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,
Ils sont au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront ; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur est trop sensible ;
Ah, laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit, rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me suit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(*ensemble.*)

Je vais } punir un barbare
Allez }

Terrasser sous { mes / vos } coups

L'ennemi qui nous sépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez : ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux ! ô justes Dieux !
Veillez sur l'empire & sur elle.

PLAUTINE.

Il est déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Ministres du Dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déesse des Grâces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(*on danse.*)

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome & des amours paiſibles,
Viens tout ranger ſous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles;
Ils ſont tous nés pour l'amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſans, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui;
C'eſt pour avoir régné comme il régne aujourd'hui
Que le ciel eſt votre partage.

(*on danſe.*)

(*on entend un* CHOEUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théâtre.*)

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits ſi prompts & ſi grands?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de ſa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes lois légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux il veut les préſenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles romaines & de faiſceaux; les rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule reconnaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence
Il ne ſoit point d'infortunés.

LES ROIS *ſe relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſurtout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu régnes avec moi.

(*le théâtre change & représente le Temple de la Gloire.*)

Elle continue.

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi..

LES SUIVANS *de la Gloire, mêlés aux romains & aux romaines, forment des danses.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages ;
La Gloire est dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages ;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHOEUR.

Le ciel nous seconde ;
Célébrons son choix :
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome est soumise,
A nos exploits joins tes tendres appas ;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHOEUR.

Le ciel nous feconde,
Célébrons fon choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons fous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs fi brillans font trop pour mon partage,
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple augufte en celui du bonheur.
Qu'il ferve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains;
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refufent rien
Au héros qui leur reffemble:
Volez, plaifirs, que fa vertu raffemble;
Le temple du bonheur fera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES chantans au Vme acte.

Une ROMAINE.
Une BERGERE.
BERGERS & BERGERES.
Un ROMAIN.
Jeunes ROMAINS & ROMAÏNES.
Tous les Acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES dansans au Vme acte.

ROMAINS & ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change & représente LE TEMPLE DU BONHEUR; *il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux est rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour solemnel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(*on danse.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, &c.

(des Bergers & des Bergères entrent en danſant.)

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards & tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(les ſeigneurs & les dames romaines ſe joignent en danſant aux bergers & aux bergères.)

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour ſi beau
Il n'eſt point d'alarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

(on danſe.)

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner ſur vos cœurs,
(montrant Plautine.)
Sur tant d'appas & ſur moi-même;
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inſpirez toujours tous ſes rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *& de* PLAUTINE, *& terminent la fête par un ballet général.*

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTE

DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

PERSONNAGES.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie.*

BERGERS ET BERGERES.

UN BERGER.

UNE BERGERE.

BELUS.

Rois captifs, & Soldats de la suite de *Bélus.*

ACTE II.

(a) BELUS.

Cet acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célébre *Rameau*. Nous ignorons si c'est ici la première idée du poëte, ou si ces changemens avaient été faits pour la reprise du Temple de la Gloire, en 1746. Cependant cet opéra donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à Paris, en 1746, en trois actes seulement, & celui-ci fut alors supprimé.

SCENE PREMIERE.

LIDIE, ARSINE.

LIDIE.

Muses, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes,
Vous suspendez les mortelles douleurs,
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes,
Les jours sereins naissent de vos faveurs.
Amour, sors de mon cœur ; Amour, brise ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui ;
Dépit vengeur, trop juste haine,
Soyez, s'il se peut, mon appui.
Amour, sors de mon cœur ; Amour, brise ta chaîne,
Ne sois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les muses quelquefois calment un cœur sensible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour ;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible :
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour ;
Il en sera plus inflexible.

LIDIE.

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, & ce nom me rassure;
La Gloire ne pourra choisir
Un vainqueur injuste & parjure.
Hélas! je l'ai cru vertueux.
Que le sort l'a changé! que sa grandeur l'égare!
Je l'ai cru bienfesant, sensible, généreux;
Son bonheur l'a rendu barbare.

ARSINE.

Il insulte à des rois qu'a dompté sa valeur;
Devant lui marche la vengeance,
L'orgueil, le faste, la terreur,
Et l'Amour fuit de sa présence.

LIDIE.

Que de crimes, ô ciel! avec tant de vaillance!
Déesses de ces lieux, appui de l'innocence,
Consolez mon cœur alarmé,
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de sa grandeur suprême,
Qui n'est plus digne d'être aimé.

SCENE II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS & BERGERES.

(*les Bergers & Bergères entrent en dansant au son des musettes.*)

LIDIE.

Venez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHOEUR DES BERGERS.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes

Ont

Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGERE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LIDIE.

Ne fuyez point Bélus, employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.
Les muses, dans ces bocages,
Inspirent vos chants divins ;
Vous calmez les monstres sauvages ;
Enchantez les cruels humains.

CHOEUR.

Enchantons les cruels humains.

(ils recommencent leurs danses.)

UNE BERGERE.

Le dieu des beaux arts peut seul nous instruire,
Mais le seul amour peut changer les cœurs ;
Pour les adoucir, il faut les séduire :
Du seul dieu d'amour les traits sont vainqueurs.

(on danse.)

UNE BERGERE.

Descends, Dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les sons du dieu des neuf sœurs ;
Prête à la vertu ta voix, ton sourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.

(on danse.)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.

(on entend un bruit de timbales & de trompettes.)

SCENE III.

CHOEUR DE GUERRIERS.

LA guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce-là votre langage?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embraſent les cieux,
La foudre menace la terre,
Déclarez-vous, grands Dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux!

SCENE IV.

BELUS & les précédens.

BELUS.

OU ſuis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;
Ce temple qui m'eſt dû,
Ce ſéjour de la Gloire
S'eſt fermé devant moi.
Mes ſoldats ont pâli d'effroi.

La foudre a dévoré les dépouilles sanglantes
Que j'allais consacrer à Mars ;
Elle a brisé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.

Dieux implacables, Dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage ?
J'ai fait trembler l'univers sous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs sujets dans l'esclavage ;
Je me suis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage ?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre ;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer sur la terre.

UNE BERGERE.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre ;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, &c.

BELUS.

Quoi, dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds se tait dans l'épouvante ?

(on entend le son des musettes.)

Un plaisir inconnu me surprend & m'enchante
Dans le sein même de l'horreur.

(les musettes continuent.)

De ces simples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait passer sa douceur.

(on danse.)

UNE BERGERE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.
Dans les palais, dans les bois
On chérit ses douces lois.
Il goûte, il verse en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A sa voix les vertus renaissent
Les ris, les jeux le caressent;
La gloire & l'amour
Partagent sa cour:
Dans son rang suprême,
C'est lui seul qu'on aime;
C'est lui plus que ses faveurs
Qui charme les cœurs.

Un roi, s'il veut &c.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

LA BERGERE.

Ecoutez dans nos chants le dieu qui nous inspire,
Rendez tous les cœurs satisfaits;
De vos sevères lois adoucissez l'empire,
La gloire est dans les bienfaits.

CHOEUR.

Un roi que rien &c.

BELUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens sensible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce séjour paisible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître;
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LIDIE.

Connaissez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai suivi dans ces lieux ;
Pour vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient su m'enflammer,
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah ! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Dussiez-vous ne me point aimer.

BELUS.

C'en est trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des Dieux j'aurais bravé l'empire ;
Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inspire ;
Je suis désarmé, je soupire :
J'ose espérer qu'un jour j'obtiendrai sous vos lois
La gloire immortelle où j'aspire.

Ces dieux, garants de mes vœux,
Appaiseront leur colère ;
Et pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LIDIE ET BELUS.

Descends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs ;
Anime les vertus & les nobles ardeurs
Qui doivent régner dans nos ames.

CHOEUR.

Entre la gloire & les amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De justes lois & de beaux jours.

Fin de la Variante.

LE BARON
D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

N 4

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.

IRENE.

Une Gouvernante.

ABDALA, corsaire turc.

Conseillers privés du baron.

Hobereaux, & Filles d'Otrante.

Troupe de Turcs.

La scène est dans le château du Baron.



Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

Le Baron d'Otrante Acte 3.e Scene 1.re

J. M. Moreau le J.e del. 1785. *L. M. Halbou sculp.*

LE BARON D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente un sallon magnifique.)

LE BARON, *seul en robe de chambre, couché sur un lit de repos.*

(il chante.) AH! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(il se lève & se regarde au miroir.)

On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCENE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé *en grande perruque, en habit feuille-morte, & en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *& de* FILLES *d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSEIGNEUR, notre unique envie
Eſt de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un ſeigneur tel que vous c'eſt l'unique deſtin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie !
Je n'ai point encore eu de plaiſir ce matin.
(on habille Monſeigneur.)

LE CONSEILLER.

C'eſt aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc ?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur !

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble uſage;
Ils ont tous de l'eſprit, ils ſont pleins de bon ſens :
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Muſulmans ;
Rançonnent leurs vaſſaux à leurs ordres tremblans,

Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit : je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent ?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, & même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats ?

LE CONSEILLER.

Pas un ; mais en disant deux mots
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère ?

LE CONSEILLER.

Oui, Seigneur : votre altesse
A des bois, une rade; & quand elle voudra,
On fera des vaisseaux ; l'Hellespont tremblera ;
Elle sera des mers souveraine maitresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble & doux ;
Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant si fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens ſont l'effet d'un grand cœur
Qui ſe ſent au-deſſus de toute ſa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naiſſance
Célébre ſon bonheur ainſi que ſon pouvoir;
Et Monſeigneur ſans doute aura la complaiſance
De prendre du plaiſir puiſqu'il en veut avoir.
Vous ſerez harangué, c'eſt le premier devoir:
Les ſpectacles ſuivront; c'eſt notre antique uſage.

LE BARON.

Tout cela bien ſouvent fait bâiller davantage:
Les harangues ſurtout ont ce don merveilleux.
O Ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!
Irène, ſi matin, vient me rendre viſite!
Mes conſeillers privés, qu'on s'en aille au plus vîte.
Les harangues pour moi ſont des ſoins ſuperflus;
Ma couſine parait, je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.*

BELLE Irène, belle couſine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois;
L'amour vole à ta voix.
Tes yeux m'inſpirent l'alégreſſe,
Ton cœur fait mon deſtin;
Tout m'ennuyait, tout m'intéreſſe:
Je commence à goûter du plaiſir ce matin.

Mais répondez-moi donc en chanſons, belle Irène ;
C'eſt dans ces lieux chéris une loi ſouveraine
Dont ni berger ni roi ne ſe peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'eſt que pour chanter.
Vous avez une voix ſi tendre & ſi touchante !

IRENE.

Il n'eſt point à propos, mon couſin, que je chante ;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.
Vos conſeillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne ſongez à rien, & l'on vous fait accroire
Que tout le monde eſt fort content.

LE BARON.

Je le ſuis avec vous : j'y mets toute ma gloire.

IRENE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une molleſſe indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons ſtériles ;
On s'eſt moqué de vous, & votre oiſiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conſeillers privés....

IRENE.

Seigneur, ſont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourriſſaient d'orgueil & de fadaiſe,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aiſe.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal : oui je m'en apperçois ;
Et je me ſens tout autre alors que je vous vois.

On ne m'a rien appris; le vide eſt dans ma tête:
Mais mon cœur plein de vous, & plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux:
Etant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRENE.

Alors, Seigneur, alors à vos vertus rendue
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(*elle chante.*)

Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai,
Amant charmant, aimez toujours Irène.
Régnez ſur tous les cœurs, & préférez le mien.
Que le temps affermiſſe un ſi tendre lien;
Que le temps redouble ma chaîne!

(*tous deux enſemble.*)

Non, je ne m'ennuirai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuirai jamais,
J'aimerai toute ma vie.

(*on entend une grande rumeur & des cris.*)

IRENE.

O Ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un Conseiller privé.

LE CONSEILLER.

AH! Seigueur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? Par où sont-ils donc arrivés?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante, & mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, & sont toutes tremblantes.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, la GOUVERNANTE, & les FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

AH, Madame ! les Turcs....

IRENE.

Ah ! pauvres innocentes !...
Qu'ont fait ces Turcs maudits ?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève, & tout pille :
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame !... entendez-vous les tambours... les clameurs !...

LES TURCS *derrière le théâtre.*

Alla ! alla ! guerra !

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs !

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ABDALA fuivi de fes Turcs.

QUATUOR *de Turcs.*

PILLAR, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Bafta, bafta tout faccagear;
Ma non amazar,
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(pendant qu'ils chantent les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, & dont un Levanti tient le bout.)

LE BARON, *enchaîné avec deux confeillers en grande perruque.*

Irène, vous voyez fi dans cette pofture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR *de Turcs.*

Pillar, pillar, grand Abdala
Tout ſaccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRENE.

Quoi! ces Turcs ſi méchans n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames?

ABDALA *chante.*

O bravi Corſari,
Spavento di mari,
Andate à partagir,
A bever, à fruir.

A voſtri ſtrapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li conſiglieri.
Tutte le donne ſon per me
El'mio coſtume,
Tutte le donne ſon per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRENE *au Baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher couſin: je me flatte, j'eſpère,
Si ce Turc eſt galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, (par mes ſoins relevé)
Qu'une femme vaut mieux qu'un conſeiller privé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

CONSOLONS-NOUS, ma bonne, il faut avec adreſſe
Corriger, ſi l'on peut, la fortune traîtreſſe.
Vous ſavez du baron le bizarre deſtin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corſaire échauffé par le vin,
Dans les tranſports de joie où ſon cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de perſonne,
A, pour ſe réjouir, dans la cour du château
Aſſemblé les captifs; & par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magiſtrat ſe trouve cuiſinier;
Le baron pour ſon lot eſt reçu muletier.
Ce ſont-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie eſt commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! ſoit réduit là!
Et quelle eſt votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais ſi je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de ſa gloire

L'impudent, en paffant, a fait tomber fur moi,
J'aurai bientôt, je penfe, un affez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête ufage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas: je fais qu'Irène eft fage.
Mais, Madame, un corfaire eft un peu dangereux:
Il paraît volontaire, & le pas eft fcabreux.

IRENE.

Il a pris fans façon l'appartement du maître:
Je le fuis, a-t-il dit, & j'ai feul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout eft pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, & les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaifirs fon bon goût fe déploie;
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie & s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre juftice, & pour juger entr'elles;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mines & des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête:
Et fi de fon mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en fervir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire & mon amour.
J'entends déjà d'ici fes fifres, fes timbales;
Voilà nos ennemis, & voici mes rivales.

SCENE II.

(les Levantis arrivent donnant chacun la main à une perſonne.)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA *arrive au ſon d'une muſique turque, un mouchoir à la main. Les demoiſelles du château d'Otrante ſont un cercle autour de lui.*

ABDALA *chante.*

SU, ſu Zitelle tenere;
La mia ſpada fa tremar.
Ma voi, fanciule cave,
Mi piacer, mi diſarmar:
Mi ſentir plus grand honore
Di rendir mi à l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.
Su, ſu Zitelle tenere &c.

IRENE *chante cet air tendre & meſuré.*

C'eſt pour ſervir notre adorable maître,
C'eſt pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars & l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras eſt craint, ſon cœur eſt plus aimé.

Des amours la tendre mère
Naquit dans le ſein des eaux
Pour orner notre corſaire
De ſes préſens les plus beaux.

(elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;

Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
On peut vous plaire, & non vous mériter.

(*Abdala fume sur un canapé: les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, & donne enfin le mouchoir à Irène.*)

ABDALA.

Pigliate voi il fazoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, & men belle
Aspettino per un'altra volta
La mia sobrana volonta.
(*il fait asseoir Irène à côté de lui.*)
A mio canto Irena stia;
E tutte le altre via, via.
(*elles s'en vont toutes en lui fesant la révérence.*)
Bene, bene, sara per un'altra volta,
Un'altra volta.

SCENE III.

IRENE, ABDALA.

ABDALA.

CARA Irena, adesso
Sedete apresso di me.
Amor mi punge e mi consume,
(*il la fait asseoir plus près.*)
Più apresso, più apresso,

IRENE, *à côté d'Abdala sur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon ame est pénétrée :
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable :
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
Et pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALA.

Si, si, cara : cenaremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra; senza schiavi; solo con sola; beveremo del vino greco :
E cantaremo, e ci trastullaremo, dirimpetto l'uno à l'altra :
Si, si, cara, per dio maccone.

IRENE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace ?

ABDALA.

Parli, parli : faro tutto che vorrete; presto, presto.

IRENE.

Seigneur, je suis baronne : & mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie ;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en est encor tellement occupé
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come ! nella ſtalla ?

IRENE.

Nella ſtalla, Signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendreſſe,
Pourrait-il durement refuſer ſa maîtreſſe ?

ABDALA.

La ſignora e matta. Le ſtalle ſono puzzolente; biſognera più d'un fiaſco d'acqua di nanphe per nettar la. Or ſu andate à voſtro piacere, lo concedo : andate, cara, è ritornate. *(elle ſort.)*

SCENE IV.

ABDALA *chante.*

(en ſe frappant le front.)
OGNI fanciulla tien là
Qualche fantaſia,
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia e vana.
Baſta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto ſi perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantaſia.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre repréſente un coin d'écurie.)

IRENE, LE BARON *en ſouquenille, une étrille à la main.*

IRENE *chante.*

Oui, oui, je dois tout eſpérer;
Tout eſt prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout eſpérer;
L'amour vous protége & m'inſpire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais ſoupirer,
Je ſuis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorſque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'eſt de moi-même.
Je l'ai bien mérité: dans ma grandeur ſuprême
J'étais indigne, hélas! du pouvoir ſouverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le deſtin volage
Ne peut rien ſur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'eſclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

(elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un fi parfait amour;
Ainfi que mon deftin je change en un feul jour,
Irène & mes malheurs éveillent mon courage.

(à fes vaffaux qui paraiffent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un paffage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs infolens
Plongés dans leur ivreffe, & fe livrant en proie
A la fécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; & vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une fecrète iffue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le Corfaire foit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au fecours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur ofera réfifter.

(à Irène.)

Déeffe de mon cœur, c'eft trop vous arrêter:
Allez à ce feftin que le vainqueur prépare.
Je lui deftine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'efpère ce foir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRENE.

J'y cours, vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, Seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même :
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(*elle sort.*)

SCENE II.

LE BARON *à ses vassaux.*

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, & d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
Gardez de vous méprendre, & laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains ;
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCENE III.

(le théâtre représente une jolie salle à manger.)

ABDALA, IRENE, *seuls à table sans domestiques.*

IRENE, *un verre en main, chante.*

AH! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore & de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant:
Ah! que tu verse tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALA.

Si, si, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Si, si, brindisi a te.
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra:
Li Christiani,
Li Musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Si, si, si, brindisi a te.

(*tous deux ensemble.*)
Si, si, brindisi a te
Amate, bevete, ridete
Si, si, brindisi a te, &c.
(*ils dansent ensemble le verre à la main en chantant:*)
Si, si, brindisi a te, &c.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE BARON *armé, & ses suivans entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, & la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaine à son tour:
Ainsi tout a son terme, & tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levanti, Corsaire,
Sont tous mis à la chaîne & s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau, va, pars en diligence.
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(*il chante.*)

Je jure . . . je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux dont elle eſt ſouveraine,
Répétez avec moi, contens de la ſervir :

LE CHOEUR.

Je jure . . . je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

PANDORE,

OPERA.

PERSONNAGES.

PROMETHÉE, fils du Ciel & de la Terre, demi-dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS céleſtes.

DIVINITÉS infernales.

PANDORE,





Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour et troublé tous mes ſens ?

Pandore. Acte 5.

J. M. Moreau le jeune — 1783 — Le Veau Sculp.

PANDORE,

OPERA.

ACTE PREMIER.

(le théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.)

SCENE PREMIERE.

PROMETHÉE *seul*, CHOEUR, PANDORE *dans l'enfoncement couchée sur une estrade.*

PROMETHÉE.

PRODIGE de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire!
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez,
Et je vois ses appas languir inanimés;
La mort les tient sous son empire.

SCENE II.

PROMETHÉE, les Titans ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

Enfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel eſt celui des dieux
Qui t'oſe faire quelque outrage?

PROMETHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter eſt jaloux de mon divin ouvrage;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels;
Il ne peut ſans courroux voir la terre embellie;
Jupiter à Pandore a refuſé la vie!
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter? quoi! c'eſt lui qui formerait nos ames?
L'uſurpateur des cieux peut être notre appui?
Non, je ſens que la vie & ſes divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon ſon frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit;
Elle eſt avant le jour qui luit:
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémiſſe d'envie,
Et qu'il ſoit vainement jaloux.

PROMETHÉE & LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
De nos aſtres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir ſeconde
Mon heureuſe témérité.

PROMETHÉE.

Au ſéjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde eſt ébranlé, l'Erèbe ſe raſſemble.

(*le théâtre change & repréſente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent ſur la ſcène.*)

CHOEURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous déteſtons
La lumière éternelle;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle,
Qui n'eſt pas née encore, & que nous haïſſons.

NEMESIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMETHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire ;
Notre pouvoir eſt de nuire :
Tel eſt l'arrêt du ſort.
Le ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMETHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-feſans, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NEMESIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'amour.
Le moment ſuprême
Vole ſur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats ;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*les dieux des enfers diſparaiſſent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les nymphes des bois & des campagnes ſont de chaque côté du théâtre.*)

PROMETHÉE.

Ah ! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obſcure,
Dans ces champs fortunés, & ſous un ciel ſi doux,
Ces ennemis de la nature ?

Que l'éternel chaos élève entr'eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai ſu former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puiſque tu mets ainſi la grandeur de ton être
A verſer des bienfaits ſur ce nouveau ſéjour,
Tu méritais d'en être le ſeul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleſte flamme:
Oſe former une ame,
Et ſois créateur à ton tour.

PROMETHÉE.

L'amour eſt dans les cieux: c'eſt là qu'il faut me rendre:
L'amour y règne ſur les dieux.
Je lancerai ſes traits; j'allumerai ſes feux.
C'eſt le dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vole à ſon trône éternel:
Sur les aîles des vents l'amour m'enlève au ciel.
(*il s'envole.*)

CHOEUR DE NYMPHES.

Volez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

ACTE II.

(*le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.*)

PROMETHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs &c.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous ?
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes,
Sommet des superbes montagnes,
Qui divisez les airs, & qui portez les cieux ;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMETHÉE, *descendant du char le flambeau à la main.*

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, ame du monde,
Paſſez dans tous les cœurs :
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE, *approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans :
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'amour qui l'ordonne :
A ſa voix obéis toujours ;
Lève-toi, l'amour te donne
La vie, un cœur & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! elle reſpire !
Dieu d'amour, quel eſt ton empire !

PANDORE.

Où ſuis-je ? & qu'eſt-ce que je voi ?
Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai paſſé du néant à l'être ;
Quels objets raviſſans ſemblent nés avec moi !

(*on entend une ſymphonie.*)

Ces ſons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux ſont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue ſur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?

De moment en moment je penſe & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère;
Un Dieu ſans doute eſt mon auteur :
Je le ſens, il me parle, il reſpire en mon cœur.

(elle s'aſſied au bord d'une fontaine.)

Ciel! eſt-ce moi que j'enviſage?
Le cryſtal de cette onde eſt le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grace aux dieux.

NYMPHES & TITANS.

(on danſe autour d'elle.)

Pandore, fille de l'amour,
Charmes naiſſans, beauté nouvelle,
Inſpirez à jamais, ſentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(on danſe.)

PANDORE, *apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'eſt vous, c'eſt vous, ſans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon ame eſt remplie !
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMETHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore;
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer :
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez! & je vous dois l'être!
La terre m'enchantait, que vous l'embelliſſez!
Mon cœur vole vers vous, il ſe rend à ſon maître;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMETHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'amour.

(*enſemble.*)

Charmant amour, éternelle puiſſance,
Premier Dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence:
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMETHÉE.

Ciel, quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!

(*enſemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens?

(*on voit deſcendre un char ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Néméſis &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMETHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeste !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux.

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMETHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMETHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande ;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, & déployez vos ailes ;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*le char disparaît.*)

PROMETHÉE.

On l'enlève, tyrans jaloux.
Dieux, vous m'arrachez mon partage ;
Il était plus divin que vous ;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage ;

Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même:
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux:
Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Eternel persécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

ACTE III.

(le théâtre repréſente le palais de Jupiter brillant d'or & de lumière.)

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet ſur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai ſenti des tranſports qui m'étonnent;
Le ciel eſt dans ſes yeux, les grâces l'environnent;
Je ſens que l'amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez ſenſible.
Vous allez éblouir ſes yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puiſſant & terrible.
Je commande à l'olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs ſont à l'amour. Ah! que le ſort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il diviſa l'univers,
L'amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaiſſance:
Aurait-elle ſenti l'amour
Dès le moment de ſa naiſſance?

JUPITER.

L'amour inſtruit trop aiſément.
Que ne peut point Pandore? elle eſt femme, elle eſt belle.
La voilà, jouiſſons de ſon étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ſes yeux & parlez à ſon cœur;
Vous déploirez en vain ma gloire & ma ſplendeur:
Vous n'avez rien de ſi beau qu'elle.

(*il ſe retire.*)

PANDORE, *ſeule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant:
Je n'ai reſpiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue hélas! cette mort menaçante:
N'eſt-ce pas mourir, quand le ſort
Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre & mon obſcurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
Il m'avait deux fois donné l'être;
Je reſpirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*tous les dieux avec tous leurs attributs entrent ſur la ſcène.*)

CHOEUR DES DIEUX.

Que les aſtres ſe réjouiſſent,
Que tous les dieux applaudiſſent
Au dieu de l'univers.
Devant lui les ſoleils pâliſſent.

NEPTUNE.

Que le ſein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentiffent
D'éternels concerts.
Que les aftres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends confpire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur fuprême.
Qu'il eft dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant amour,
Régnez dans fon empire ;
La terre vous défire,
Le ciel eft votre cour.

PANDORE.

Mes yeux font offenfés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déferts avaient plus d'appas.
Difparaiffez, ô fplendeur infinie ;
Mon amant ne vous voit pas :
(on entend une fymphonie.)
Ceffez, inutile harmonie,
Il ne vous entend pas.
(le chœur recommence. Jupiter fort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel,
Et vous devez cette ame inaltérable & pure

Au feu facré du ciel.
C'eft pour les dieux que vous venez de naître :
Commencez à jouir de la divinité :
Goûtez auprès de votre maître
L'heureufe immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je fors à peine
Eft cent fois préférable à ce préfent cruel ;
Votre immortalité, fans l'objet qui m'enchaîne,
N'eft rien qu'un fupplice immortel.

JUPITER.

Quoi ! méconnaiffez-vous le maître du tonnerre ?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

PANDORE.

La terre était mon vrai féjour ;
C'eft là que j'ai fenti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaiffez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'amour tout entier, que fa flamme éternelle,
Dont vous fentiez une étincelle,
De tous fes traits de feu nous embrafe aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous fentis, du moins j'ofe le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laiffez les plaifirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous fuffire ;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Confolez tout ce qui refpire ;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuſe, & par vous je veux l'être.
Plaiſirs, qui ſuivez votre maître,
Miniſtres plus puiſſans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ſes beaux yeux.
Plaiſirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*les plaiſirs danſent autour de Pandore en chantant ce qui ſuit.*)

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on pourſuit avec peine
Des plaiſirs l'ombre légère & vaine;
Elle échappe & le dégoût la ſuit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un ſeul jour les forme & les détruit.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne ſont qu'en nos champs.
L'amour & le temps
Ici n'ont point d'aîles.

CHOEUR.

Aimez, aimez, & régnez avec nous;
Le Dieu des dieux eſt ſeul digne de vous.

PANDORE.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flamme ;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon ame.

JUPITER.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
Quoi ! j'attendris son ame, & c'est pour mon rival !

MERCURE, *arrivant sur la scène.*

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux ;
Ils entassent des monts la masse épouvantable :
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je suffis contr'eux.

PANDORE.

Quoi ! vous le puniriez, vous qui causez sa peine ?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Prends soin de conduire Pandore.

Dieux, que mon cœur est désolé !
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde ;
Une beauté paraît : l'univers est troublé.

(*il sort.*)

PANDORE *seule.*

O jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
Désirs naissans, que vous étiez trompeurs !
Quoi ? la beauté, l'amour, & les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?
Amour, qui m'as fait naître, appaise tant d'alarmes ;
N'es-tu pas souverain des dieux ?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne & désarmes
La terre & les cieux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

(*le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; plusieurs géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.*)

ENCELADE.

Oui, nos frères & nous, & toute la nature
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMETHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Eclatez, guidez nos pas.
(*on marche au son des trompettes.*)
Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.

Courons aux armes,
Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

(*un char, qui porte les dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)

Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.

(*les géans montent.*)

CHOEUR DE NYMPHES *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.

(*bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles :
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde !
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde ;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renverſons les dieux.

LES DIEUX.

Détruiſons la terre.

(*enſemble.*) Tombez, deſcendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*il ſe fait un grand ſilence. Un nuage brillant deſcend. Le Deſtin paraît au milieu du nuage.*)

L'E DESTIN.

Arrêtez, le Deſtin, qui vous commande à tous,
Veut ſuſpendre vos coups.
(*il ſe fait encore un ſilence.*)

PROMETHÉE.

Etre inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Deſtin, parle, explique-toi:
Les dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.

Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés ;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(*les rochers se détachent & retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

JUPITER.

O Destin, le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Hé bien ! sois obéi ; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(*Némésis sort du fond du théâtre, & Jupiter continue.*)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance,
Jusques dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

(le théâtre repréſente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.)

PROMETHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boîte.*

EH quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?
Etes-vous ſoumis ou vainqueur?

PROMETHÉE.

La victoire eſt à moi, ſi vous m'aimez encore.
L'Amour & le Deſtin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore?

PROMETHÉE.

Les Titans ſont tombés, plaignez leur ſort affreux.
Je dois ſoulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A ſecourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du ſouverain des dieux:
Ouvrons.

PROMETHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, & ces ſoins curieux

Sont des piéges nouveaux, que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi, vous penfez?...

PROMETHÉE.

Songez à ma prière,
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Hé bien, vous le voulez? il faut vous fatisfaire.
Je foumets ma raifon; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMETHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMETHÉE.

C'en eft affez, je pars, & je fuis raffuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embelliffe à fon gré,
Puifque tout eft formé pour elle.
(*il fort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le fiècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loifir! Ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature eft votre mère,
Comme elle durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La difcorde, la trifte guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur eft né fur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaifirs s'empreffent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHOEUR *répète.*

Voici le fiècle d'or, &c.

UNE NYMPHE

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il eft avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(*les Nymphes fe retirent. Pandore s'avance avec Néméfis, qui paraît fous la figure de Mercure.*)

NEMESIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée eft jaloux,
Il abufe de fa puiffance.

PANDORE.

Il eft l'auteur de ma naiffance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NEMESIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a fur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des dieux?

PANDORE.

Il craint tout; fon amour eft tendre,
Et j'aime à complaire à fes vœux.

NEMESIS.

Il en exige trop, adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

NEMESIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NEMESIS.

Cette boite mystérieuse
Immortalise la beauté.
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse.
Vous régnerez sur votre époux ;
Il sera soumis & facile.
Craignez un tyran jaloux,
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant ; il doit l'être à jamais ;
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidelle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NEMESIS.

Ah ! c'est trop vous en défendre ;
Je sers vos tendres amours ;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence ?
Auriez-vous tant de cruauté ?

NEMESIS.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas ! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NEMESIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois ;
Ouvrons.

(*elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, & on entend un bruit souterrain.*)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes sens ?
Dieu trompeur ! ministre implacable !
Ah quels maux affreux je ressens !
Je me vois punie & coupable.

NEMESIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(*Némésis s'abyme. Pandore est évanouie sur un lit de gazon.*)

PROMETHÉE, *arrive du fond du théâtre.*

O furprife ! ô douleur profonde !
Fatale abfence ! horribles changemens !
Quels aftres malfefans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'infernale rive
Les monftres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DEMONS, *accourant fur le théâtre.*

Les temps font remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui refpire
Nous fera foumis.
La trifte froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le fombre remord,
La guerre fanglante
Arbitre du fort,
Toutes les furies
Vont avec tranfport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMETHÉE.

Quoi ! la mort en ces lieux s'eft donc fait un paffage !
Quoi ! la terre a perdu fon éternel printemps,
Et fes malheureux habitans
Sont tombés en partage

A la fureur des dieux, de l'enfer & du temps?
Ces nymphes de leurs pleurs arrofent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de fes fens elle a perdu l'ufage.

PANDORE.

Ah! je fuis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers : j'ai trahi mon époux.
Puniffez-moi : nos maux font mon ouvrage.
Frappez!

PROMETHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieufe,
Que vous rendiez heureufe,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DE NYMPHES.

Tendre époux, effuyez fes larmes,
Faites grâce à tant de beauté;
L'excès de fa fragilité
Ne faurait égaler fes charmes.

PROMETHÉE.

Quoi! malgré ma prière, & malgré vos fermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieufe?

PANDORE.

Un dieu cruel, par fes enchantemens,
A féduit ma raifon faible & trop curieufe.
O fatale crédulité!
Tous les maux font fortis de ce don détefté :

Tous les maux font venus de la trifte Pandore.

L'AMOUR, *defcendant du ciel.*

Tous les biens font à vous, l'amour vous refte encore.

(le théâtre change & repréfente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR *continue.*

Je combattrai pour vous le deftin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne feront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Confolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
Puniffez Jupiter en redoublant la flamme,
Dont vous nous embrafez tous deux.

PROMETHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain fur nous raffemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous fouffrirons enfemble,
Et c'eft ne point fouffrir.

L'AMOUR.

Defcendez, douce efpérance,
Venez, défirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs,
Vous ferez leur jouiffance.
Fuffiez-vous trompeurs,
C'eft vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui paffe & qui fuit,
Du moment qui n'eft pas encore.

PANDORE.

Des deftins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'efpoir à jamais fecourable
De fes mains viendra fécher nos pleurs.

Dans nos maux il fera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous ferons au bord des précipices;
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier acte.

LES

L E S D E U X

TONNEAUX,

Esquisse d'un opéra-comique.

PERSONNAGES.

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de *Glycère.*

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis.*

LE PERE de *Glycère.*

GREGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de *Bacchus.*

PHEBÉ, servante du temple.

Troupe de jeunes garçons & de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.



Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... adieu... bon ſoir

les deux Tonneaux Acte 3e Sce. 1re

J. M. Moreau le je. inv. 1785. *Dambrun Sculp.*

LES DEUX

TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente un temple de feuillages, orné de thyrſes, de trompettes, de pampre, de raiſins. On voit entre les colonnades de feuillage les ſtatues de Bacchus, d'Ariane, de Silène & de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons & des filles ſont empreſſés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des ſuivans de Bacchus, ordonne la fête. Il eſt en veſte blanche & galante, portant un thyrſe à la main, & ſur ſa tête une couronne de lierre.

(*ouverture gaie & vive, repriſe douloureuſe & terrible.*)

GREGOIRE, troupe de jeunes garçons & de jeunes filles.

GREGOIRE *chante.*

ALLONS, enfans, à qui mieux-mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémouſſez-vous, pareſſeux que vous êtes :

Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net.
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux-mieux;
Trémouffez-vous, pareffeux que vous êtes:
Songez que vous fervez les belles & les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Hé, doucement, monfieur Grégoire;
Nous fommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire:
Nous fommes tous très-affidus
A fervir Bacchus & Vénus.
Le grand-prêtre du temple eft fans doute allé boire.

(*elle chante.*)

Il reviendra: faites moins l'important.
Alors que le maître eft abfent,
Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du fouci.
Nous attendons la noce, & mon maître m'ordonne
De repréfenter fa perfonne,
Et d'unir les amans qui feront envoyés
De tous les lieux voifins pour être mariés.
Ah! j'enrage!

LA SUIVANTE.

Comment ! c'eſt la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une & l'autre partie
S'eſt aſſez ſouvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monſieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'eſt l'aimable Daphnis & la belle Glycère
Qui viennent ſe donner la main.
Que Daphnis eſt charmant !

GREGOIRE, *en colère.*

Non ; il eſt fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a ſu plaire !

GREGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il eſt beau !

GREGOIRE.

Qu'il eſt laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GREGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire eſt méchant ! me dira-t-il encore
Que la future eſt ſans beauté ?

GREGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en eſt enchanté.

GREGOIRE.

Oui ... la future ... paſſe ... elle eſt aſſez jolie ;
Mais c'eſt un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur! hélas, c'eſt la bonté,
C'eſt la vertu modeſte & pleine d'indulgence ;
C'eſt la douceur, la patience ;
Et de ſes mœurs la pureté
Fait taire encor la médiſance.
Vous me paraiſſez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle ?
Quand du ſuccès on eſt flatté,
Quand la dame n'eſt point cruelle,
Vous la traitez de nymphe & de divinité :
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chanſons contr'elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux ;
Recevons bien ces deux époux.
Que le feſtin ſoit magnifique :
On boit ici ſon vin ſans eau.
Mais, n'allez pas gâter notre fête bacchique
En perçant du mauvais tonneau.

GREGOIRE.

Comment ? Que dis-tu là ?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GREGOIRE.

Petite,
Tremble que ce myſtère ici ſoit révélé.
C'eſt le ſecret des dieux : crains qu'on ne le débite.
Auſſitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort ſubite.
Ceſſe tes diſcours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et reſpecte les dieux & les cabaretiers.

(*il chante.*)

Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans...

(*à part.*)

Le dépit & la rage
Déchirent tous mes ſens.

Hâtons ces heureux momens,
Courage, courage.
Cognez, frappez, partez en même temps; (*)
Suſpendez ces feſtons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuſes nuits & de beaux jours.

(*) Des ſuivans pourraient ici faire une eſpèce de baſſe, en frappant de leurs marteaux ſur des cuivres creux qui ſerviraient d'ornemens.

J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me payeront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite fœur de Glycère
Eft toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rofe eft déjà fleurie;
Elle a précipité fes pas.
La voici ... ne dirait-on pas
Que c'eft elle que l'on marie?

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Hé, quoi donc! rien n'eft prêt au temple de Bacchus?
Nous reftons au filet! Nos pas font-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma fœur & fon amant, mon bon-homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en danfant aux chanfons.

Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds ;
Mène-moi voir l'autel & Monfieur le grand-prêtre.

GREGOIRE.

Le grand-prêtre, c'eft moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi !
Toi, prêtre de Bacchus ?

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement eft le vôtre ?

PRESTINE.

Hé bien, foit : j'aime autant que ce foit toi qu'un autre.

GREGOIRE.

Je fuis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans, & je fais leurs repas.
Ces deux charmans miniftères,
Au monde fi néceffaires,
Sont fans doute les premiers.
J'efpère quelque jour, ma petite Preftine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas, très-volontiers.

GREGOIRE & PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux c'eft à Grégoire,
C'eft à lui d'enfeigner
Le grand art d'aimer & de boire ;
C'eft lui qui doit régner.

Du dieu puiſſant de la liqueur vermeille
Le temple eſt un cabaret,
Son autel eſt un buffet.

L'Amour y veille
Avec tranſport;
L'Amour y dort,
Dort, dort
Sous les beaux raiſins de la treille.

GREGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'inſtant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire juſtifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour ſi brillant.

PRESTINE.

Va vîte.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère ſœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave eſt, dit-on, décent:
Il eſt noble, il a de la grace;
Mais j'irais plus vivement,
Si j'étais à votre place.

SCENE III.

LE PERE *de Glycère & de Prestine*, LE PERE *de Daphnis*, petits vieillards ratatinés, *marchant les premiers la canne à la main*, DAPHNIS *conduisant* GLYCERE & toute la noce, PRESTINE.

GLYCERE *à Prestine.*

PARDONNE, chère sœur, à mes sens éblouis :
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis ;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire ;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

LES DEUX PERES.

DUO.

Oh ! qu'il est doux sur nos vieux ans
De renaître dans sa famille !
Mon fils ..... ma fille
Raniment mes jours languissans ;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard :
Ils ont grand tort ;
Chacun aspire
A notre sort ;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs ;
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner ;
Ah ! vous avez, je penſe, aſſez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le ſoin de célébrer vos amoureux myſtères ?
A Grégoire.

GLYCERE, *effrayée.*

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh ! qu'importe, grands dieux !
Tout m'eſt bon, tout m'eſt précieux ;
Tout eſt égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère eſt à moi, le reſte eſt étranger.
Qu'importe qui ſonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger ?
Rien ne peut me déplaire, & rien ne m'intéreſſe.
Je ne vois point ces jeux, ce feſtin ſolemnel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel ;
Je ne vois rien que la Déeſſe.

QUATUOR.

LE PERE *de Glycère.* LE PERE *de Daphnis.* DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille !... mon cher fils !... Glycère ! tendre époux !
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naiſſez, brillante aurore,
Naiſſez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
En tous temps tu règnes ſur nous :
Tendre amour, c'eſt toi que j'implore ;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, & c'eſt-là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?
Ces gens-là ſur un mot vous font vîte un concert ;
Et ce qu'en eux ſurtout je révère & j'admire,
C'eſt qu'ils chantent par fois ſans avoir rien à dire.
Ils nous ont ſur le champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaiſait fort ;
Et s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laiſſe-là ; chacun penſe à ſoi-même.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands Dieux, que je chanterai !

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PHEBÉ, Suivante.

PHÉBÉ.

ENTREZ, mes beaux Meſſieurs, entrez, ma belle Dame.

(*à Glycère à part.*)

Ma belle Dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai ſoin ; ne crains rien, bonne femme.

(*il lui met une bourſe dans la main.*)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux !
Prenez bien garde à vous, Madame.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour eſt trop timide, & mon cœur eſt trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me ſurprendre.

(*elle chante.*)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, bon Dieu, que je chanterai !
On néglige ma perſonne,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands Dieux, que je chanterai !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNIS *conduit par son père*, GLYCERE *par le sien*, PRESTINE *par personne*, *& courant par-tout*, GARÇONS de la noce.

LE PERE *de Daphnis.*

Mes enfans, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très-prudens aïeux :
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était-là le bon temps; & les siècles antiques,
Etant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là ... que sera le garçon :
Ici... la fille : ici... moi, du garçon le père.
(*à Glycère.*)
Là... vous: & puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle & le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble & grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte.
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PERE *de Glycère.*

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE *fuivi des miniftres de Bacchus.*

(les deux amans mettent la main fur le buffet qui fert d'autel.)

GREGOIRE, *au milieu, vêtu en grand facrificateur.*

Futur, & vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle, & l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord avant que chacun jure
D'obferver les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous préfenter la coupe nuptiale.

GLYCERE.

Ces rites font d'aimer : quel befoin d'un ferment
Pour remplir un devoir fi cher & fi durable !
Ce fermént dans mon cœur conftant, inaltérable,
Eft écrit par le fentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas ! fi vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penfer que le nombre m'ennuie;
Ils feront tous pour mon amant.

GREGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux, qu'ils feront punis !... Buvez, belle Glycère;

Et

Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.
(*il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.*)

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies;
Auffi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'efprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chanfons en refrain des foupers font bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux;
Et je ne ris plus tant depuis que je fuis vieux :
J'en cherche la raifon; d'où vient cela, compère?

LE PERE *de Glycère.*

Mais... cela vient... du temps. Je fuis tout férieux
Bien fouvent, malgré moi, fans en favoir le caufe.
Il s'eft fait parmi nous quelque métamorphofe.
Mais il refte, après tout, quelques plaifirs touchans :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aife refpire ;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on eft heureux fans rire.
(*Grégoire prefente une petite coupe à Daphnis & une autre à Glycère.*)

GREGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémiffez !
(*à Daphnis.*)
Çà, jurez à préfent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS *chante en récitatif mefuré, noble & tendre.*

Je jure par les dieux, & furtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin, quand j'ai vidé mon verre.

O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux feſtins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.
(*ſymphonie.*)
(*Daphnis continue.*)
Deſcends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne ferai point jaloux d'eux:
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GREGOIRE.

C'eſt à vous de jurer, Glycère, à votre tour
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCERE *chante.*

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce ſot;
Il m'eſt inſupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce ſot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouſer Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras

Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

LES DEUX PERES *ensemble.*

Ah, ma fille!

PRESTINE.

Ah, ma sœur!

DAPHNIS.

Eſt-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCERE, *reculant.*

Ah, l'horreur!

Ote-toi de mes yeux: ton ſeul aſpect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'eſt donc tout de bon?

GLYCERE.

Retire-toi, te dis-je;

Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'eſt-il arrivé! Dieux puiſſans, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtreſſe, idole de mes ſens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCERE.

Je ne puis te ſouffrir: je te l'ai dit, je penſe,
Aſſez net, aſſez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PERE *de Daphnis.*

Ciel! quelle extravagance!

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCERE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.
(*elle sort.*)

QUATUOR.

LES DEUX PERES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu... Je frémis... Je me meurs!
(*tous ensemble.*)
Quel changement! quelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes!

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.
(*tous ensemble.*)
Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GREGOIRE *chante seul.*

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus tu les abandonnes;
Il faut en faire autant.
(*il s'en va.*)

SCENE III.

LE PERE *de Daphnis*, LE PERE *de Glycère*,
DAPHNIS, PRESTINE.

LE PERE *de Daphnis à celui de Glycère.*

ECOUTEZ, j'ai du fens, car j'ai vu bien des chofes,
Des efprits, des forciers & des métempfycofes.
Le Dieu que je révère, & qui règne en ces lieux,
Me femble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produifait fouvent d'affez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, & qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé fon cerveau :
Elle eft folle, il eft vrai; mais, Dieu merci, tout paffe:
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine fans fin....
Elle te r'aimera: tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé fon vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raifonnez on ne peut mieux.
Je n'ai ni raifon ni fcience,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple facré j'ai vu la balayeufe
Qui d'une voix myftérieufe
A dit à ma grand'fœur, avec un ton fort doux,
Quand on vous marîra, prenez bien garde à vous.

J'avais fait peu de cas d'une telle parole :
Je ne pouvais me défier
Que cela pût ſignifier
Que ma grand'ſœur deviendrait folle.
Et puis je me ſuis dit, (toujours en raiſonnant)
Ma ſœur eſt folle cependant.
Grégoire eſt bien malin : il pourchaſſa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il eſt devenu grand ſeigneur :
On aime quelquefois à venger ſon injure.
Moi, je me vengerais ſi l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il eſt quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Preſtine a raiſon.

LE PERE *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

LE PERE *de Daphnis.*

Ce ſera quelque jour une maîtreſſe femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laiſſez-moi le ſoin
De punir ici cet infâme :
A ce monſtre ennemi je veux arracher l'ame.
Laiſſez-moi.

LE PERE *de Glycère.*

Qui l'eût cru qu'un jour ſi fortuné
A tant de maux fût deſtiné !

LE PERE *de Daphnis.*

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !
De tous les temps paſſés l'hiſtoire en eſt remplie.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, GREGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur ! ô transports jaloux !
Holà ! hé ! Monsieur le grand-prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GREGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe & me parle en maître ?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu ?

GREGOIRE.

Qui, toi ? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'assommer, traître !
Je vais t'exterminer, fripon.

GREGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place !

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus ;
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne suppôt de Bacchus,

Tremble, & rends-moi ma femme.

GREGOIRE.

Eh ! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaifir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'eft toi qui me l'as ravie:
C'eft toi qui l'as changée, & prefque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que fa vie,
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connait ton efprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi foudain s'eft exhalée.
Elle me fuit, m'outrage, & m'accable d'horreurs.
C'eft toi qui l'as enforcelée.
Tes pareils dès long-temps font des empoifonneurs.

GREGOIRE.

Quoi ! ta femme te hait !

DAPHNIS.

Oui, perfide, à la rage.

GREGOIRE.

Eh mais, c'eft quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi feul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obftacle.

GREGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr fans miracle ?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'inſtant à mon juſte dépit,
Lâche, ton ſang va ſatisfaire.

GREGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère ;
Et ma perſonne eſt ſans crédit
Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaiſe-toi, rengaîne.... Hé bien, je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère en ſon ſens revenue,
A ſon époux, à ſon amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O Ciel ! eſt-il bien vrai ? mon cher ami Grégoire,
Parle ; que faut-il faire ?

GREGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Enſemble une ſeconde fois.

GREGOIRE.

DUO.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oublîra.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

DAPHNIS.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.
On réparera mon injure.
On m'en fera;
On l'oublîra.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout paſſera.

Le caprice d'une femme
Eſt l'affaire d'un moment;
La girouette de ſon ame
Tourne, tourne... au moindre vent.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE, PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

OUI, c'était des vapeurs : c'eſt une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on ſe porte bien...
Une ſeconde doſe à l'inſtant l'a guérie.
Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE *de Daphnis.*

Ces eſpèces de maux s'appellent frénéſie.
Feue ma femme autrefois en fut long-temps ſaiſie ;
Quand ſon mal lui prenait, c'était un vrai démon

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme auſſi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles ſi vives...

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déſerter la maiſon.
La bonne me diſait : *je te hais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaiſe humeur,
Et rien ne troublera ta tête & ton ménage.

GLYCERE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'esprit !
L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le savez, grands Dieux, si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PERE *de Daphnis.*

Il arrive.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

LE PERE *de Daphnis.*

En effet je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCERE *chante :*

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes sens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah, cher époux, ne te détourne pas.

Tes yeux font-ils fixés fur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me confume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(à cette mufique tendre fuccède une fymphonie impérieufe & d'un caractère terrible.)

DAPHNIS *au père de Glycère.*

(il chante.)

Ecoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère ;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle eft fauffe, elle eft tracaffière ;
Et pour mettre le comble à mon deftin maudit,
Veut avoir de l'efprit.

Je fus affez fot pour la prendre :
Je viens la rendre ;
Ma fottife finit.
Le mariage
Eft heureux & fage
Quand le divorce le fuit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

TRIO.

O Ciel ! ô jufte Ciel ! en voilà bien d'un autre.
Ah ! quelle douleur eft la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir ;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bon foir.

(il fort.)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille ?
Hélas, ils ſont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le ſoir c'eſt ſon époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

GLYCERE.

Ah ! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PERES.

Ah ! tout me déſeſpère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles déſirs !
D'une plainte commune
Uniſſons nos ſoupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaiſirs.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

RÉJOUISSEZ-VOUS tous.

GLYCERE, *qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah ! ma sœur, je suis morte !
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père & moi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'est bien prendre son temps, ma foi.
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière ?

PRESTINE.

Je suis gaie & sensée, & je sais votre affaire ;
Soyez tous bien contens.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah ! méchant petit cœur,
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie ?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.

Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère eſt languiſſante ſur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Preſtine, & puis nous chanterons,
Si de nous conſoler tu donnes des raiſons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre ſœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCERE.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre ?
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire eſt un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'eſt tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un eſt vaſte & profond : la tonne de Citeaux
N'eſt qu'une pinte auprès; mais il eſt plein de lie.
Il produit la diſcorde & les ſoupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la ſecrète antipathie.
C'eſt celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux :
Et ce tonneau fatal empoiſonne la vie.

L'autre

L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour :
Il est petit... petit... on en est fort avare ;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCERE.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas besoin ;
J'idolâtrais sans lui mon amant & mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! Ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funeste soin !

LE PERE *de Glycère.*

D'où sais-tu tout cela ?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde ; elle m'a tout conté.

LE PERE *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple ;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés :
De là venaient nos biens & nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vîte en secret
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.

D'amour pour toi, ma fœur, il eft tout enivré,
Repentant, honteux, tendre : il va venir. Il roffe
Le méchant Grégoire à fon gré.
Et moi qui fuis un peu précoce
J'ai pris un bon flacon de ce vin fi fucré ;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *fe relevant.*

Ma fœur, ma chère fœur, mon cœur défefpéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'eft Daphnis que je vois paraître ;
C'eft Daphnis qui me rend au jour.

SCENE IV & dernière.

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH! je meurs à tes pieds & de honte & d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'alégreffe
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma fœur.... Mon fils.... Mon amant... Ma maîtreffe.
Aimons-nous, béniffons les dieux :
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous feconde ;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau ;
Et que tout foit heureux, s'il fe peut, dans le monde.

Fin du troifième & dernier acte.

TANIS ET ZELIDE,

OU

LES ROIS

PASTEURS,

TRAGEDIE.

Pour être mife en mufique.

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des mages ſi puiſſans qu'ils diſpoſaient de la vie des rois. C'eſt une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, ſoit par la connaiſſance des ſecrets de la nature, & par un art qui a péri avec eux, ſoit par un commerce avec des êtres ſurnaturels.

On ſait que les paſteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient; & qu'enfin les paſteurs régnèrent en Egypte.

Cet établiſſement des rois paſteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, & le commencement du culte d'*Oſiris* & d'*Iſis* ſont le fondement de cet ouvrage.

T 3

PERSONNAGES.

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, } bergers.
CLEOFIS, }

PANOPE, confidente de *Zélide.*

OTOES, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS & OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.



......................barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

Tanis et Zélide Acte 2e Scene 6e

J. M. Moreau le j.e inv. 1785. *d'Embrun Sculp.*

LES ROIS PASTEURS,

TRAGEDIE-OPERA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

DIEUX bienfesans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppreſſeurs !
Les mages de Memphis me pourſuivent encore ;
Et de ſimples bergers ſont mes ſeuls défenſeurs.
C'eſt ici que Tanis a repouſſé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaiſirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de ſon courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZELIDE.

A mon père attaché,
Il a ſuivi mon ſort ; je connais ſa vaillance.

PANOPE.

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

ZELIDE.

Il a fait ſon devoir ; mon cœur en eſt touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont verſé le ſang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas : il vous aime : il eſpère
Vous mériter par ſes exploits.

ZELIDE.

Malgré tous ſes efforts, errante, pourſuivie,
Je périſſais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber ſous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis eſt grand à mes yeux !

PANOPE.

L'eſtime & la reconnaiſſance
Sont le juſte prix des bienfaits ;
Mais de ſimples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône eſt tombé, vous n'avez plus d'amis.
Quelle eſt encor votre eſpérance ?

ZELIDE.

Au ſeul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'eſpère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS *armés de lances entrent avec les Bergères qui portent des houlettes & des instrumens de musique champêtre.*

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez sur nos rivages;
Connaissez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat & sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence & le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire & l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danses.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre:
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHOEUR.

Demeurez, régnez ſur ces rivages ;
Connaiſſez la paix & les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

ZELIDE.

Paſteurs, heureux paſteurs ! auſſi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déſerts !

Que ce ſéjour me plaît ! que Memphis eſt ſauvage !
Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
Près des murs de Memphis, & près de l'eſclavage
Conſerver votre liberté ?
Comment avez-vous pu vivre toujours ſans maîtres,
Dans ces paiſibles lieux ?

LES BERGERS.

Nous avons conſervé les mœurs de nos ancêtres ;
Nous bravons les tyrans, & nous aimons nos dieux.

ZELIDE.

Que de grandeur, ô Ciel ! dans la ſimple innocence !
Reſpectables mortels ! Ciel heureux ! jours ſereins !

LES BERGERS.

C'eſt ainſi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZELIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puiſſance ?

LES BERGERS.

Dans notre heureuſe égalité
Tanis a ſur nos cœurs la douce autorité
Que ſes vertus & ſa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

EST-IL possible, ô Dieux ! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis !
Qu'iriez-vous faire, hélas ! aux remparts de Memphis ?
Quel sort y pouvez-vous attendre ?
Nos compagnes, nos bois & nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglans une cour homicide
L'emportent sur des biens si doux ?

ZELIDE.

Quoi ! Phanor après sa défaite
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner ?
Ah ! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner ?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre ;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés.
Nous détestons l'horrible guerre :
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir ;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCENE IV.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR,
Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ENNEMI vient à nous, & penſe nous ſurprendre.
C'eſt à vous de me ſeconder,
Tanis, & vous, Bergers. Allez, allez défendre
Vos paſſages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas beſoin de votre ordre ſuprême;
Vous nous avez vu dans ces lieux
Délivrer la princeſſe, & vous ſauver vous-même;
Et nous ne connaiſſons de maître que ſes yeux.

PHANOR.

Je commande en ſon nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle & nos exploits;
Ceſſez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Mépriſe & dompte la fierté.

ZELIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise;
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez ; pardonnez : je vole, & j'obéis.

SCENE V.

ZELIDE, PHANOR.

PHANOR.

Non, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZELIDE.

Il combat pour vous-même ; est-ce à vous de vous plaindre ?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez ingrate,
Faites tomber sur moi notre commun malheur.
Elevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez....

ZELIDE.

Osez-vous ?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;

Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux & dans votre cœur.

ZELIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi?
Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O Ciel! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui!
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage?

ZELIDE.

Si l'égaler à vous c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS, *derrière la scène.*

Aux armes, aux armes:
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Hé bien, je vais périr pour vos perfides charmes;
Je vais chercher la mort, & j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes:
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.
(*il sort.*)

LE CHOEUR.

Aux armes, aux armes:
Marchons, signalons-nous.

SCENE VI.

ZELIDE *feule.*

AH ! je mérite fa colère.
Je n'ofais m'avouer mes fecrets fentimens ;
Je vois par fes emportemens
Combien Tanis a fu me plaire ;
Je fens combien je l'aime à fon nouveau danger,
Je brûle de le partager.
Que de vertu ! que de vaillance !
Dieux ! pour fa récompenfe
Eft-ce trop que mon cœur ?
Faut-il que ma gloire s'offenfe
D'une fi jufte ardeur ?
Non, pour fa récompenfe
Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PRETRE D'ISIS, TANIS, CLEOFIS, CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE, viƈtoire!
Nos cruels ennemis
Sont tombés ſous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périſſe leur mémoire!
Plaiſirs, ne ſoyez plus bannis.

ENSEMBLE.

Triomphe. viƈtoire.

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Iſis, Oſiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puiſſance:
Mais eſt-ce aſſez pour nous de ne pas ſuccomber?
Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux?

CHOEUR.

CHOEUR DE BERGERES.
Doux Bergers ; si crains dans les alarmes ;
Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGERE.
Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos pasteurs :
C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.
Doux Bergers, si crains dans les alarmes ;
Ne soyez soumis que par nos charmes.
(*danses.*)

UNE BERGERE.
De Vénus oiseaux charmans,
Vous n'êtes pas si fidelles.
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchans.
L'aigle impétueux & rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide ;
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.
Doux Bergers, si crains dans les alarmes ;
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.
Venez, Bergers, il en est temps :
Consacrez à nos dieux les nobles monumens
De la valeur & de la gloire.

LE CHOEUR.
Triomphe, victoire.

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

QUOI! vous ne ſuivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma ſecrète flamme:
Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, & tout me fait trembler.
Mes yeux ſont éblouis: j'héſite, je chancelle;
Mon cœur parle à ſes yeux, ma voix n'oſe parler.
Je nourris en ſecret le feu qui me dévore;
Et lorſque le ſommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.

Oſiris m'apparait précédé des éclairs.
Dans le ſein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde;
Neptune ſoulève ſon onde;
Les noirs abymes ſont ouverts.

Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLEOFIS.

Ofiris vous protége : il a conduit vos pas.
C'eſt lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertiſſait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Ofiris ! tu connais comme on aime.
Iſis au céleſte ſéjour,
La ſeule Iſis fait ton bonheur ſuprême.
Dieux qui ſavez aimer, favoriſez l'amour !

(pendant que Tanis ſait cette prière aux dieux, Iſis & Oſiris deſcendent dans un nuage brillant.)

SCENE III.

ISIS & OSIRIS *dans le nuage*, TANIS, CLEOFIS.

ISIS & OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le ſort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas ſans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

DE quel trouble nouveau je fens mon ame atteinte!

CLEOFIS.

De quelle horreur je fuis furpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, & voir la mort fans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Ofiris;
Mais pour mes tendres feux, quel funefte préfage!
Quel oracle pour un amant !
O Dieux, dont Zélide eft l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCENE V.

TANIS, ZELIDE.

TANIS.

PRINCESSE, dans mes yeux vous lifez mon offenfe;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la célefte vengeance;
Mais je crains plus votre courroux.

ZELIDE.

J'ignore à quels deffeins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenfeur.
S'il eft un crime au fond de votre cœur,
Je fens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un Berger vous adore, & vous lui pardonnez !
Ah ! je tremblais à vous le dire.
J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat, & leur empire.
Mon orgueil me trompait, j'écoutai trop ſa voix.
Cet orgueil s'abaiſſe ; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A ſentir qu'entre nous il eſt trop de diſtance.

ZELIDE.

Il n'en eſt point, Tanis, & s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait diſparaître.
Ce n'eſt pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur eſt le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Eſt le plus brillant des deſtins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel parait en courroux ;
J'aurais cru que ſa juſtice
Penſait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici ſon oracle ſuprême :

L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injuftice!
Ah! que plutôt Memphis périffe!
Evitons ces murs odieux,
Evitons cette ville impie & meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux;
Vos lois feront mes lois, vos dieux feront mes dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière:
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS & ZELIDE.

Ofiris que l'amour engage,
Toujours aimé d'Ifis, & toujours amoureux,
Nous ferons fidelles, heureux,
Dans cet obfcur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCENE VI.

ZELIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zelide inhumaine, cruelle!
C'eft ainfi que je fuis trahi!
J'avais tout fait pour vous; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un pafteur un vil amour vous range!
Ah! fi vous ne craignez dans vos indignes fers
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger? & de qui?

ZELIDE.

Calmez ce vain courroux:
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur
Qui ne dépend que de lui-même?
Etes-vous mon tyran plus que mon défenſeur?
Pardonnez à l'amour : il règne avec caprice;
Il enchaîne à ſon choix
Les cœurs des bergers & des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougiſſe.

PHANOR.

Ah! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémiſſez du tourment qui m'accable;
Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.

L'aſile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons ſi l'amant dont vous ſuivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant ſous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, & dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur?
Il eſt doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime:
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en eſt trop, & mon bras...

ZELIDE, *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble & d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ſes fureurs indiſcrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCENE VII.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

SUSPENDEZ, ſuſpendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La diſcorde & la haine
N'habitent point ces lieux.

ZELIDE

Phanor, connaiſſez l'injuſtice
D'un amour barbare & jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périſſe :
Je ſuis moins barbare que vous.

SCENE VIII.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHOEUR.

O Difcorde terrible,
Fille affreufe du tendre amour,
Refpectez ce beau féjour;
Qu'il foit à jamais paifible.

TANIS.

Laiffez mon rival furieux
Exhaler en vain fa rage;
Zélide eft mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Difcorde terrible,
Fille affreufe du tendre amour,
Refpecte ce beau féjour ;
Qu'il foit à jamais paifible.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

(le théâtre représente le temple d'Isis & d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCENE PREMIERE.

TANIS *seul.*

TEMPLE d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont séduit la belle Zélide.

Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes & nos cœurs.

SCENE II.

TANIS, LE CHOEUR DES BERGERS.

LE CHOEUR.

JAMAIS l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante:
Que ces momens sont lents à mon cœur agité !

LE CHOEUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante:
Zélide est comme nous, elle est simple & constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHOEUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen, & son bonheur s'apprête;
Nos Bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.

Phanor avec les siens a quitté nos asiles;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, & les dieux, & la paix
Nous assurent des jours tranquilles.

(*danses.*)

Dans ce fortuné féjour,
Les timbales & les mufettes,
Les fceptres des rois, les houlettes
Sont unis des mains de l'amour.

UNE BERGERE.

Bientôt, felon l'ufage établi parmi nous,
Les Pafteurs confacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au fon de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à fon heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'eft l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres font tracés fur de jeunes ormeaux :
Le temps les verra croître, & les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons font plus verds, une grâce nouvelle
Animé le chant des oifeaux.
Viens, vole, cher objet, c'eft l'amour qui t'appelle.

SCENE III.

TANIS, LES BERGERS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

O perfidie ! ô crime ! ô douleur éternelle !

TANIS & LE CHOEUR.

Ciel ! quels maux nous annoncez-vous ?

CLEOFIS.

Des foldats de Memphis, & ton rival jaloux...
Ceux qui n'auraient ofé combattre contre nous....

TANIS.

Hé bien ?

CLEOFIS.

Ils ont trahi notre ſimple innocence !
Ils t'enlèvent Zélide !

TANIS.

O fureur ! ô vengeance !

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô Dieux !

TANIS.

Courons, amis, puniſſons cet outrage.

CLEOFIS.

Sur un vaiſſeau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des ſermens nous demeurions tranquilles :
C'eſt la première fois qu'ils ont été trahis !

Dans le ſein de ces doux aſiles,
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ſes cris
Que par des ſanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !
Je les verrai ces murs malheureux & coupables :
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Verſent le ſang des miſérables.
Amis, c'eſt là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter : on oſe vous trahir.

Détruisons cette ville impie.
Amis, c'eſt à votre valeur
De punir cette perfidie;
Amis, c'eſt à votre valeur
De ſervir ma juſte fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons ſous ſon étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inacceſſible,
Et Memphis à nos yeux eſt un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impoſſible;
Tous les chemins lui ſont ouverts:
Il traverſe la terre & l'onde;
Il pénètre au ſein des enfers;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les tranſports de mon cœur outragé.
Memphis me verra mort; ou me verra vengé.

Que vois-je? quel heureux préſage?
Nos dieux tournent ſur moi les plus tendres regards!
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je ſuis l'amour, & vous; tout m'anime, je pars.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

(le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite & à gauche des pyramides, & des obélisques : les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Egypte.)

SCENE PREMIERE.

OTOES chef des mages, CHOEUR de mages.

OTOES.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, & que l'autel opprime,
Tomber anéanti !

Consultons de notre art les secrets formidables :
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

OTOES.

Que nos fecrets impénétrables
D'une profonde nuit foient à jamais voilés:
Plus ils font inconnus, plus ils font vénérables
A nos efclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puiffance,
Sois toujours dans nos mains
L'inftrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOES.

Commençons nos myftères fombres,
Inconnus aux mortels.
Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du deftin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(*on peut exprimer par une danfe figurée la fombre horreur de ces myftères.*)

Que vois-je? quel danger! quelle horreur nous menace!
Un Berger, un fimple Berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race!
Il dreffe un autel étranger!...
Un dieu vengeur l'amène!... Un dieu vengeur nous chaffe!

CHOEUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace!

OTOES.

OTOES.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste
Zélide est le seul reste;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHOEUR.

Soyons inexorables;
N'épargnons pas le sang:
Que la beauté, l'âge, & le rang,
Nous rendent plus impitoyables.

OTOES.

Qu'on amène Zélide: il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCENE II.

OTOES, LES MAGES, PHANOR,
& sa suite.

PHANOR.

JE viens vous demander le prix de mon service;
Vous me l'avez promis, & je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance;
Zélide est en mes mains, nos troubles sont finis;
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOES.

Qu'ofez-vous demander ?

PHANOR.

Aux pieds de vôs autels
C'eft à vous de former cette augufte alliance.

OTOES.

Venez la difputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! Qu'eft-ce que j'entends ! je tremble, je friffonne.

OTOES.

Après vos complots criminels,
C'eft beaucoup fi l'on vous pardonne.

(il rentre dans le temple avec les mages.)

SCENE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime ! ô projet infernal !
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare !
C'eft moi, c'eft mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le fupplice
Qui nous eft à tous deftiné.
Qu'attendez-vous de leur juftice?
Ces monftres teints de fang n'ont jamais pardonné.

Quel appareil horrible à mes yeux fe découvre!
Zélide dans les fers! un glaive fur l'autel!
(*Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple; il continue.*)
Raffemblons nos amis; fecondez mon courage;
Partagez ma honte & ma rage;
Suivez mon défefpoir mortel.
(*ils fortent.*)

SCENE IV.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE.

ZELIDE.

ACHEVEZ, monftres inflexibles:
Frappez, miniftre cruel;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos facriléges horribles.
Qu'eft devenu Tanis? Ciel! qu'eft-ce que je vois.

SCENE V.

OTOES, LES MAGES, ZELIDE, TANIS.

TANIS, *accourant à l'autel.*

ARRETEZ, arrêtez, miniftres du carnage:
De ce temple fanglant j'apprends quelle eft la loi.
La mort doit être mon partage;
Zélide a mon cœur & ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Refpectez l'amour qui m'anime;
Que tous vos coups tombent fur moi.

ZELIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !
Tanis pour moi se sacrifie !
(à Tanis.)
Voici le seul moment de ma funeste vie
Où je puis désirer de n'être point à toi.
(aux Mages.)
Il n'est point mon époux : c'est en vain qu'il réclame
Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah ! ne trahissez pas mon espoir & ma flamme :
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZELIDE & TANIS *ensemble.*

Sauvez la moitié de moi-même ;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime :
C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCENE VI.

OTOES, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOES.

NOTRE indigne ennemi lui-même se déclare ;
C'est lui qu'ont amené les dieux & les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOES.

Qu'on le charge de fers ;

Commençons par ce facrifice.
Téméraire, tu périras;
Mais ton jufte fupplice
Ne la fauvera pas.

Prenez ce fer facré. Dieux ! quel affreux prodige !
Ce fer tombe en éclats... ces murs font teints de fang!...
Ton dieu m'impofe en vain par ce nouveau preftige :
Il refte encor des traits pour te percer le flanc.

ZELIDE.

Peuples, un dieu prend fa défenfe.

PHANOR *à fa fuite, arrivant fur la fcène.*

Amis, fuivez mes pas, & vengeons l'innocence.

OTOES *aux Mages.*

Soldats qui me fervez, terraffez l'infolence.
Vous, gardez ces deux criminels;
Vous, marchez, combattez, & vengez les autels.

(les combattans entrent dans le temple qui fe referme.)

SCENE VII.

TANIS, ZELIDE, Gardes.

TANIS.

O prodige inutile! ô douloureufes peines!
Phanor combat pour vous, & je fuis dans les chaînes!
Tous les miens m'ont fuivi, mais leurs fecours font lents:
Je n'ai pour vous que des vœux impuiffans.

CHOEUR, *derrière la fcène.*

Cédez, tombez, mourez, facriléges coupables:
Nos traits font inévitables.

ZELIDE.

Entendez-vous les cris des combattans ?

TANIS.

Quel fon harmonieux fe mêle au bruit des armes !
Quel mélange inouï de douceurs & d'alarmes !

(on entend une fymphonie douce.)

CHOEUR, *derrière la fcène.*

Des dieux équitables
Prennent foin de vos beaux jours;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux fecourables :
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHOEUR *des combattans.*

Tombez, tyrans; mourez, coupables;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZELIDE.

Je frémis !

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'efpère en leur clémence;
J'en crois leurs bienfaits & mon cœur.
Ils ont conduit mes pas dans ce féjour d'horreur.
Ils font éclater leur puiffance;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE & TANIS.

Dieux bienfesans, achevez votre ouvrage ;
Délivrez l'innocent qui n'espère qu'en vous.
Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.

(les gardes emmènent Zélide & Tanis.)

ZELIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas !
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

LA mort en ces lieux nous raſſemble;
Le ſacrifice eſt prêt; nous périrons enſemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans ſont vainqueurs:
A peine on voit de loin paraître nos paſteurs;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes ſeul & déſarmé,
Et votre cœur eſt ſans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je ſuis aimé:
L'amour & les dieux ſont mes armes.

ZELIDE.

Tanis! mon cher Tanis, ſans vous, ſans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages ſanglans ſont maîtres de vos jours;
Nous ſommes enchaînés: vous êtes ſans ſecours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber: tout va changer de face.

ZELIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons ces lieux...

TANIS.

Moi? fuir, quand je puis vous venger!

ZELIDE.

N'abufez point de la faveur céleste;
Dérobez-vous à ces mages sanglans :
Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZELIDE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends ?

TANIS.

D'Isis & d'Osiris les destins m'ont fait naître.

ZELIDE.

Ah! vous êtes du sang des dieux!
Vous savez assez qu'à mes yeux
Vous seul étiez digne d'en être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups:
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorsque ces tyrans sanguinaires
Nous séparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon sort;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre & la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres;
L'Egypte va changer & de dieux & de maîtres.

ZELIDE.

Un ſi grand changement eſt digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles.
Hélas ! je vous aime, & je crains...

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans ſi terribles.

SCENE II.

TANIS, ZELIDE, OTOES, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOES.

PEUPLES, proſternez-vous : terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.
Monſtres de l'Egypte, accourez :
Connaiſſez ma voix, dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Oſiris, mon père, frappez ;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.

(*des flèches lancées par des mains inviſibles percent les monſtres que ſe ſont répandus ſur la ſcène.*)

LES MAGES.

O Ciel ! ſe peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOES.

Art terrible & divin, déployez vos prodiges;
Confondez ces nouveaux prestiges!
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton, flammes étincelantes!

(*on voit s'élever des tourbillons de flammes.*)

TANIS.

Cieux, à ma voix soyez ouverts!
Torrens suspendus dans les airs,
Venez, & détruisez ces flammes impuissantes!

(*des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, & éteignent les flammes.*)

CHOEUR DU PEUPLE.

O Ciel! dans ce combat quel dieu sera vainqueur?

OTOES.

Vous osez en douter! Que la voix du tonnerre
Gronde & décide en ma faveur!
Eclairs, brillez seuls sur la terre!
Elémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice:
L'enfer va succomber, & ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'est ta voix qui l'appelle:
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

Ah ! les dieux de Tanis font nos dieux légitimes.

(*le tonnerre tombe; l'autel & les mages font renverfés.*)

TANIS.

Autels fanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, foyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous fortez.

SCENE III *& dernière.*

Les Acteurs précédens, LES BERGERS.

TANIS *aux Bergers qui paraiffent armés fur la fcène.*

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs & vos exploits.
Sa juftice en ces lieux réfide ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.

Sur ces débris fanglans, fur ces vaftes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(*danfes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, foyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme ſuccède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaiſirs vont paraître :
Tout eſt l'ouvrage de l'amour.

(*danſes.*)

LE CHOEUR *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis & toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, ſoyez l'amour du monde.

Fin du cinquième & dernier Acte.

JULES CESAR,

TRAGEDIE

DE SHAKESPEARE.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces ſuivantes, quoiqu'elles ne ſoient que de ſimples traductions.

On pourra comparer la Mort de Céſar de *Shakeſpeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, & juger ſi l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le ſiècle d'*Eliſabeth*. On verra auſſi ce que l'un & l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, & ſi M. de *Voltaire* doit autant à *Shakeſpeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius eſpagnol ſuffit pour donner une idée de la différence qui exiſte entre le théâtre eſpagnol & celui de *Shakeſpeare*. C'eſt la même irrégularité, le même mélange des ſituations les plus tragiques & des bouffonneries les plus groſſières : mais il y a plus de paſſion dans le théâtre anglais, & plus de grandeur dans celui des Eſpagnols ; plus d'extravagances dans *Calderon* & *Vega*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakeſpeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de ſa vie, contre la manie de

quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres groſſiers, ont cru devoir y louer preſque tout, & ont imaginé une nouvelle poëtique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait abſolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

AYANT entendu ſouvent comparer *Corneille* & *Shakeſpeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un & l'autre dans les ſujets qui peuvent avoir quelque reſſemblance ; j'ai choiſi les premiers actes de la mort de Céſar, où l'on voit une conſpiration comme dans Cinna, & dans leſquels il ne s'agit que d'une conſpiration, juſqu'à la fin du troiſième acte. Le lecteur pourra aiſément comparer les penſées, le ſtyle, & le jugement de *Shakeſpeare*, avec les penſées, le ſtyle, & le jugement de *Corneille*. C'eſt aux lecteurs de toutes les nations, de prononcer entre l'un & l'autre. Un Français & un Anglais feraient peut-être ſuſpects de quelque partialité. Pour bien inſtruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en proſe ce qui eſt en proſe dans la tragédie de *Shakeſpeare*; on a rendu en vers blancs ce qui eſt en vers blancs, & preſque toujours vers pour vers. Ce qui eſt familier & bas eſt traduit avec familiarité & avec baſſeſſe. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève ; & lorſqu'il eſt enflé & guindé, on a eu ſoin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant feulement le fond de fes penfées; mais pour le bien faire connaître, pour donner une idée jufte de fa langue, il faut traduire non-feulement fes penfées, mais tous les acceffoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui fubftituer une autre métaphore ; s'il fe fert d'un mot qui foit bas dans fa langue, on doit le rendre par un mot qui foit bas dans la nôtre. C'eft un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts, & les beautés; fans quoi vous donnez votre ouvrage pour le fien.

Nous avons en français des imitations, des efquiffes, des extraits, de *Shakefpeare*, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicateffe. Par exemple, dans la traduction du Maure de Venife, *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le fénateur *Brabantio*, que le Maure a enlevé fa fille. L'auteur français fait parler ainfi *Yago* à la françaife :

„ Je dis, Monfieur, que vous êtes trahi, &
„ que le Maure eft actuellement poffeffeur des
„ charmes de votre fille.

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais.

„ Tête & ſang, Monſieur, vous êtes un de „ ceux qui ne ſerviraient pas Dieu ſi le diable „ vous le commandait ; parce que nous venons „ vous rendre ſervice, vous nous traitez de „ rufiens. Vous avez une fille couverte par un „ cheval de Barbarie ; vous aurez des petits-„ fils qui henniront, des chevaux de courſe „ pour couſins-germains, & des chevaux de „ manége pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

„ Qui es-tu, miſérable profane ?

YAGO.

„ Je ſuis, Monſieur, un homme qui viens „ vous dire que le Maure & votre fille ſont „ maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

„ Tu es un coquin, &c.

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis ſeulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakeſpeare*, & qu'on ne peut deviner quel eſt le génie de cet auteur, celui de ſon temps, celui de ſa langue, par les imitations qu'on nous en a données ſous le nom de traduction. Il n'y a pas ſix lignes de ſuite dans le Jules Céſar français, qui ſe trouvent dans le Céſar anglais. La traduction qu'on donne ici de ce Céſar, eſt

la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien, ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, & de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE. (a)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maiſon ; retournez chez vous, fainéans ; eſt-ce aujourd'hui jour de fête ? ne ſavez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, ſans les marques de votre profeſſion ? (b) Parle, toi, quel eſt ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, mais, Monſieur, je ſuis charpentier.

MARULLUS.

Où eſt ton tablier de cuir ? où eſt ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adreſſant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu ?

(a) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, ſans compter les aſſiſtans. Les trois premiers actes ſe paſſent à Rome. Le quatrième & le cinquième ſe paſſent à Modène & en Grèce. La première ſcène repréſente des rues de Rome. Une foule de peuple eſt ſur le theâtre. Deux tribuns, *Marullus* & *Flavius*, leur parlent. Cette première ſcène eſt en proſe.

(b) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité.... pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je suis.... comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ? réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monsieur ? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, Monsieur, raccommodeur d'ames. (c)

MARULLUS.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain salope ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu dire par-là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah, tu es donc en effet savetier ? l'es-tu ? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, Monsieur, je vis de mon alène ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles

(c) Il prononce ici le mot de *femelle* comme on prononce celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespeare* avait eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angleterre qu'ailleurs fréquente les spectacles, & que *Shakespeare* le servait selon son goût.

des femmes ; je fuis un chirurgien de vieux fouliers ; lorfqu'ils font en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues. ?

LE SAVETIER.

Eh, Monfieur, c'eft pour ufer leurs fouliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, Monfieur, eft que nous nous fefons une fête de voir paffer Céfar, & que nous nous réjouiffons de fon triomphe.

MARULLUS. (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir ? quelles font fes conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à fon char,
Apportent des tributs aux fouverains du monde ?
Idiots, infenfés, cervelles fans raifon,
Cœurs durs, fans fouvenir, & fans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée, & toutes fes vertus ?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, fur les toits, & fur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitole ?
Le ciel retentiffait de vos voix, de vos cris,
Les rivages du Tibre, & fes eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands Dieux ! vous affemble aujourd'hui?
Quoi vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de fon fang !
Lâches, retirez-vous, retirez-vous, ingrats :
Implorez à genoux la clémence des Dieux ;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (*d*)

(*d*) Si le commencement de la fcène eft pour la populace, ce morceau eft pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaiffeurs.

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Aſſemblez vos amis, & les pauvres ſurtout :
Pleurez au bords du Tibre, & que ces triſtes bords
Soient couverts de ſes flots qu'auront enflés vos larmes.
(*le peuple s'en va.*)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans :
Mais ils n'oſent parler, ils ont ſenti leurs crimes.
Va vers le capitole, & moi par ce chemin;
Renverſons d'un tyran les images ſacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funeſtes.
Aux ailes de Céſar il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, & trop loin de nos yeux :
Il nous tiendrait de loin dans un lâche eſclavage.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses*) CALPHURNIA femme de César ; PORCIA femme de Brutus ; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, & un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, & moitié en prose.*)

CESAR.

ECOUTEZ, Calphurnia.

CASCA. (*e*)

Paix, Messieurs, holà, César parle.

CESAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

Quoi ! Milord.

CESAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, Milord ?

CESAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez, César parle, on obéit soudain.

(*e*) *Shakespeare* fait de *Casca*, sénateur, une espèce de bouffon.

CESAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

Céſar !

CESAR.

Qui m'appelle ?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

CESAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la muſique, qui fredonnait Céſar. Parle, qui que tu ſois, parle ; Céſar ſe tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

Céſar, prends garde aux ides de mars. (*f*)

CESAR.

Quel homme eſt-ce cela ?

BRUTUS.

C'eſt un aſtrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CESAR.

Qu'il paraiſſe devant moi, que je voie ſon viſage.

CASCA *à l'aſtrologue.*

L'ami, fends la preſſe, regarde Céſar.

CESAR.

Que diſais-tu tout-à-l'heure ? répète encore.

(*f*) Cette anecdote eſt dans *Plutarque*, ainſi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakeſpeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majeſté de l'hiſtoire romaine, juſqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des inſenſés, des bouffons, des crocheteurs ? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de ſon temps.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CESAR.

C'eſt un rêveur, laiſſons-le aller, paſſons.
(*Céſar s'en va avec toute ſa ſuite.*)

SCENE III.

BRUTUS, & CASSIUS.

CASSIUS.

VOULEZ-VOUS venir voir les courſes des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah ! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS. (*en vers.*)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'eſprit d'Antoine,
Ne ſont point faits pour moi; courez ſi vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendreſſe,
Dont vous flattiez jadis ma ſenſible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé, quelques ennuis ſecrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon viſage;
Ils me regardent ſeul, & non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'eſt pas.

CASSIUS.

Cet air févère & trifte, où je m'étais mépris,
M'a fouvent avec vous impofé le filence.
Mais; parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton vifage ?

BRUTUS.

(g) Non, l'œil ne peut fe voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchiffe en lui les traits de fon image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raifon : que n'avez-voûs, Brutus,
Un fidelle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes penfées;
Tous difent, en plaignant ce fiècle infortuné,
Ah fi du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange ofes-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refufe?

CASSIUS.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne faurais te voir que par réflexion.'
Suppofons qu'un miroir puiffe *avec modeftie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus,
Pardonne ! tu le fais, je ne fuis point flatteur :
Je ne fatigue point par d'indignes fermens,
D'infidelles amis qu'en fecret je méprife.

(g) Rien n'eft plus naturel que le fond de cette fcène, rien n'eft même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un fentiment fi naturel & fi vrai par des tours qui le font fi peu? C'eft que le goût n'était pas formé.

Je n'embraſſe perſonne afin de le trahir.
Mon cœur eſt tout ouvert, & Brutus y peut lire.

(*On entend des acclamations, & le ſon des trompettes.*)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choiſir Céſar pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir Céſar ſur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime Céſar.
Mais pourquoi ſi long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cauſe?
Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton ſein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi ſans frémir
La gloire dans un œil, & le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire, & brave le trépas;
Car le ciel m'eſt témoin que ce cœur tout romain,
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais, je connais ta vertu,
Ainſi que je connais ton amitié fidelle.
Oui, c'eſt l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins,
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en penſe.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas
Que d'être ſous les lois d'un mortel mon égal;
Nous ſommes nés tous deux libres comme Céſar.
Bien nourris comme lui, comme lui nous ſavons
Supporter la fatigue, & braver les hivers.
Je me ſouviens qu'un jour au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ſes bords,

Veux-tu, me dit Céfar, te jeter dans le fleuve ?
Oferas-tu nager malgré tout fon courroux ?
Il dit, & dans l'inftant, fans ôter mes habits,
Je plonge, & je lui dis: Céfar, ofe me fuivre.
Il me fuit en effet, & de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repouffons les ondes.
Bientôt j'entends Céfar qui me crie, au fecours,
Au fecours, ou j'enfonce; & moi dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre augufte Enée,
Qui dérobant Anchife aux flammes dévorantes,
L'enleva fur fon dos dans les débris de Troye,
J'arrachai ce Céfar aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme eft un dieu parmi nous!
Il tonne, & Caffius doit fe courber à terre,
Quand ce dieu par hafard daigne le regarder!
(*h*) Je me fouviens encor qu'il fut pris en Efpagne
D'un grand accès de fièvre, & que dans le friffon,
Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
Je vis ce Dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait triftement de fes lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces foupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, & que ces mots foient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, difait, *Titinius*,
Titinius, (*i*) *à boire*. Une fille, un enfant,

(*h*) Tous ces contes que fait *Caffius*, reffemblent à un difcours de *Gille* à la foire. Cela eft naturel, oui; mais c'eft le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec fon compère dans un cabaret. Ce n'eft pas ainfi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(*i*) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, & qui parle d'une voix grêle.

N'eût

N'eût pas été plus faible; & c'eſt donc ce même homme,
C'eſt ce corps faible & mou qui commande aux Romains!
Lui notre maître! ô Dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop ſéduite
Surcharge encor Céſar & de biens & d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaſte coloſſe; & nous petits humains,
Rampans entre ſes pieds, nous ſortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux ſans honneur.
Ah! l'homme eſt quelquefois le maître de ſon ſort:
La faute eſt dans ſon cœur, & non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui ſeul s'il rampe dans les fers;
Céſar! Brutus! eh bien! quel eſt donc ce Céſar?
Son nom ſonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Ecrivez votre nom, ſans doute il vaut le ſien:
Prononcez-les, tous deux ſont égaux dans la bouche:
Peſez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. (k)
Je voudrais bien ſavoir ce que ce Céſar mange,
Pour s'être fait ſi grand! O ſiècle! ô jours honteux!
O Rome! c'en eſt fait, tes enfans ne ſont plus.
Tu formes des héros, & depuis le déluge

(k) Ces idees ſont priſes des contes des ſorciers, qui étaient plus communs dans la ſuperſtitieuſe Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philoſophe, grâce aux *Bacon*, aux *Shaftesbury*, aux *Colin*, aux *Wholaſton*, aux *Dodwell*, aux *Midleton*, aux *Bolingbroke*, & à tant d'autres genies hardis.

Aucun temps ne te vit fans mortels généreux ;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un feul homme.

CASSIUS *continue; & dit :*

Ah, c'eft aujourd'hui que Roume exifte en effet; car il n'y a de Roum (de place) que pour Céfar. (*l*)

CASSIUS *achève fon récit par ces vers.*

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui fe ferait foumis au grand diable d'enfer
Auffi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux; j'y penfai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler: mais dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pefé tes difcours, tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons, je ne t'en dis pas plus.
Va, fois fûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payfan, que d'être un fénateur,
Un citoyen romain menacé d'efclavage.

(*l*) Il y a ici une plaifante pointe; Rome en anglais fe prononce *Roum*; & *room*, qui fignifie place, fe prononce auffi *roum*. Cela n'eft pas tout-à-fait dans le ftyle de *Cinna* : mais chaque peuple & chaque fiècle ont leur ftyle, & leur forte d'éloquence.

SCENE IV.

CESAR *rentre avec tous ses courtisans, & BRUTUS continue.*

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche,
Il passe, il te dira dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CESAR *dans le fond.*

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CESAR *regardant Cassius & Brutus qui sont sur le devant.*

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux;
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'eſt pas dangereux;
C'eſt un noble romain qui t'eſt fort attaché.

CESAR. (*m*)

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant ſi Céſar pouvait craindre un mortel,
Caſſius eſt celui dont j'aurais défiance :
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout obſerver;
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amuſement, les concerts, les ſpectacles,
Tout ce qu'Antoine & moi nous goûtons ſans remords;
Il ſourit rarement, & dans ſon dur ſourire,
Il ſemble ſe moquer de ſon propre génie;
Il paraît inſulter au ſentiment ſecret,
Qui malgré lui l'entraîne, & le force à ſourire.
Un eſprit de ſa trempe eſt toujours en colère,
Quand il voit un mortel qui s'élève ſur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on ſe défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains, je ſuis toujours moi-même.
Paſſe à mon côté droit; je ſuis ſourd d'une oreille.
Dis-moi ſur Caſſius ce que je dois penſer.

(*Céſar ſort avec Antoine & ſa ſuite.*)

(*m*) Cela eſt encore tiré de *Plutarque*.

SCENE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(*Brutus tire Cafca par la manche.*)

CASCA *à Brutus.*

CESAR fort, & Brutus par la manche me tire :
Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui, je voudrais favoir
Quel fujet à Céfar caufe tant de trifteffe.

CASCA.

Vous le favez affez, ne le fuiviez-vous pas ?

BRUTUS.

Eh ! fi je le favais, vous le demanderais-je ?

(*Cette fcène eft continuée en profe.*)

CASCA.

Oui-da ! Eh bien, on lui a offert une couronne, & cette couronne lui étant préfentée, il l'a rejetée du revers de la main. (*il fait ici le gefte qu'a fait Céfar.*) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raifon.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troifième applaudiffement.

CASCA.

Pour cette même raifon-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh pardieu oui, & à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, & à chaque signe qu'il fesait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Eh qui donc ? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière; c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, (n) &, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; & à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, & a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, & a tant jeté en l'air ses sales bonnets, & a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il

(n) Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois & des reines, & dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un recit dont le fond est si noble & si interessant : mais il s'agit de la populace de Rome ; & *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

s'eſt évanoui, il eſt tombé par terre; & pour ma part, je n'oſais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçuſſe le mauvais air, infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; Céſar s'eſt évanoui?

CASCA.

Il eſt tombé tout au milieu du marché; ſa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela eſt vraiſemblable, il eſt ſujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, Céſar ne tombe point du haut-mal; c'eſt vous & moi qui tombons; c'eſt nous, honnête Caſca, qui ſommes en épilepſie.

CASCA.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par-là; mais je ſuis ſûr que Jules Céſar eſt tombé: & regardez-moi comme un menteur, ſi tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué & ſifflé, ſelon qu'il lui plaiſait, ou déplaiſait, comme il fait les comédiens ſur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il eſt revenu à lui?

CASCA.

Jarni, avant de tomber, quand il a vu la populace ſi aiſe de ſon refus de la couronne, il m'a ouvert ſon manteau, & leur a offert de ſe couper la gorge...... Quand il a eu repris ſes ſens, il a dit à l'aſſemblée: Meſſieurs, ſi j'ai dit ou fait quelque choſe de peu convenable, je prie vos ſeigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi ſe ſont miſes à

crier : Hélas! la bonne ame! mais il ne faut pas prendre garde à elles; car s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en eſt retourné tout triſte?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque choſe?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne ſais, je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu, ſe ſont regardés en ſouriant, & ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus & Flavius, pour avoir dépouillé les images de Céſar de leurs ornemens, ſont réduits au ſilence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres ſottiſes, mais je ne m'en ſouviens pas.

CASSIUS.

Caſca, veux-tu ſouper avec moi ce ſoir?

CASCA.

Non, je ſuis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, ſi je ſuis en vie, ſi tu ne changes pas d'avis, & ſi ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu tous deux.

(*le reste de cette scène est en vers.*)

BRUTUS.

L'étrange compagnon, qu'il est devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor, quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente, & grossière;
C'est la sauffe, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous;
Demain : si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez, en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCENE VI.

CASSIUS *seul.*

BRUTUS, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables :

Le plus beau naturel eſt quelquefois ſéduit.
Céſar me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et ſi j'étais Brutus, & qu'il fût Caſſius,
Je ſens que ſur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à ſa fenêtre
Des billets ſous le nom de pluſieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome eſpère en ſon courage,
Et tous obſcurément condamneront Céſar ;
Son joug eſt trop affreux, ſongeons à le détruire,
Ou ſongeons à quitter le jour que je reſpire.

(*Caſſius ſort.*)

(*Les deux derniers vers de cette ſcène ſont rimés dans l'original.*)

SCENE VII.

(*On entend le tonnerre; on voit des éclairs.* CASCA *entre l'épée à la main.* CICERON *entre par un autre côté, & rencontre Caſca.*)

CICERON.

BON ſoir, mon cher Caſca. Céſar eſt-il chez lui?
Tu parais ſans haleine, & les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé, quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi juſqu'en ſes fondemens?
J'ai vu cent fois les vents & les fières tempêtes,
Renverſer les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Elever juſqu'au ciel ſes flots ambitieux ;
Mais juſqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage

Qui fit pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICERON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main)
Un lion a passé tout près du capitole;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir sans brûler la ville épouvantée.
Le triste & sombre oiseau qui préside à la nuit,
A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir fonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle, & qui nous avertit.

CICERON.

Tous ces événemens paraissent effroyables:
Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées;
On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICERON.

Bon foir donc, cher Cafca, les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.
(*il fort.*)

SCENE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un romain.

CASSIUS.

C'eft la voix de Cafca.

CASCA.

Votre oreille eft fort bonne.
Quelle effroyable nuit !

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai préfenté mon corps à la foudre, aux éclairs ;
La foudre & les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'eſt à l'homme à trembler lorſque le ciel envoie
Ses meſſagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais groſſier! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, eſt éteint dans tes ſens!
Ou tu n'as point d'eſprit, ou tu n'en uſes pas.
Pourquoi ces yeux hagards, & ce viſage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu ſavoir la cauſe?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monſtres, ces oiſeaux, ces enfans qui prédiſent?
Pourquoi tout eſt ſorti de ſes bornes preſcrites?
Tant de monſtres, crois-moi, doivent nous avertir.
Qu'il eſt dans la patrie un plus grand monſtre encore;
Et ſi je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuſe,
Que la foudre, l'éclair, & les tombeaux ouverts;
Un inſolent mortel dont les rugiſſemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitole;
Un mortel par lui-même auſſi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-deſſus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, & ces affreux prodiges.

CASCA.

C'eſt Céſar, c'eſt de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce ſoit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs péres?
Ils n'en ont point l'eſprit, ils n'en ont point les mœurs,

Ils n'ont que la faiblesse & l'esprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes!

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre & sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux ! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs.
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)
Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! & que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.

(o) Le loup & les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse ; ils n'ont point le proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se font-ils fait entendre?
Etes-vous un esclave? êtes-vous un romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise.
Je ne fais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai, compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:
Allons, car à présent dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans, & terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami. (p)

(p) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force, & de beautés vraies.

SCENE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

CINNA, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous ?

CASSIUS.

Non, c'eft Cafca; je peux répondre de fon zèle;
C'eft un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des vifions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les efprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous ?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! fi le grand Brutus était gagné par vous !

CASSIUS.

Il le fera, Cinna. Va porter ce papier (q)
Sur la chaire où fe fied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à fa fenêtre :
Mets cet autre papier aux pieds de la ftatue

(q) Un papier du temps de *Céfar* n'eft pas trop dans *le coftume;* mais il n'y faut pas regarder de fi près; il faut fonger que *Shakefpeare* n'avait point eu d'education, qu'il devait tout à fon feul génie.

De

De l'antique Brutus qui fut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber eſt allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres reſpectables.

CASSIUS.

Allons, Caſca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots ſuffiront pour ſubjuguer ſon ame.

CASCA.

Il nous eſt néceſſaire, il eſt aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, paſſera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat eſt la riche alchimie,
Qui peut changer ainſi les eſpèces des choſes.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, & tout de ſon mérite.
Allons, il eſt minuit, & devant qu'il ſoit jour
Il faudra l'éveiller, & s'aſſurer de lui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, & LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

BRUTUS.

OH, Lucius ! hola ! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah ! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous ? Milord.

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure, —oui, Rome enfin l'exige ;—
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui ;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! —mais, quoi ! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui ; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.

Le trône & la vertu font rarement enfemble.
Mais quoi! je n'ai point vu que Céfar jufqu'ici
Ait à fes paffions accordé trop d'empire.
N'importe, — on fait affez quelle eft l'ambition.
L'échelle des grandeurs à fes yeux fe préfente;
Elle y monte en cachant fon front aux fpectateurs;
Et quand elle eft au haut, alors elle fe montre;
Alors jufques au ciel élevant fes regards,
D'un coup d'œil méprifant fa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent fa grandeur.
C'eft ce que peut Céfar. Il le faut prévenir.
Oui, c'eft-là fon deftin, c'eft-là fon caractère;
C'eft un œuf de ferpent, qui, s'il était couvé,
Serait auffi méchant que tous ceux de fa race.
Il le faut dans fa coque écrafer fans pitié.

LUCIUS *rentre.*

Les flambeaux font déjà dans votre cabinet;
Mais lorfque je cherchais une pierre à fufil,
J'ai trouvé ce billet, Monfieur, fur la fenêtre,
Cacheté comme il eft, & je fuis très-certain
Que ce papier n'eft là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te repofer, il n'eft pas jour encore.
Mais à propos demain n'avons-nous pas les ides? (*a*)

LUCIUS.

Je n'en fais rien, Monfieur. (*b*)

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

(*a*) Ce font ces fameufes ides de mars, 15 du mois, où *Céfar* fut affaffiné.

(*b*) Il l'appelle tantôt *milord*, tantôt monfieur, *Sir.*

LUCIUS.

Oui j'y cours à l'inſtant.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs & les exhalaiſons
Font aſſez de clarté pour que je puiſſe lire. (*il lit.*)
" Tu dors; éveille-toi, Brutus, & ſonge à Rome;
" Tourne les yeux ſur toi, tourne les yeux ſur elle.
" Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
" Debout. Sers ton pays, parle, frappe, & nous venge."
J'ai reçu quelquefois de ſemblables conſeils,
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je penſe à Rome aſſez — Rome — c'eſt de tes rues
Que mon aïeul Brutus oſa chaſſer Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, & nous venge.*
Tu veux donc que je frappe — oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'eſt fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.
(*Lucius va ouvrir.*)
Depuis que Caſſius m'a parlé de Céſar,
Mon cœur s'eſt échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accompliſſement, n'eſt qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un aſſaut du génie,
Qui diſpute en ſecret avec cet attentat; (c)
C'eſt la guerre civile en notre ame excitée.

(c) Il y a dans l'original, *le génie tient conſeil avec ces inſtrumens de mort.* Cet endroit ſe retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

LUCIUS.

Caſſius votre frère (*d*) eſt là qui vous demande.

BRUTUS.

Eſt-il ſeul ?

LUCIUS.

Non, Monſieur, ſa ſuite eſt aſſez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs (*e*) chapeaux juſques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs viſages;
Et nul à Lucius ne s'eſt fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce ſont nos conjurés.
O conſpiration ! quoi, dans la nuit tu trembles !
Dans la nuit favorable aux autres attentats !
Ah ! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monſtrueux viſage ?
Va, ne te montre point, prends le maſque impoſant
De l'affabilité, des reſpects, des careſſes.
Si tu ne fais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne ſont pas aſſez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de Céſar.

(*d*) *Votre frère* veut dire ici *votre ami*.

(*e*) *Hats*, chapeaux.

SCENE II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA, METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.* TREBONIUS, *en se découvrant.*

TREBONIUS.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns ?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(*à part à Cassius.*)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime & vous honore.
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bien venu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bien venu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là c'est Cimber, & celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bien venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous & la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(il lui parle à l'oreille ; & pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)

DECIUS.

L'orient est ici ; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DECIUS.

Pardonnez, Monsieur, déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse ;
(*f*) Mais ses traits à présent frappent au capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout ; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie ;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.

(*f*) On a traduit cette dissertation, parce qu'il faut tout traduire.

Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause?
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu. (*g*)
Les prêtres, les poltrons, les fripons, & les faibles,
Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le sonder?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA

Ne fesons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence;
Notre âge jeune encore, & notre emportement
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

(*g*) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses, mais toutes sont naturelles & fortes, sans épithètes & sans langueur.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne & dépende de lui.

CASSIUS.

Laiſſons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous ſervirait mal.

CIMBER.

Céſar eſt-il le ſeul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui ſurvive ;
Il eſt trop dangereux, vous ſavez ſes meſures ;
Il peut les pouſſer loin ; il peut nous perdre tous ;
Il faut le prévenir ; que Céſar & lui meurent.

BRUTUS.

Cette (*h*) *courſe* aux Romains paraîtrait trop ſanglante ;
On nous reprocherait la colère & l'envie,
Si nous coupons la tête, & puis hâchons les membres ;
Car Antoine n'eſt rien qu'un membre de Céſar.
(*i*) Ne ſoyons point bouchers, mais ſacrificateurs.
Qui voulons-nous punir ? c'eſt l'eſprit de Céſar.
Mais dans l'eſprit d'un homme on ne voit point de ſang.
Ah ! que ne pouvons-nous, en puniſſant cet homme,
Exterminer l'eſprit ſans démembrer le corps !

(*h*) Le mot *courſe* fait peut-être alluſion à la courſe des lupercales. *Courſe* ſignifie auſſi *ſervice de plats ſur table.*

(*i*) Obſervez que c'eſt ici un morceau des plus admirés ſur le théâtre de Londres. *Pope* & l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il eſt traduit vers pour vers avec exactitude.

Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace, & non pas avec rage;
Fesons de la victime un plat digne des Dieux,
Non pas une carcaſſe aux chiens abandonnée:
Que nos cœurs aujourd'hui ſoient comme un maître habile
Qui fait par ſes laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde enſuite. Ainſi notre vengeance
Paraîtra néceſſaire, & non pas odieuſe.
Nous ſerons médecins, & non pas aſſaſſins.
Ne penſons plus, amis, à frapper Marc-Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous,
Que le bras de Céſar, quand la tête eſt coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendreſſe
Qu'en ſon cœur pour Céſar il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Caſſius, ne le redoute point;
S'il aime tant Céſar, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, & peut-être mourir:
Il ne le ſera pas, car il eſt trop livré
Aux plaiſirs, aux feſtins, aux jeux, à la débauche.

TREBONIUS.

Non, il n'eſt point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(*On entend ſonner l'horloge; ce n'eſt pas que les Romains euſſent des horloges ſonnantes, mais le* coſtume *eſt obſervé ici comme dans tout le reſte.*)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il eſt déjà trois heures.

TREBONIUS.

Il faut nous féparer.

CASCA.

Il eft douteux encore
Si Céfar ofera venir au capitole.
Il change, il s'abandonne aux fuperftitions.
Il ne méprife plus les revenans, les fonges;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les difcours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au fénat.

DECIUS.

Ne crains rien, fi telle eft fa réfolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chaffe aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on faifit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, font les filets des hommes.
Je le loûrai furtout de haïr les flatteurs.
(*k*) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
Je lui tendrai ce piége, & le gouvernerai.
J'engagerai Céfar à fortir fans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

(*k*) L'évêque *Warburton* dans fon commentaire fur *Shakefpeare*, dit que cela eft admirablement imaginé.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à Céfar.
Céfar, vous le favez, l'avait perfécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'eft-il pas avec nous ?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime :
Qu'il vienne; à nous fervir je faurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît, nous vous laiffons, Brutus.
Amis, difperfez-vous; fongez à vos promeffes;
Qu'on reconnaiffe en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

(*l*) Paraiffez gais, contens, mes braves gentilshommes;
Gardez que vos regards trahiffent vos deffeins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, foyez fermes, conftans.
Adieu, je donne à tous le bonjour, & partez.

(*Lucius eft endormi dans un coin.*)

Eh, garçon ! — Lucius ! — Il dort profondément.
Ah ! de ce doux fommeil goûte bien la rofée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos penfées.
Nous fommes agités, ton ame eft en repos.

(*l*) On traduit exactement.

SCENE III.

BRUTUS, & PORCIA sa femme.

PORCIA.

BRUTUS — Milord!

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?
Que voulez-vous? songez que rien n'est plus mal sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA

Si l'air est si mal sain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah pourquoi vous dérober du lit?
Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, pensif, & soupirant,
Je vous dis: Qu'avez-vous? Mais en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres & tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, & vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fites retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
(*m*) Que souvent les maris sont sentir à leurs femmes.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,

(*m*) C'est encore un des endroits qu'on admire, & qui sont marqués avec des guillemets.

Sans savoir le sujet qui tourmente votre ame.
Brutus, mon cher Brutus — Ah ! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal, c'est-là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, & s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je; ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi, vous êtes malade, & pour vous restaurer,
A l'air humide & froid vous marchez presque nu;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, & je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, & si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien, vous soupirez, parlez, quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.

Parlez, dans mon contrat eſt-il donc ſtipulé
Que je ne ſaurai rien des ſecrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réſerve?
Et moi ne ſuis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, ſoit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les fauxbourgs de votre volonté?
S'il eſt ainſi, Porcie eſt votre concubine, (*n*)
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme.
Femme tendre, honorable, & plus chère à mon cœur
Que les gouttes de ſang dont il eſt animé.

PORCIA.

S'il eſt ainſi, pourquoi me cacher vos ſecrets?
Je ſuis femme, il eſt vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton, pourriez-vous bien douter
Que je ſois élevée au-deſſus de mon ſexe,
Voyant qui m'a fait naître, & qui j'ai pour époux? (*o*)
Confiez-vous à moi, ſoyez ſûr du ſecret.
J'ai déjà ſur moi-même eſſayé ma conſtance;
J'ai percé d'un poignard ma cuiſſe en cet endroit;
J'ai ſouffert ſans me plaindre, & ne ſaurai me taire?

(*n*) Il y a dans l'original, *whore*, putain.

(*o*) *Corneille* dit la même choſe dans *Pompée*. *Céſar* parle ainſi à *Cornélie*:

Certes, vos ſentimens ſont aſſez reconnaître,
Qui vous donna la main, & qui vous donna l'être;
Et l'on juge aiſément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, & de qui vous ſortez, &c.

Il eſt vrai qu'un vers ſuffiſait, que cette noble penſée perd de ſon prix, en étant répétée, retournée; mais il eſt beau que *Shakeſpeare* & *Corneille* aient eu la même idée.

BRUTUS.

Dieux,qu'entends-je?grandsdieux,rendez-moi digne d'elle.
Ecoute, écoute, on frappe, on frappe, écarte-toi.
Bientôt tous mes fecrets dans mon cœur enfermés
Pafferont dans le tien. Tu fauras tout, Porcie,
Va, mes fourcils froncés prennent un air plus doux.

SCENE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

Qui va-là ? répondez.

LUCIUS *en entrant & adreffant la parole à Brutus.*

Un homme languiffant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'eft ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(*à Lucius.*)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'eft d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe ! hélas, quel contre-temps !
Que ta fanté n'eft-elle égale à ton courage !

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui foient dignes de nous, je ne fuis plus malade.

BRUTUS.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être fécondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens par tous les Dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'ame de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui comme un (*p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, & mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens, je le ferai; tu parles, il suffit.

(*ils s'en vont.*)

(*p*) *L'exorciste* dans la bouche des Romains est singulier. Toute cette pièce pourrait être chargee de pareilles notes; mais il faut laisser faire les reflexions au lecteur.

SCENE V.

Le théâtre repréſente le palais de CESAR. *La foudre gronde. Les éclairs étincellent.*

CESAR.

LA terre avec le ciel eſt cette nuit en guerre;
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit,
Au ſecours, Céſar meurt; venez, on l'aſſaſſine.
Hola ! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CESAR.

Va-t-en dire à nos prêtres
De faire un ſacrifice, & tu viendras ſoudain
M'avertir du ſuccès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? vous ne ſortirez point,
Céſar, vous reſterez ce jour à la maiſon.

CESAR.

Non, non, je ſortirai; tout ce qui me menace
(*q*) Ne s'eſt jamais montré que derrière mon dos.
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'aſſiſtai jamais à ces cérémonies;
Mais je tremble à préſent. Les gens de la maiſon

(*q*) Encore une fois la traduction eſt fidelle.

Difent que l'on a vu des chofes effroyables.
Une lionne a fait fes petits dans la rue ;
Des tombeaux qui s'ouvraient, des morts font échappés;
Des bataillons armés, combattans dans les nues,
Ont fait pleuvoir du fang fur le mont Tarpéïen ;
Les airs ont retenti des cris des combattans;
Les chevaux henniffaient; les mourans foupiraient;
Des fantômes criaient & hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CESAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des Dieux a prononcé fur nous.
Céfar prétend fortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour Céfar.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'eft point de comètes;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CESAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'eft plus étonnant, rien ne me furprend plus,
Que lorfque l'on me dit qu'il eft des gens qui craignent.
Que craignent-ils? la mort eft un but néceffaire.
Mourons quand il faudra.

(*Le domeftique revient.*)

Que difent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, difent-ils, de fortir de ce jour.

En fondant l'avenir dans le fein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.
(*il s'en va.*)

CESAR.

Le ciel prétend ainfi fe moquer des poltrons.
Céfar ferait lui-même une bête fans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il fortira, vous dis-je, & le danger (*r*) fait bien
Que Céfar eft encor plus dangereux que lui.
Nous fommes deux lions de la même portée;
Je fuis l'aîné; je fuis le plus vaillant des deux;
Je ne fortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher Milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne fortez point ce jour. Songez que c'eft ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au fénat affemblé;
Il dira que Céfar eft aujourd'hui malade.
J'embraffe vos genoux, faites-moi cette grace.

CESAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je refte à la maifon.

(*r*) Traduit mot à mot.

SCENE VI.

DECIUS *entre*.

CESAR *à* DECIUS.

AH! voilà Décius, il fera le meſſage.

DECIUS.

Serviteur & bonjour, noble & vaillant Céſar;
Je viens pour vous chercher, le ſénat vous attend.

CESAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les ſénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au ſénat je ne ſaurais aller.
(à part.)
Je ne peux, (c'eſt très-ſaux) je n'oſe, (encor plus faux.)
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il eſt malade.

CESAR.

Eh quoi! Céſar mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oſer dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz ſeulement que je ne le veux pas.

DECIUS.

Grand Céſar, dites-moi du moins quelque raiſon;
Si je n'en diſais pas, on me rirait au nez.

CESAR.

La raiſon, Décius, eſt dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot ſuffit pour le ſénat:
Mais Céſar vous chérit; mais je vous aime, vous;

Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a rêvé la nuit,
Qu'elle a vu ma statue en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des Dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DECIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable :
C'est une vision très-belle & très-heureuse.
Tous ces ruisseaux de sang sortans de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée,
Reçoit un nouveau sang & de nouveaux destins.

CESAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DECIUS.

Vous en serez certain, lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :
» Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez
» Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. »
Ils diront tous, César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CESAR.

Ma femme, je rougis de vos ſottes terreurs,
Et je ſuis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, & je vais au ſénat.

SCENE VII.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TREBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIE, PUBLIUS.

CESAR.

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, Céſar.

CESAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi, Brutus auſſi, vous venez ſi matin!
Bonjour, Caſca, bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laiſſé que la peau ſur les os.
Quelle heure eſt-il?

BRUTUS.

Céſar, huit heures ſont ſonnées.

CESAR.

Je vous ſuis obligé de votre courtoiſie.

(*Antoine entre, & Céſar continue*)

Antoine, dans les jeux paſſe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble Céfar.

CESAR.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, & vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au fortir du fénat venez à ma maifon ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en fouvienne.

TREBONIUS (*à part.*)

Je n'y manquerai pas....... Va, j'en ferai fi près,
Que tes amis voudraient que j'euffe été bien loin.

CESAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille enfemble, (*s*)
Et puis en bons amis nous irons au fénat.

BRUTUS *à part.*

Ce qui paraît femblable eft fouvent différent.
Mon cœur faigne en fecret de ce que je vais faire.

(*ils fortent tous, & Céfar refte avec Calphurnie.*)

SCENE VIII.

Le théâtre repréfente une rue près du capitole. Un devin nommé ARTEMIDORE *arrive en lifant un papier dans le fond du théâtre.*

ARTEMIDORE *lifant.*

" CESAR, garde-toi de Brutus ; prends garde à
" Caffius ; ne laiffe point Cafca t'approcher ; obferve
" bien Cinna ; défie-toi de Trébonius ; examine bien

(*s*) Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

„ Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé
„ Ligarius; tous ces gens-là ſont animés du même
„ eſprit, ils ſont aigris contre Céſar. Si tu n'es pas
„ immortel, prends-garde à toi. La ſécurité enhardit la
„ conſpiration. Que les Dieux tout-puiſſans te défendent!

Ton fidelle Artémidore.

Prenons mon poſte ici. Quand Céſar paſſera,
Préſentons cet écrit ainſi qu'une requête.
Je ſuis outré de voir que toujours la vertu
Soit expoſée aux dents de la cruelle envie.
Si Céſar lit cela, ſes jours ſont conſervés,
Sinon la deſtinée eſt du parti des traîtres.

(*il ſort, & ſe met dans un coin.*)

(*Porcia arrive avec Lucius.*)

PORCIA *à Lucius.*

Garçon, cours au ſénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fuſſes de retour,
Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O conſtance! ô courage! animez mes eſprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne ſuis qu'une femme, & penſe comme un homme.

(*à Lucius.*)

Quoi tu reſtes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au capitole, & puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte ;
Il est sorti malade... attends... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon - Quel bruit, quels cris j'entends !

LUCIUS.

Je n'entends rien, Madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute ;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(*Artémidore entre.*)

SCENE IX.

PORCIA, ARTEMIDORE.

PORCIA.

APPROCHE ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTEMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est ?

ARTEMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui préſenter quelque placet, ſans doute ?

ARTEMIDORE.

Oui ; puiſſe ce placet plaire aux yeux de Céſar !
Que Céſar s'aime aſſez pour m'écouter, Madame !
Mon placet eſt pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à Céſar ?

ARTEMIDORE.

Je ne fais ce qu'on fait ; je fais ce que je crains.
Bonjour, Madame, adieu, la rue eſt fort étroite ;
Les ſénateurs, préteurs, courtiſans, demandeurs,
Font une telle foule, une ſi grande preſſe,
Qu'en ce paſſage étroit ils pourraient m'étouffer ;
Et j'attendrai plus loin Céſar à ſon paſſage.

(*il ſort.*)

PORCIA.

Allons, il faut le ſuivre.... Hélas ! quelle faibleſſe
Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
Puiſſent les immortels hâter ton entrepriſe !
Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée !
Ah ! Brutus à Céſar va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, & dis bien à Brutus....
Que je ſuis très-joyeuſe, & revole me dire....

LUCIUS.

Quoi ?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente une rue qui mène au capitole : le capitole eſt ouvert. CESAR *marche au ſon des trompettes avec* BRUTUS, CASSIUS. CIMBER. DECIUS, CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, *& un autre devin.*

CESAR *à l'autre devin.*

EH bien, nous avons donc ces ides ſi fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour eſt venu, mais il n'eſt pas paſſé.

ARTEMIDORE *d'un autre côté.*

Salut au grand Céſar, qu'il liſe ce mémoire.

DECIUS *du côté oppoſé.*

Trébonius par moi vous en préſente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTEMIDORE.

Liſez d'abord le mien, il eſt de conſéquence ;
Il vous touche de près. Liſez, noble Céſar.

CESAR.

L'affaire me regarde ? elle eſt donc la dernière.

ARTEMIDORE.

Eh, ne différez pas, liſez dès ce moment.

CESAR.

Je penſe qu'il eſt fou.

PUBLIUS *à Artémidore.*

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?
Va-t-en au capitole.

POPILIUS *s'approchant de Caſſius.*

Ecoutez, Caſſius,
Puiſſe votre entrepriſe avoir un bon ſuccès.

CASSIUS *étonné.*

Comment ! quelle entrepriſe ?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS *à Caſſius.*

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

CASSIUS.

Il parle de ſuccès, & de notre entrepriſe.
Je crains que le projet n'ait été découvert,

BRUTUS.

Il aborde Céſar, il lui parle, obſervons.

CASSIUS *à Caſca.*

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais ſi Céſar fait tout, qu'alons-nous devenir ?
Caſſius à Céſar tournerait-il le dos ?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA *à Caſſius.*

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme Céſar rit; ſon viſage eſt le même.

CASSIUS *à Brutus.*

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DECIUS.

Que Metellus commence, & que dès ce moment,
Pour occuper Céfar, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire eft donné, ferons-nous près de lui.

CINNA *à Cafca.*

Souviens-toi de frapper, & de donner l'exemple.

CESAR *s'affied ici, & on fuppofe qu'ils font tous dans la falle du fénat.*

Eh bien, tout eft-il prêt ? eft-il quelques abus
Que le fénat & moi nous puiffions corriger ?

CIMBER *fe mettant à genoux devant Céfar.*

O très-grand, très-puiffant, très-redouté Céfar,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CESAR.

Cimber, je t'avertis que ces profternemens,
Ces génuflexions, ces baffes flatteries,
Peuvent fur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des chofes
Dans l'efprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le fang de Céfar puiffe fe fondre ainfi.
Les prières, les cris, les vaines fimagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un fot;
Mais le cœur de Céfar réfifte à ces baffeffes.
Par un jufte décret ton frère eft exilé.
Flatte, prie à genoux, & lèche-moi les pieds;

(*a*) Va, je te rosserai comme un chien ; loin d'ici.
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie,
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CESAR.

Quoi, Brutus !

CASSIUS.

Ah ! pardon, César, César, pardon !
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CESAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais,
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon, (*b*)
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière ; on y voit des mortels
Tous de chair & de sang, tous formés pour la crainte.

(*a*) Traduit fidellement.

(*b*) Traduit avec la plus grande exactitude.

Dans leur nombre infini, ſachez qu'il n'eſt qu'un homme
Qu'on ne puiſſe ébranler, qui ſoit ferme en ſon rang,
Qui ſache réſiſter, & cet homme c'eſt moi.
Je veux vous faire voir que je ſuis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber;
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O Céſar!

CESAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DECIUS *à genoux.*

Grand Céſar!

CESAR *repouſſant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *levant la robe de Céſar.*

Poignards, parlez pour nous.

(*Il le frappe, les autres conjurés le ſecondent. Céſar ſe débat contre eux, il marche en chancelant tout percé de coups, & vient juſqu'auprès de Brutus, qui en détournant le corps le frappe comme à regret. Céſar tombe, en s'écriant:*

Et toi, Brutus, auſſi?

CINNA.

Liberté, liberté.

CIMBER.

La tyrannie eſt morte.
Courons tous, & crions, liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, & criez, liberté.

BRUTUS *aux ſénateurs & au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, reſtez.
Peuple, l'ambition vient de payer ſes dettes.

CASSIUS.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous auffi, volez.

BRUTUS.

Où donc eft Publius?

CINNA.

Il eft tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de Céfar
Nous peuvent affaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'eft vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en fureté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laiffez-nous; la foule qui s'empreffe
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible & vieux.

BRUTUS.

Allez, qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De foutenir ce meurtre & de parler pour nous;
C'eft un droit qui n'eft dû qu'aux feuls vengeurs de Rome.

SCENE II.

Les Conjurés, TREBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine ?

TREBONIUS.

Il fuit interdit, égaré ;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, & les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra, l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue, ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez, baissons-nous sur le corps de César ;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude ; (c)
Trempons-y nos poignards, & marchons à la place ;

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne serait jamais tombee dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocite dégoûtante.

Là, brandiſſant en l'air ces glaives ſur nos têtes,
Crions à haute voix, paix, liberté, franchiſe.

CASSIUS.

Baiſſons-nous, lavons-nous dans le ſang de Céſar.

(*ils trempent tous leurs épées dans le ſang du mort.*)

Cette ſuperbe ſcène un jour ſera jouée
Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra Céſar ſur les théâtres,
Céſar mort & ſanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce Céſar ſi fameux, plus vil que la pouſſière !

CASSIUS.

Oui, lorſque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troiſiéme & dernier acte.

OBSERVATIONS

SUR LE

JULES CESAR

DE SHAKESPEARE.

VOILA tout ce qui regarde la conſpiration contre *Céſar*. On peut la comparer à celle de *Cinna* & d'*Emilie* contre *Auguſte*, & mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* & la délibération du ſecond acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reſte de la pièce eſt une ſuite de la mort de *Céſar*. On apporte ſon corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à ſon tour ; il ſoulève le peuple contre les conjurés ; & le comique eſt encore joint à la terreur dans ces ſcènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps & de tous les lieux.

On voit enſuite *Antoine*, *Octave*, & *Lépide*, délibérer ſur leur triumvirat, & ſur les proſcriptions. De-là on paſſe à Sardis ſans aucun intervalle. *Brutus* & *Caſſius* ſe querellent. *Brutus* reproche à *Caſſius* qu'il vend tout pour de l'argent, & qu'*il a des démangeaiſons dans les mains*. On paſſe de Sardis en Theſſalie. La

bataille de Philippes se donne. *Cassius* & *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, & par ses succès dans les arts & dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, & voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; & de l'autre, des charpentiers, des savetiers, & des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* & de *Caldéron* en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de *Caldéron*, à côté de l'Héraclius de *Corneille;* on y verra le même génie que dans *Shakespeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossiéretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, & le même mélange du béguin de *Gilles*, & du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne & l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais, & le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, & que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres & si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare*, &

j'avoue que dès la première ſcène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome ſon ingratitude envers *Pompée*, & ſon attachement à *Céſar* vainqueur de *Pompée*, je commençai à être intéreſſé, à être ému. Je ne vis enſuite aucun conjuré ſur la ſcène qui ne me donnât de la curioſité; & malgré tant de diſparates ridicules, je ſentis que la pièce m'attachait.

Troiſièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel eſt ſouvent bas, groſſier, & barbare. Ce ne ſont point des Romains qui parlent; ce ſont des campagnards des ſiècles paſſés qui conſpirent dans un cabaret; & *Céſar*, qui leur propoſe de boire bouteille, ne reſſemble guère à *Céſar*. Le ridicule eſt outré; mais il n'eſt point languiſſant. Des traits ſublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus ſur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monſtrueux ſpectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raiſonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raiſon, qui jointe aux trois autres, eſt d'un poids conſidérable, c'eſt que les hommes en général aiment le ſpectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple ſe plaît à voir des cérémonies pompeuſes, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du ſang répandu; & beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, ſont peuple. Il faut avoir l'eſprit très-cultivé, & le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au ſeizième ſiècle

& les Français au dix-feptième, pour ne vouloir rien que de raifonnable, rien que de fagement écrit, & pour exiger qu'une pièce de théâtre foit digne de la cour des *Médicis*, ou de celle de *Louis XIV*.

Malheureufement *Lopez de Vega* & *Shakefpeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plufieurs autres dramatiques en Efpagne & en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* & *Shakefpeare ;* mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, & par-là ils fervirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient furpaffer.

Nous reffemblerions à ces nations, fi nous avions été dans le même cas. Leur théâtre eft refté dans une enfance groffière, & le nôtre a peut-être acquis trop de rafinement. J'ai toujours penfé qu'un heureux & adroit mélange de l'action qui règne fur le théâtre de Londres & de Madrid avec la sageffe, l'élégance, la nobleffe, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chofe de parfait, fi pourtant il eft poffible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie & Athalie.

Je nomme ici Iphigénie & Athalie, qui me paraiffent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite ; on l'excufe fans doute; il était prefque fans modèle & fans confeil; il travaillait trop rapidement; il négligeait fa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas

assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, & qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare*, & plein de génie comme lui: mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare*, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE FAMEUSE:

Dans cette vie tout eſt vérité, & tout menſonge.

Fête repréſentée devant leurs majeſtés, dans le ſallon royal du palais; par dom Pédro Caldéron de la Barca.



PREFACE

DU TRADUCTEUR.

IL s'eſt élevé depuis long-temps une diſpute aſſez vive pour ſavoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de ſatisfeſant dans les raiſons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Eſpagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé : *En eſta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé ſéparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'eſt un exemplaire extrêmement rare, & que le ſavant D. *Gregorio Mayans y Siſcar*, ancien bibliothécaire du roi d'Eſpagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, & le lecteur attentif verra aiſément quelle eſt la différence du genre employé par *Corneille*, & de celui de *Caldéron*; & il découvrira au premier coup d'œil quel eſt l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaiſon des théâtres français & anglais, en liſant la conſpiration de *Brutus* & de *Caſſius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre eſpagnol avec le français. Si après cela il reſte des diſputes, ce ne ſera pas entre les perſonnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LEONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambaſſadeur de Maurice vers Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, ſorcier.

FREDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du ſorcier.

LUQUET, payſan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muſiciens & Soldats.

LA COMEDIE
FAMEUSE:

Dans cette vie tout est vérité, & tout mensonge.

PREMIERE JOURNÉE.

LE théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour & on sonne de la trompette; de l'autre on joue du luth & du théorbe; des soldats s'avancent à droite, & PHOCAS paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, & CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les soldats crient : *Phocas Vive;* PHOCAS répond : *Vive Cintia*, allons, soldats, dites en la voyant, *Vive Cintia.* Alors les soldats & les dames crient de toute leur force : *Vive Cintia & Phocas.*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ses tambours & à ses trompettes de battre & de sonner en l'honneur de *Cintia*. CINTIA ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la musique chante ce couplet.

> (*a*) *Sicile en cet heureux jour,*
> *Vois ce héros plein de gloire,*
> *Qui règne par la victoire,*
> *Mais encor plus par l'amour.*

(*a*) Il y a dans l'original mot à mot :

> *Que ce Mars jamais vaincu,*
> *Que ce Cesar toujours vainqueur,*
> *Vienne dans une heure fortunee*
> *Aux montagnes de Trinacrie.*

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS ; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : *Nous sommes tous heureux*, lui dit-elle, *de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux.* Ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs, leur dit : *C'est la crainte qui me fait parler ainsi ; il faut bien faire des complimens à un tyran.* La musique recommence alors, & on répète que PHOCAS est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur PHOCAS prend alors la parole, & fait ce récit qui, comme on voit, est très-à-propos.

» Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée ; car j'y trouve des applaudissemens, & je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez ; & quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

» Mais voyant que vous êtes politique & avisée, & que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, & que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage ; & afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, & que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

» J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes & ces bruyères m'ont donné la naissance, & que je ne dois qu'à moi seul,

non à un ſang illuſtre, les grandeurs où je ſuis monté. Avorton de ces montagnes, c'eſt grâce à ma grandeur que j'y ſuis revenu. Vous voyez ces ſommets du mont Etna dont le feu & la neige ſe diſputent la cime ; c'eſt là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de ſerpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; & dans ma jeuneſſe je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps ſi j'étais homme ou bête, & réſolut enfin, en voyant que j'étais l'un & l'autre, de me faire commander aux hommes & aux bêtes. Mes premiers vaſſaux furent les griffes des oiſeaux, & les armes des hommes contre leſquels je combattis ; leurs corps me ſervirent de viande, & leurs peaux de vêtemens.

» Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, pourſuivis par la juſtice, ſe retiraient dans les épaiſſes forêts de ces montagnes, & qui y vivaient de rapine & de carnage. Voyant que j'étais une brute raiſonnable, ils me choiſirent pour leur capitaine ; nous mîmes à contribution le plat pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entrepriſes, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, & il était aſſez puiſſant pour me réſiſter ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Conſtantinople. Il paſſa en Italie, pour ſe venger de ce qu'on lui diſputait la ſouveraineté des fiefs du ſaint Empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, & il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ſes étendards.

» Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ſes Etats, nous accorda un pardon général, à nos

voleurs & à moi : (ô sottes raisons d'Etat!) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, & bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre & par mer: alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées: enfin les habitans presque ensevelis sous leurs ruines, & demi-morts de faim, se soumirent à regret, & me nommèrent césar. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée & mal-propre peigne assez rarement.

» Me voilà à présent revenu en Sicile; & quoi qu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, & qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, & l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

» Eudoxe qui était femme & amante de Maurice, & qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour, (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets,) fut surprise des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade

vers

vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne fais pour quelle affaire. Je me fouviens très-bien de cet Aftolphe, & fi je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en foit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, (fi pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres.) La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Aftôlphe fe voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'eft enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, & on ne fait aujourd'hui s'il eft mort ou vivant.

›› Mais laiffons cela, & paffons à une autre aventure; elle n'eft pas moins étrange, & cependant elle ne paraîtra pas invraifemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les hiftoriens, & on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'hiftoire tient du prodige.

›› Il faut que vous fachiez qu'il y avait une jeune payfanne nommée Eriphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puifqu'en effet l'empire eft dans la beauté; elle fut dame de mes penfées; il n'y a, comme vous favez, fi fière beauté qui ne fe rende à l'amour. Or, Madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans fon village, je la laiffai groffe. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

›› Quand j'eus vaincu & tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile, que ne pouvant fupporter mon abfence, elle réfolut de venir me trouver; elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la furprirent en chemin dans un défert; mon confident qui l'accompagnait,

alla chercher du ſecours, & voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile; elle lui dit qui elle était, & ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéreſſer davantage par cette confidence, & craignant de mourir dans les douleurs qu'elle reſſentait, elle remit entre les mains de cet inconnu, mon chiffre gravé ſur une lame d'or, dont je lui avais fait préſent.

„ Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu diſparut auſſitôt, emportant avec lui mon fils, & le ſigne avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut, ſans qu'il nous ait été jamais poſſible de retrouver ni le voleur, ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre & mes victoires ne m'ont pas laiſſé le temps de faire les recherches néceſſaires. Aujourd'hui comme tout l'Orient eſt calme, ainſi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux ſentimens de tendreſſe & de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent; l'une eſt celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

„ Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périſſe; j'ignore même encore ſi cet enfant eſt un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni ſoins, ni peines; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, juſqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, & que mes eſpérances & mes craintes finiſſent. „

CINTIA.

Si j'avais ſu votre ſecret plutôt, j'aurais fait toutes les diligences poſſibles; mais je vais vous ſeconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint & qui ſouhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA *à ſes femmes.*

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, & ſonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites réſonner vos différentes voix :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive ! vive Phocas !
(*on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre*, Meurs.)

PHOCAS.

Ecoutez, ſuſpendez vos chants : quelle eſt cette voix qui contredit l'écho, & qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas !

LIBIA *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuſe main.

CINTIA.

Quelle eſt cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre ; c'eſt une femme qui paraît belle ; elle eſt toute troublée ; elle deſcend de la montagne; elle court ; elle eſt prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la, j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuſe, & non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorſqu'elle eſt prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas, je te ſoutiendrai, je ſerai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en ſureté, reprends tes eſprits.

CINTIA *à Libia.*

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je ſuis Libia fille du magicien Liſippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre ſon maître, il s'eſt retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble ſon almanach, des ſphères, des aſtrolabes, & des quarts de cercle; nous partageons entre nous deux le ciel & la terre : il fait des prédictions, & j'ai ſoin du ménage ; je vais à la chaſſe ; je ſuivais une biche que j'avais bleſſée, lorſque j'ai entendu des tambours & des trompettes d'un côté, & de la muſique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre & de paix, j'ai voulu m'approcher, lorſqu'au milieu de ces précipices, j'ai vu une eſpèce de bête en forme d'homme, ou une eſpèce d'homme en forme de bête; c'eſt un ſquelette tout courbé, une anatomie ambulante; ſa barbe & ſes cheveux

fales couvraient en partie un vifage fillonné de ces rides, que le temps, ce maudit laboureur, imprime fur les fillons de notre vie pour n'y plus rien femer. Cet homme reffemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui, étant fans écorce & fans racine, font prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne pourfuis pas: tu ne fais pas quelles idées tu rappeles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes & des bêtes? Il y a là-dedans quelque chofe de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aifément cet homme; car fi les tambours & la mufique l'ont fait fortir de fa caverne, il n'y a qu'à recommencer, & il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, fefons entendre encore nos inftrumens.

(La mufique recommence, & on chante encore..)

Sicile en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire &c.

(Après cette reprife, l'empereur Phocas, la reine Cintia, & la fille du forcier, s'en vont à la pifte de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, fans qu'on fache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard qui eft Aftolphe lui-même, vient fur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, & Léonide fille de Phocas. Ils font tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Eſt-il poſſible, téméraires, que vous ſoyez ſortis de votre caverne ſans ma permiſſion, & que vous haſardiez ainſi votre vie & la mienne !

LEONIDE.

Que voulez-vous ? cette muſique m'a charmé ; je ne ſuis pas le maître de mes ſens.

(On entend alors le ſon des tambours.)

HERACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi ; c'eſt un volcan qui embraſe toutes les puiſſances de mon ame.

LEONIDE.

Quand dans le beau printemps, les doux zéphirs, & le bruit des ruiſſeaux, s'accordent enſemble, & que les goſiers harmonieux des oiſeaux chantent la bienvenue des roſes & des œillets, leur muſique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HERACLIUS.

J'ai entendu ſouvent dans l'hiver, les gémiſſemens de la croupe des montagnes, ſous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées ; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre, c'eſt un tonnerre dans un temps ſerein ; il flatte mon cœur & l'embraſe.

ASTOLPHE.

Ah ! je crains bien que ces deux échos, dont l'un eſt ſi doux, & l'autre ſi terrible, ne ſoient la ruine de tous trois.

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Comment l'entendez-vous ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'en ſortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obſcure, une femme, & je crains bien qu'elle ne diſe qu'elle m'a vu.

HERACLIUS.

Et pourquoi, ſi vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme eſt faite? car ſelon ce que vous m'avez dit, de toutes les choſes du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme ; je ne ſais quoi de doux & de tendre ſe coule dans l'ame à ſon ſeul nom, ſans qu'on puiſſe dire pourquoi.

LEONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un ſentiment tout contraire; car d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à ſon nom, comme s'apercevant de ſon danger, ce nom ſeul laiſſe dans l'ame je ne ſais quoi qui la tourmente ſans qu'elle le ſache.

ASTOLPHE.

Ah ! Héraclius, que tu juges bien ! ah Léonide que tu penſes à merveille !

HERACLIUS.

Mais comment ſe peut-il faire qu'en diſant des choſes contraires nous ayons tous deux raiſon ?

ASTOLPHE.

C'eſt qu'une femme eſt un tableau à deux viſages ; regardez-la d'un ſens, rien n'eſt ſi agréable ; regardez-la d'un autre ſens, rien n'eſt ſi terrible. C'eſt le meilleur ami de notre nature, c'eſt notre plus grand ennemi ; la

moitié de la vie de l'ame, & quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi: on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, & sage qui s'en défie. Elle donne la paix & la guerre, l'alégresse & la tristesse; elle blesse & elle guérit; c'est de la thériaque & du poison. Enfin elle est commme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, & rien de si mauvais quand elle est mauvaise, &c.

LEONIDE.

S'il y a tant de bien & tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, & ce mal pour nous en garantir?

HERACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté? & quand nous instruirez-vous qui vous êtes & qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfans! si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(*Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius & Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia & Héraclius sortent d'une grotte.*)

HERACLIUS.

Qu'eſt-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel eſt cet objet ?

HERACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HERACLIUS.

Quel divin aſpect !

CINTIA.

Quelle horrible préſence !

HERACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je ſuis arrivée ici très-irréſolue, & je commence à ne plus l'être.

HERACLIUS.

O vous poiſon de deux de mes ſens, l'ouïe & la vue, avant de vous voir de mes yeux je vous avais admirée de mes oreilles; qui êtes vous ?

CINTIA.

Je ſuis une femme & rien de plus.

HERACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? & ſi toutes les autres ſont comme vous, comment reſte-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainſi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIUS.

Non, je préfume pourtant que fi: j'ai vu le ciel; & fi l'homme eft un petit monde, la femme eft le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, & tu parais bien favant; fi tu as eu une éducation de brute, ce n'eft point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

HERACLIUS.

Je n'en fais rien.

CINTIA.

Quel eft ce vieillard qui écoutait, & qui a fait tant de peur à une femme ?

HERACLIUS.

Je ne le fais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette forte dans les montagnes ?

HERACLIUS.

Je n'en fais rien.

CINTIA.

Tu ne fais rien.

HERACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'eft pas peu favoir que de favoir qu'on ne fait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia eſt armée d'un arc, & porte un carquois ſur l'épaule; elle veut prendre ſes flèches.*)

HERACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de choſe à faire.

(CINTIA *laiſſant tomber ſes flèches & ſon carquois.*)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne ſont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous ſervez de vos yeux pour faire des bleſſures, tenez-vous-en à leurs rayons ; quel beſoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton ſtyle, lorſque tant de férocité eſt ſur ton viſage ? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, & je deviens une ſtatue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(*Au milieu de cette converſation arrivent Libia & Léonide, qui ſe diſent à-peu-près les mêmes choſes que Cintia & Héraclius ſe ſont dites. Toutes ces ſcènes ſont pleines de jeu de théâtre. Héraclius & Léonide ſortent & rentrent. Pendant qu'ils ſont hors de la ſcène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux ſauvages en revenant s'y méprennent, &*

concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, & trouve Cintia & Libia avec Héraclius & Léonide.)

CINTIA *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état, qui êtes-vous ?

HERACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, & que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même, & vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LEONIDE.

Nous n'en savons rien.

HERACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS

Comment ! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, & tous les précipices. Les

endroits les plus impénétrables ſont ſans doute ſa demeure; c'eſt-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'eſt de là qu'eſt ſorti ce ſpectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS *à Libia.*

Eh bien, entrez-y avec des ſoldats, & regardez au fond.

(*Héraclius & Léonide ſe mettent à l'entrée de la caverne.*)

LEONIDE.

Que perſonne n'oſe en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LEONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure ſombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention eſt impoſſible ?

HERACLIUS & LEONIDE *enſemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras ſi cela eſt impoſſible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (*b*)

(*Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, & s'écrie :*)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure ; tuez-moi, & qu'ils vivent.

(*Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :*)

Qu'est-ce que je vois ? quel étonnement ! quel prodige ! quelle chose admirable !

(*Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, & ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.*)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de létargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS *à Astolphe.*

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, & de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu ambassadeur auprès

(*b*) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus ; on ne s'étonne point que dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens ; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Heraclius*, & qui doit l'epouser à la fin de la piece, ordonne qu'on le tue lui & *Leonide*, cela choque si etrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pedro Calderon de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur & mes dons : lève-toi, & dis-moi, si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère ?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice ?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

HERACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment ?

LEONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang, ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, & je te donnerai volontiers ma vie.

HERACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui, mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En est-tu sûr ?

HERACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit ?

HERACLIUS.

Ma valeur. (c)

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(*Tous deux ensemble.*)

Oui.

PHOCAS *à Astolphe*

Dis, toi, qui des deux l'est ?

HERACLIUS.

Moi.

LEONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

(c) On voit que dans cet amas d'aventures & d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce ferait au dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

PHOCAS.

Eſt-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périſſent pour en ſauver un? Puiſque tous deux ſont également réſolus à mourir, ce n'eſt point moi qui ſuis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un & l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penſeras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te cauſerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'eſt que l'un des deux eſt ton propre fils; & pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoiſe, qui m'avoua tout dans ſa douleur, qui me donna tout, & qui ne ſe réſerva pas même ſon fils. A préſent que tu es ſûr que l'un des deux eſt né de toi, pourras-tu les faire périr l'un & l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où ſuis-je? Quand je ſuis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me ſuccéder, je trouve mon véritable ſucceſſeur ſans le connaître; & le bouclier de l'amour repouſſe les traits de la haine. Ah! tu me diras quel eſt le ſang de Maurice, quel eſt le mien.

ASTOLPHE.

C'eſt ce que je ne te dirai pas. C'eſt à ton fils de ſervir de ſauvegarde au fils de mon prince, de mon ſeigneur.

PHOCAS.

Ton ſilence ne te ſervira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront ſans toi quel eſt mon ſang ; & celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, ſera conduit au ſupplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuſe de la nature. Cet amour paternel eſt ſans force & ſans chaleur quand un père n'a jamais vu ſon fils, & qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre ſang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, ſi tu ne me déclares qui eſt mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu ſais que les morts gardent le ſecret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil inſenſé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible priſon ; & cette longue mort t'arrachera ton ſecret pièce à pièce.

(*Phocas renverſe le vieil Aſtolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.*)

HERACLIUS & LEONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX ENSEMBLE.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne ?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs ?

HERACLIUS.

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas & d'une paysanne.

LEONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas ?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner, & tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, & que la faim, la soif, la nudité, les tourmens, le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE

Tu nous verras auparavant morts fur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'eft-là aimer. Hélas ! je cherchais auffi à aimer l'un des deux. Que mon indignation fe venge fur l'un & fur l'autre, & qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les foldats les entourent.*)

HERACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'efpèrent-ils ? qu'on les traîne en prifon , ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans, ma vie eft trop peu de chofe , ne lui facrifiez pas la vôtre.

LIBIA *à Phocas.*

Seigneur......

PHOCAS.

Ne me dites rien, je fens un volcan dans ma poitrine, & un Etna dans mon cœur.

(*Cette fcène terrible , fi étincelante de beautés naturelles , eft interrompue par les deux payfans gracieux. Pendant ce temps-là les deux fauvages fe défendent contre les foldats de Phocas. Cintia & Libia reftent préfentes fans rien dire. Le vieux forcier Lifippo , père de Libia , arrive.*)

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens font peu de chofe ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune, & le foleil, obéiffent à ma voix.

(*Auffitôt la terre tremble, le théâtre s'obfcurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, & tous les acteurs fe fauvent en tombant les uns fur les autres.*)

C'eft ainfi que finit la première journée de la pièce de *Caldéron.*

SECONDE JOURNÉE.

IL y a des beautés dans la feconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconféquentes. Par exemple, CINTIA, en parlant à LIBIA de ce fauvage qu'on appelle HÉRACLIUS, lui parle ainfi :

,, Nous fommes les premières qui avons vu combien fa rudeffe eft traitable..... J'en ai eu compaffion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord fi fier, & enfuite fi foumis avec moi ! Il s'animait d'un fi noble orgueil, en fe croyant le fils d'un empereur ; il était fi intrépide avec Phocas, il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin fa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. ,,

Cela eſt naturel & intéreſſant. Mais voici un morceau qui paraît ſublime ; c'eſt cette reponſe de PHOCAS au ſorcier LISIPPO, quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en oſant ſe défendre ſeuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

›› C'eſt ainſi qu'en juge ma valeur ; & en voyant l'excès de leur courage, je les ai cru tous deux mes fils. ››

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il eſt content de lui & des deux enfans qu'il a élevés, & qu'il les veut adopter l'un & l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois & dans les antres où ils ſe ſont enfuis. On propoſe d'y envoyer de la muſique au lieu de gardes :

›› Car (dit Aſtolphe) puiſque le ſon des inſtrumens les a fait ſortir de notre caverne, il les attirera une ſeconde fois. ››

On détache donc des muſiciens avec les deux payſans gracieux.

Cependant, le ſorcier perſuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illuſion, qu'on n'eſt ſûr de rien dans ce monde, que la vérité eſt par-tout jointe au menſonge.

›› Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais ſuperbe, élevé au milieu de ces déſerts ſauvages, ſur quoi eſt-il fondé ? ſur le vent ; c'eſt un portrait de la vie humaine. ››

Bientôt après, HÉRACLIUS & LÉONIDE reviennent au ſon de la muſique, & HÉRACLIUS fait l'amour à CINTIA, à-peu-près comme *Arlequin ſauvage.* Il lui avoue d'ailleurs, qu'il ſe ſent une ſecrète horreur pour PHOCAS. Les payſans gracieux apprennent à HÉRACLIUS & à LÉONIDE que PHOCAS eſt à la

chaffe au tigre, & qu'il eft dans un grand danger. LÉONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS; ainfi la nature s'explique dans LÉONIDE & dans HÉRACLIUS; mais elle fe dément bien dans le refte de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le forcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la mufique. On répond en chantant, à toutes leurs queftions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit : *On ne fait fi leur origine royale eft menfonge ou vérité*. Le fecond chœur dit : *Que leur bonheur foit vérité & menfonge*. Enfuite on leur préfente à chacun une épée.

„ Je ceins cette épée en friffonnant (dit Héraclius :) je me fouviens qu'Aftolphe me difait que c'eft l'inftrument de la gloire, le tréfor de la renommée; que c'eft fur le crédit de fon épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du tréfor royal : plufieurs la prennent comme un ornement, & non comme le figne de leur devoir. Peu de gens oferaient accepter cette feuille blanche, s'ils favaient à quoi elle oblige. „

Pour LÉONIDE, quand il voit ce beau palais & ces riches habits dont on lui fait préfent, *Tout cela eft beau*, dit-il, *cependant je n'en fuis point ébloui; je fens qu'il faut quelque chofe de plus pour mon ambition*. L'auteur a voulu ainfi développer dans les fils de MAURICE l'inftinct du courage, & dans les fils de PHOCAS l'inftinct de l'ambition. Cela n'eft pas fans génie & fans artifice; & il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaiffes fumées.

PHOCAS vient voir les deux fauvages ainfi équipés; ils fe profternent tous deux à fes pieds, & les

baisent. PHOCAS les traite tous deux comme ses enfans. HÉRACLIUS se jette encore une fois à ses pieds, & les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. LÉONIDE, au contraire, ne le remercie seulement pas. PHOCAS s'en étonne.

„ De quoi aurais-je à te remercier ? (lui dit Léonide :) si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit : si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance, répond Phocas. „

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine CINTIA & LIBIA arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à PHOCAS, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre, & cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de PHOCAS, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. PHOCAS le relève, le prétendu ambassadeur parle ainsi :

„ Le grand duc Fréderic sachant, ô empereur ! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous & devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux ; vous, de votre arrivée, & elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte ; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient

le bonnet impérial & la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous fomme de les reftituer. „

P H O C A S.

Ne pourfuis point; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De fi fottes demandes ne méritent point de réponfe, c'eft affez que tu les aies prononcées.

L E O N I D E.

Non, feigneur, ce n'eft point affez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lefquelles on peut faire fauter au plus vite monfieur l'ambaffadeur.

H E R A C L I U S.

Léonide, prends garde : il vient fous le nom facré d'ambaffadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir fon maître.

P H O C A S *à l'ambaffadeur.*

Pourquoi reftes-tu ici, n'as-tu pas entendu ma réponfe?

F R E D E R I C.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raifon des princes, eft de la poudre, des canons, & des boulets. (*d*)

P H O C A S.

Eh bien foit. — Que ferons-nous, Cintia ?

C I N T I A.

Pour moi, mon avis eft, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des feftins, des bals, de la mufique, & des danfes.

(*d*) Le lecteur remarque affez ici l'érudition de *Caldéron*, & celle des fpectateurs à qui il avait à faire. De la poudre & des boulets au cinquième fiècle, font dignes de la conduite de cette pièce.

PHOCAS.

Vous avez raiſon : entrons dans ces jardins & divertiſſons-nous, pendant que l'ambaſſadeur s'en ira.

(Léonide & Héraclius reſtent enſemble. Le vieux bon homme Aſtolphe vient ſe jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un ſouffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de ſa priſon. Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y conſens, puiſque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une ſi grande ſplendeur, & une ſi grande majeſté.)

LEONIDE.

En quelle majeſté nous vois-tu donc, puiſque tu nous laiſſes encore dans le doute où nous ſommes, & que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner ſottement à celui qui n'y a point de droit ?

HERACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LEONIDE.

Qu'eſt-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation ruſtique; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices & des cavernes. Ne devait-il pas, puiſqu'il ſavait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naiſſance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS *(qui entre doucement ſur la pointe du pied pour les écouter.)*

En vérité, Léonide parle très-bien, & avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il eſt clair qu'il a protégé celui de nous deux qui eſt le fils de Maurice, qu'il s'eſt enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette

conduite généreuſe ? & dis-moi, n'eſt-ce pas auſſi une piété bien ſignalée d'avoir auſſi conſervé le fils de Phocas qu'il connaiſſait, & qui était en ſon pouvoir ? N'a-t-il pas également pris ſoin de l'un & de l'autre.

PHOCAS *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort ſagement.

LEONIDE.

Quelle eſt donc cette fidélité ? Il a été compatiſſant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, & de nous inſtruire de notre deſtinée : mourrait qui mourrait, & régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LEONIDE.

Tais-toi, puiſque tu prends ſon parti ; tu me mets ſi fort en colère, que je ſuis près de.....

ASTOLPHE.

De quoi ? ingrat, parle.

LEONIDE.

D'être ingrat, puiſque tu m'appelles ainſi ; vieux traître, vieux tyran !

(*Léonide lui ſaute à la gorge & le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

ASTOLPHE.

Ah ! je ſuis tout briſé.

HERACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a ſecouru puniſſe ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux payſans gracieux s'en vont en diſant chacun leur mot.*)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez !

(Phocas paraît alors : Cintia & le forcier arrivent.)

PHOCAS *à Héraclius.*

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaife affaire.

HERACLIUS.

Non, feigneur, je ne le tuerai pas, puifque vous le défendez. Il vivra, madame, puifque vous le voulez.

(Léonide relevé, s'excufe devant Phocas & Cintia de fa chute ; il dit qu'on n'en eft pas moins valeureux pour être mal-adroit, & veut courir après Héraclius pour s'en venger; PHOCAS *l'en empêche, & doutant toujours lequel des deux eft fon fils, il dit à Cintia :)*

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, & je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je fens que tous deux me plaifent également, qu'ils font également dignes de moi, l'un par fon courage opiniâtre, & l'autre par fa modération.

TROISIEME JOURNÉE.

LA troifième journée reffemble aux deux autres. La reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux fauvages pour les polir ; & ces deux princes, qui font devenus les meilleurs amis du monde, s'épuifent en galanterie fur les yeux & fur la voix de CINTIA, & de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à

HÉRACLIUS, en présence de LÉONIDE, qu'HÉRACLIUS eſt le fils de Maurice.

» Comment le ſavez-vous? (dit Héraclius.) C'eſt (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fit mourir avec ſon ſecret.

LIBIA.

Oui, c'eſt à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Conſtantinople.

CINTIA.

Oui, non-ſeulement l'empire, mais auſſi la Sicile où je règne, qui eſt une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce ſecret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le ſecret tant qu'il vivra; car l'empereur eſt hydropique de mon ſang, & il s'aſſouvirait du vôtre & du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le ſecret, & voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, & voyons comme vous pourrez vous y prendre

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que ſur le champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité,

(*Toutes deux ensemble.*)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre ayant feint de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, & persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires & si distincts, celui d'ennemi & celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, & qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur fe partage néceffairement en deux fentimens contraires, celui de père & celui d'ennemi ; allons, voyons fi la nature fe fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non, il vaut mieux les épier avec prudence ; il eft clair qu'ils diffimulent avec moi, & qu'ils ne fe confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce fonge finiffe.

LEONIDE *fans voir Phocas.*

J'avoue que je me fuis fenti pour Phocas je ne fais quelle affection fecrète ; mais je vois à préfent que ce fentiment ne venait que de mon orgueil qui afpirait à l'empire. La même tendreffe me prend actuellement pour Maurice, & je fens que ce faux amour que je croyais fentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il eft un tyran & qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (*e*)

HERACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais, n'importe, je triomphe d'avoir fu quel noble fang échauffe mes veines, quoiqu'à préfent ce feu foit attiédi.

PHOCAS *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer fur ce qu'ils difent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du menfonge on paffera à la vérité. Je me fens trop troublé par les inquiétudes de tout ce fonge, dont la rêverie eft un vrai délire.

(*e*) On fent combien ce difcours eft abfurde : comment l'empire était-il à *Leonide* ? parlerait-il autrement fi on lui avait dit qu'il eft le fils de *Maurice* ? chacun d'eux croit-il que c'eft à lui que *Libia* & *Cintia* ont parlé ? Tout cela parait d'une démence inconcevable.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner ; & je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LEONIDE.

Il est parti, & je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horrêur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère..

HERACLIUS *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LEONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer. (*f*) Mais quoi ? je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination ? Sans doute : donc, qu'est-ce que je crains ? pourquoi resté-je en suspens ?

(*f*) *Libia* ne lui a rien dit de cela ; c'est à *Héraclius* qu'elle a tenu ce propos : apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puisse croire que *Libia* s'adresse à lui, l'appelle *Héraclius*, & déclare qu'il est fils de *Maurice*.

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Que prétend là Léonide?

(*Léonide tire ici son poignard , Héraclius tire le sien , & Phocas qui était endormi s'éveille.*)

LEONIDE.

Qu'il meure.

HERACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois ?

LEONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, & que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HERACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, & c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah ! malheureux, je ne suis ni endormi, ni éveillé ; j'entends crier : Qu'il meure ; j'entends crier : Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux voix, aucune n'est distincte ; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler ; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action & aux paroles, tout est égal de part & d'autre, chacun d'eux a un poignard dans la main.

HERACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde ; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action

que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai reſſentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'eſt toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard font hériſſer mes cheveux ſur ma tête. Défends-moi, Léonide ; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardieſſe, de cette ſanglante audace ; il me ſemble que je le vois encore eſcrimer avec cet aſpic de métal, & ces regards de baſilic.

HERACLIUS.

Eh ! ſeigneur, quand je mets à vos pieds, non-ſeulement ce poignard, mais auſſi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Liſippo, Cintia, Libia, puiſque vous êtes mes amis, & mes commenſaux, ſachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HERACLIUS.

Ah ! ſi une fois ils en ſont perſuadés, ils me tueront. Ah ! ciel, où m'enfuirai-je dans un ſi grand péril ?

(*Il s'en va, & on le laiſſe aller.*)

PHOCAS *quand Héraclius eſt parti.*

Défendez-moi contre lui.

LEONIDE.

(*à part.*)

Moi, ſeigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en ſuis tiré..... Oui, ſeigneur, je le ſuivrai ; ſon châtiment ſera égal à ſa trahiſon ; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide ; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur ?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est ; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse ; mes idées sont toutes troublées ; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie ; je ne suis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, & que si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice ; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, & si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS *à Lisippo.*

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure ?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inspire, me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, & les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges ?

(*Tous ensemble.*)

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMENIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

(*Tous ensemble.*)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(*Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas & Lisippo restent sur la scène.*)

PHOCAS.

Ecoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu, des raisons de mon silence.

(*Il sort.*)

PHOCAS.

Eh bien, tu t'en vas aussi?

(*On entend derrière la scène des cris de chasseurs.*)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

(*Libia & Cintia derrière la scène appellent Phocas.*)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Hé-

raclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, & que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abyme impénétrable! que de choses tu me dis, & que de choses tu me caches!

(*On entend derrière le théâtre.*)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA *dans le fond du théâtre.*

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, & il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (g)

(*Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, & les nomment par leurs noms.*)

PHOCAS *sur le devant du théâtre.*

Ainsi donc afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, & aucun d'eux ne vient à mon secours.

(*Héraclius & Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.*)

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Je t'ai entendu, j'accours à ta voix.

HERACLIUS.

Je reviens pour savoir. . . . ; mais que vois-je ?

(g) Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

LEONIDE.

Je viens savoir. . . . ; mais qu'aperçois-je ?

HERACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peaux.

LEONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HERACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé ?

LEONIDE.

Mais ai-je revé ce que j'ai vu ?

HERACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais ? où était-il ?

LEONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens ; j'ai appelé, vous êtes venus ; sûrement Cintia & Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien-venus.

(*Tous les chasseurs derrière le théâtre.*)

Allons tous, allons tous, nous les découvrirons ici.

(*Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux, & une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius & Léonide n'ont plus leurs beaux habits.*)

Qu'avez-vous fait, *dit un des gracieux*, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LEONIDE.

Je n'en fais rien.

(*Les dames font des complimens à Phocas fur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux payfans gracieux foutiennent à Héraclius & à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.*

PHOCAS.

Quoi qu'il en foit de ce palais, qui fans doute eft un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un & à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de fauvages en habits royaux, & où nous ferons des feftins & des réjouiffances.

LEONIDE.

O ciel! fera-ce une fiction ? & ce que nous avons vu était-il une vérité ? quel eft le certain ? quel eft l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous-en où nous ferons bien logés, pompeufement vêtus, & bien fervis : que ce foit une vérité ou un menfonge, qui jouit, jouit ; foit que les chofes foient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baife ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-fagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas auffi des grâces que je te fais ?

HERACLIUS.

Non, feigneur, quand je vois que la pourpre & l'émail de Tyr ne caufent que des peines, & que les pompes

royales ſont ſi paſſagères qu'on ne ſait pas ſi elles ſont un menſonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes ſauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraiſſent & qui diſparaiſſent, & qu'on ne ſait ſi elles ſont vraies ou fauſſes.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HERACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(*Le vieil Aſtolphe & Liſippo arrivent, & s'arrêtent au fond du théâtre.*)

ASTOLPHE.

J'ai ſu que Léonide & Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'oſe approcher.

LISIPPO.

Je veux ſavoir quel parti ils auront pris, & je vais de ce côté.

PHOCAS *à Héraclius.*

Eh bien, ingrat, tu mépriſes donc mes bontés?

HERACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les expoſer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te ſupplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'eſt-ce pas agir en déſeſpéré au mépris de mon honneur?

HERACLIUS.

Non, ſeigneur, il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout-à-l'heure ?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIUS.

Eh bien, c'est la vérité ; & puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice ; & je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez ; mais de qui le sais-tu ?

HERACLIUS.

D'un témoin irréprochable, c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi ! comment ? quand ? & de qui aurais-je pu le savoir ?

HERACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer ! quel espoir me reste-t-il ? Moi, Madame, je vous l'ai dit ?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, & moi je ne t'ai point parlé.

HERACLIUS.

S'il vous a dit ce grand fecret, je le paye affez par ma mort ; & toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naiffance, puifque tu l'as revelée aujourd'hui, pourquoi es-tu fi hardi de la nier à préfent, & de manquer de refpect à Cintia ?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne fais rien du tout.

HERACLIUS *à Cintia.*

Pour toi, je ne te réplique rien ; mais à celui-ci, qui après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, & la vie que je lui ai fauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi ! quel palais ?

LEONIDE *à Héraclius.*

Arrête, ne le maltraite point fans raifon ; car s'il eft vrai que nous avons été dans ce palais, il n'eft pas que nous foyons, toi le fils de Maurice, & moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice eft mon père, & je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

LEONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le forcier l'avait deviné par fa profonde fcience.

LISIPPO.

(*à part.*)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(*à Léonide.*)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainſi ton audace, & me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des payſans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il eſt déchaîné.

PHOCAS.

Puiſque cette confuſion augmente, venons à bout de ſortir de ce profond abyme. — Aſtolphe, j'ai voulu ſavoir ton ſecret ; j'ai employé des moyens qui m'ont inſtruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'eſt être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce ſerait donc la première vérité que le menſonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reſte aucun ſcrupule dans l'eſprit de Léonide, explique-toi clairement ?

ASTOLPHE.

Seigneur, puiſque vous le ſavez, que puis-je dire ?

CINTIA.

Et toi, traître Liſippo, pourquoi viens-tu ici ?

LISIPPO *à Phocas.*

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le ſilence. Ses ſourcils froncés me menacent ; il n'eſt plus temps de feindre : Léonide eſt votre fils, c'eſt aſſez que je l'affirme, & qu'Aſtolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'eſt plus qu'il ne faut. Mes vaſſaux, mes ſujets, Léonide eſt votre prince.

Tous les acteurs crient :

Vive Léonide !

PHOCAS.

Vive Léonide, & meure Héraclius !

CINTIA.

Arrêtez.

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

CINTIA.

Oui, je l'empêche ; il eſt venu ſur votre parole & ſur la mienne, il faut la tenir ; & ſi vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon ſein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'empriſonner.

PHOCAS.

Eh bien, pour vous, & pour moi j'accomplirai ma promeſſe. Allez, vous autres ; faites démarrer cette barque qui eſt ſur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laiſſerai vivant, puiſque je ne lui donne point la mort ; il ne ſera point priſonnier, puiſque je l'envoie courir la mer à ſon aiſe. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HERACLIUS *aux gens de Phocas.*

Non, ruſtres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puiſque mon tombeau eſt dans

te bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier & le dernier que j'ai vu. Adieu, Aſtolphe, mon père, je vous laiſſe au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, & qui a dit la vérité en mentant. (*h*)

PHOCAS.

Eſpère mieux, & vois ſi j'ai de la compaſſion. Je ne t'envie point la conſolation d'être avec cet Aſtolphe qui t'a ſervi de père. Qu'on entraîne auſſi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me ſoucie plus de la vie, puiſque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confuſion !

PHOCAS.

A préſent, afin que les échos de leurs gémiſſemens ne viennent point juſqu'à nous, commençons nos réjouiſſances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaiſſe ; que tous mes vaſſaux lui baiſent la main, & qu'ils diſent à haute voix : Vive Léonide !

HERACLIUS.

O cieux, favoriſez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

(*h*) C'eſt que *Phocas* a fait ſemblant de ſavoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice*, n'en étant pas certain, & voulant tirer cet aveu d'*Aſtolphe*. Ainſi, ſelon Calderon, *tout eſt menſonge & vérité*.

(*La musique chante :* Vive Léonide !)

LEONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire ; & quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HERACLIUS.

Ciel, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous !

(*La musique recommence, & chante :* Vive Léonide ! *On entend de l'artillerie, des tambours, & des trompettes.*)

PHOCAS *à Héraclius & à Astolphe.*

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, & du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA (*qui apparemment s'en était allée, & qui revient sur le théâtre.*)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents & des flots, & ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verds & salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golphe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire, (comme ils le sont tous) qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en obſervant de plus près ces voiles enflées je penche à croire plutôt. . . . .

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'eſt la flotte du prince de Calabre, dont l'embaſſadeur eſt venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie & nos divertiſſemens. Cette flotte ne m'inſpire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; & pendant que ces vaiſſeaux répéteront leurs ſalves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'alégreſſe.

LEONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où ſa naiſſance l'engage.

CINTIA.

Je te ſuis, malgré moi, avec mes gens.

(*Ils ſuivent Phocas. Aſtolphe & Héraclius reſtent. Tous deux enſemble s'écrient :* O cieux ! ayez pitié de nous ! *On voit avancer la flotte de Fréderic, & on entend :* A terre, à terre; aux armes, aux armes; guerre, guerre.)

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins !

Troupe de ſoldats de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FREDERIC *grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.*

Prenons terre, formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux & les vents m'ont été si favorables; que le sang & le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre: je suis neveu de Maurice, sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerai-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? surtout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, & qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile: les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer & par terre, & de venger à la fois Fréderic & Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; & je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(*On voit de loin Astolphe sur le rivage, & Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.*)

FREDERIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal: ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas: ce n'est point un poisson,

poiſſon, car il ne nage pas ; il eſt pouſſé par les vagues qui ſe briſent contre ces rochers.

(*Aſtolphe ſur le rivage embraſſe Héraclius qui ſort de la mer.*)

HERACLIUS.

O cieux ! ayez pitié de nous.

ASTOLPHE.

O cieux ! nous implorons votre ſecours.

FREDERIC.

Il paraiſſait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, & maintenant en voilà deux ſur le rivage.

ASTOLPHE *à Héraclius.*

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FREDERIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots, & du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, ſont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous ?

ASTOLPHE.

Deux hommes ſi infortunés, que le deſtin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HERACLIUS.

Nous ſommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous ſouffrir, & nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des ſoldats de Phocas, uſez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce ſerait une cruauté d'avoir pitié de nous ; & afin que vous ſoyez obligés de nous ôter cette malheureuſe vie, ſachez que je ſuis le fils de Maurice. Ce vieillard que ſa fidélité a banni ſi long-temps de la cour, m'a ſauvé deux fois la vie ſur la terre

& fur la mer. C'eſt le généreux Aſtolphe. (*i*) Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui reſtent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi héſitez-vous ? pourquoi refuſez-vous de finir mes tourmens ?

FREDERIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame, que je ſauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eſt peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité ; mais je ſens une cauſe ſupérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifeſter ſa juſtice, & la vertu de ce noble vieillard que je reſpecte & que j'embraſſe.

HERACLIUS & ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

FREDERIC.

Je ſuis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le ſang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice ! eſt ton ſang. Je ſuis le fils de Caſſandre ſœur de Maurice ; tes deſtins ſont conformes aux miens, ton étoile eſt mon étoile.

HERACLIUS.

Je reprends mes eſprits ; & plus je te conſidère, plus il me ſemble que je t'ai déjà vu.

(*i*) Le fond de cette ſcène paraît intéreſſant & admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraiſemblance & de convenance. Il me ſemble qu'une telle ſcène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'eſt-à-dire, d'une peripetie attendriſſante, toute en action, ſans aucun embarras, ſans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, ſans rien de force, ſans aucun de ces raiſonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

FREDERIC.

Cela eſt impoſſible ; car je n'ai jamais approché des cavernes & des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeuneſſe.

HERACLIUS.

C'eſt la vérité ; mais je t'ai vu ſans te voir.

FREDERIC.

Comment ? me voir ſans me voir !

HERACLIUS.

Oui.

FREDERIC.

Ceci eſt une nouveauté égale à la première ; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane ; & après qu'on t'aura donné des habits, & qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux ſavoir, & qui me ravit déjà en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je ſuis le fils des montagnes, accoutumé au travail & à la peine ; & quoique j'aie beaucoup ſouffert, écoute-moi, je me repoſerai en te parlant.

FREDERIC.

Puiſque c'eſt pour toi un ſoulagement, parle.

HERACLIUS.

Ecoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte eſt défendu par les volcans de l'Etna....

(*Ce diſcours d'Héraclius eſt interrompu par des cris derrière la ſcène.*)

Aux armes, aux armes, aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons ſur eux avant que leurs eſcadrons ſoient formés.

UN SOLDAT *de Fréderic arrivant ſur la ſcène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'oppoſer à la hardieſſe de votre débarquement.

FREDERIC.

On dit que c'eſt le premier bataillon, il faut s'empreſſer d'aller à ſa rencontre.

HERACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque ſervice.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous ſervir, je peux mourir du moins, & vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FREDERIC.

J'eſpère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes ſoldats s'avancent avec audace.

Les troupes de Phocas paraiſſent, les trompettes & les clairons ſonnent la charge, la bataille ſe donne ; on entend d'un côté : Vive Phocas ! *& de l'autre :* Vive Fréderic ! *Puis tous enſemble crient :* Aux armes, aux armes ; combattons, combattons.

HERACLIUS *l'épée à la main.*

Suivez-moi, je connais tous les ſentiers ; ſi vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA *paraiſſant armée à la tête des ſiens.*

Non, vous ne romprez rien, c'eſt à moi de défendre ce poſte.

HERACLIUS.

Qui pourra ſoutenir ma fureur ?

CINTIA.

Moi.

HERACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux !

CINTIA.

Qu'eſt-ce que je vois !

HERACLIUS.

Vous voyez le changement de nos deſtins : je défendais contre vous un paſſage quand je vous ai vue pour la première fois, & à préſent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, & à préſent c'eſt moi qui t'admire.

HERACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les viciſſitudes incompréhenſibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir, & fuir de vos yeux ! ce ſont deux choſes ſi impoſſibles, que ſi elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur eſt de te voir en vie, ce bonheur ne ſera-t-il pas plus grand que ſi tu enfonces ce paſſage, & ſi tu reſtes victorieux ?

HERACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA *à Libia qui l'accompagne.*

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation, & de la tienne.

HERACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HERACLIUS.

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, & que mon bien & mon mal vous sont indifférens.

(*Des voix s'élèvent au fond du théâtre.*)

LES SOLDATS DE FREDERIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FREDERIC.

Passez tous après lui.

HERACLIUS *à Cintia.*

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir, (*k*) je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye & qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

(*k*) On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius*. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia*, il est difficile de s'en apercevoir.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

LEONIDE *arrivant.*

Tournez tête, soldats ; ils ont forcé le passage que gardait Cintia ; défendons sa vie, je ferai le premier à mourir

HERACLIUS *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(*Ils combattent tous deux.*)

HERACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues ; il est contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, secourez-moi ! (*l*)

(*On entend les tambours.*)

(*l*) On ne conçoit rien à ce discours de *Cintia.* Je l'ai traduit fidellement.

Pues, yo me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer ? cielos piadosos !

Comment peut-elle craindre *Héraclius* qui est amoureux d'elle ?

PHOCAS.

Brute, infidelle à ton maître, qui en brisant ton frein, brises les lois & le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mords aux dents, demeure, & en courant ainsi déchaîné, ne suis pas.

FREDERIC *à Héraclius.*

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS *tombe en sautant aux ennemis.*

O ciel ! ma vie est perdue !

HERACLIUS *courant sur lui.*

C'est mon ennemi, qu'il meure.

LEONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu ! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix : *Qu'il meure, qu'il ne meure pas !* Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HERACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide & moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HERACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain ; il disait la première fois, *qu'il meure*, & moi, *qu'il ne meure pas.* Tout est changé ; c'est lui qui te défend, & c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LEONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia, Frédéric, & des soldats, s'approchent.*)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FREDERIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LEONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(*Troupe de soldats.*)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... mais que vois-je?

HERACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS *à terre.*

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(*Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire?*)

CINTIA.

Déjà tous ses gens sont en fuite, & les miens ayant secoué le joug de la tyrannie disent & redisent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne son front du sacré laurier !
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(*Les soldats & le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.*)

HERACLIUS.

Cette couronne appartient à Fréderic, il l'a méritée ; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FREDERIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, & non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes, c'est à vous de régner.

HERACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FREDERIC.

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité & vêtu en prince, & qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(*Il veut parler du château enchanté & de son habit de gala.*)

LISIPPO.

C'eſt moi qui vous ai trompé par mes enchantemens; je vous ai menti ; j'ai menti auſſi à Fréderic, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire, je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds ſa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'uſe plus de ſortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, ſi je peux mériter quelque choſe de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés enſemble, qu'il ſoit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ſerai votre ſujet ſoumis & fidelle.

HERACLIUS.

Si par haſard une grandeur ſi ineſpérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(*Les tambours battent, les clairons ſonnent, le peuple & les ſoldats s'écrient :*)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

FREDERIC.

Que ces applaudiſſemens finiſſent.

HERACLIUS.

Eſpérons qu'un roi ſera heureux quand il commencera ſon règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraiſſe une vérité, & qui ne puiſſe être un menſonge.

Fin de la troiſième & dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aifément l'irrégularité de *Shakefpeare*, fa grandeur & fa baffeffe, des traits de génie auffi forts, un comique auffi déplacé, une enflure auffi bizarre, le même fracas d'action & de momens intéreffans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Caldéron*, & le Jules Céfar de *Shakefpeare*, c'eft que l'Héraclius efpagnol eft un roman moins vraifemblable que tous les contes des Mille & une nuit, fondé fur l'ignorance la plus craffe de l'hiftoire, & rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus abfurde. La pièce de *Shakefpeare*, au contraire, eft un tableau vivant de l'hiftoire romaine, depuis le premier moment de la confpiration de *Brutus*, jufqu'à fa mort. Le langage, à la vérité, eft fouvent celui des ivrognes du temps de la reine *Elifabeth ;* mais le fond eft toujours vrai, & ce vrai eft quelquefois fublime.

Il y a auffi des traits fublimes dans *Caldéron*, mais prefque jamais de vérité, ni de vraifemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeufes

dans notre langue, ce qui eſt encore pis: mais nous n'avons rien qui reſſemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron*, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination auſſi déréglée ne peut être copiſte; & ſurement il n'a rien pris, ni pu prendre de perſonne.

On m'aſſure d'ailleurs que *Caldéron* ne ſavait pas le français, & qu'il n'avait même aucune connaiſſance du latin ni de l'hiſtoire. Son ignorance paraît aſſez quand il ſuppoſe une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, & ſurtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille* pour le traveſtir d'une manière ſi horrible? Aucun écrivain eſpagnol ne traduiſit, n'imita jamais un auteur français juſqu'au règne de *Philippe V;* & ce n'eſt même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Eſpagne à traduire quelques-uns de nos livres de phyſique; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Eſpagnols, du temps de *Louis XIII* & de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du Cid; il traduiſit le Menteur, la Suite du Menteur; il imita D. Sanche d'Arragon. N'eſt-il pas bien vraiſemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inſérés dans ſon Héraclius, & qu'il ait embelli le fond du ſujet? *Molière* ne prit-il pas deux ſcènes du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac* ſon compatriote & ſon contemporain?

Il eſt bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'eſt pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'Héraclius eſpagnol était très-fameux en Eſpagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent ſuivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs ſe feſait, quand tout retentiſſait des cris, *point de Mazarin.* Pouvait-on s'aviſer de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille* ? & quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité ſept ou huit vers d'un ouvrage eſpagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ſes traductions de *Guilain de Caſtro*, quand on les lui eut injuſtement reprochées, & comme il avait avoué la traduction du Menteur. C'eſt rendre ſervice à ſa patrie que de faire paſſer dans ſa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans ſon examen, c'eſt que le peu de vers traduit de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que ſon Héraclius eſt un *original dont il s'eſt fait depuis de belles copies.* Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros ſont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Eſpagnols commençaient enfin à imiter les Français, & leur feſaient le même honneur qu'ils en avaient reçu ? aurait-il ſur-tout appelé l'Héraclius de *Caldéron* une belle copie ?

On ne ſait pas préciſément en quelle année la *famoſa comedia* fut jouée ; mais on eſt ſûr que ce ne peut être plutôt qu'en 1637, & plus tard qu'en 1640.

Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682. *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'Héraclius dans *Corneille?* Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait *Caldéron;* il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies ; tantôt ils fesaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fonds aux anciennes pièces italiennes & françaises, tirées de l'Ecriture ; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes & de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts, de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, & de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, & presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols & anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons *Lopez de Vega* lui-même, génie égal pour le moins à *Shakespeare*. Voici comme il parle à-peu-près dans son épître en vers, intitulée, *Nouvel art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs & des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne, l'art tombe, & la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
** Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verroux ***
Sophocle, Euripide, & Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir ;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche ; & il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa

* Mas come le servieron muchos barbaros
Che enseñaron el vulgo a sus rudezas?
** Muere sin fama è gallardon.
*** Encierro los preceptos con seis llaves &c.

quatre cent-quatre-vingt-troiſième pièce de théâtre; il alla depuis juſqu'à plus de mille. Il eſt ſûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* & de *Shakeſpeare* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien auſſi; & au lieu de s'aſſervir au déteſtable goût de ſon ſiècle, il le força à prendre le ſien.

Il y a certainement un bon & un mauvais goût; ſi cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chanſons du Pont neuf & le ſecond livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf ſeraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguſte*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius*, avaient le leur, & la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels ſeront nos juges? diront les partiſans de ces pièces irrégulières & bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus eſt equus, & pater, & res*, ſe réuniront à eſtimer le ſecond, le troiſième, le quatrième, & le ſixième livre de *Virgile*, & le ſauront par cœur, ſoyez ſûrs que ce ſont-là des beautés de tous les temps & de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna & d'Athalie applaudis ſur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg juſqu'à Parme, concluez que ces tragédies ſont admirables avec leurs défauts; mais ſi on ne joue jamais les vôtres que chez vous ſeuls, que pouvez-vous en conclure?

Fin du neuvième & dernier volume.





